

M É M O I R E S

D E M A D A M E

D E S T A A L.

T O M E T R O I S I E M E,

L O N D R E S.

M. DCC. LXX.

* 59-152 U. 3+4

M. E. MOIRÉS

DE MADRIDE

DE ST. A. L.

TOME TROISIEME

M É M O I R E S

D E M A D A M E

D E S T A A L,

Écrits par elle-même.

T O M E T R O I S I E M E.



A L O N D R E S.

M. DCC. LV.

MÉMOIRES

DE

STATISTIQUE

ÉCRITS PAR

TOME TROISIÈME



A LONDRES

M. BOC. LV.



M É M O I R E S

DE MADAME

D E S T A A L ,

Ecrits par elle-même.

ON avoit fait partir les derniers jours de l'année les équipages de madame la duchesse du Maine, pour l'aller chercher à Chanlay. La Billarderie, qui lui portoit les ordres de la cour, les devoit joindre en chemin, & les devancer. Monsieur de Sailly, écuyer de cette princesse, qui les conduisoit,

Tome III.

* A

prit la poste à moitié chemin , & fut à Joigny , petite ville à deux lieues de Chanlay , pour y attendre le passage de monsieur de la Billarderie , & se rendre en même-temps que lui auprès de madame la duchesse du Maine. Il y demeurera deux jours sans vouloir se faire connoître. Les officiers de la bouche du roi , en service auprès de la princesse, venoient tous les jours en ce lieu-là chercher leurs provisions : voyant un homme qui , par les questions qu'il leur fit , paroïssoit s'intereffer à elle , ils lui en rendirent compte. Elle les chargea de sçavoir qui c'étoit. Il n'osa refuser de l'en instruire. Dès qu'elle le sçut , elle renvoya lui

dire de la venir trouver. Quoiqu'il craignît d'outre-passer les ordres qu'il avoit d'ailleurs, il lui obéit. Il fit pourtant demander à monsieur Defangles, lieutenant de roi de la citadelle de Chalons, qui avoit suivi madame la duchesse du Maine à Chanlay, & l'y gardoit, la permission d'y venir. Il lui manda qu'il le pouvoit; mais qu'il seroit bien aise de lui parler avant qu'il parût devant la princesse. Il s'adressa donc d'abord à Defangles, qui lui recommanda vaguement de ne rien dire que conformément à la prudence requise dans l'état des choses. Il fut ensuite chez son altesse. Elle fut ravie de voir en lui un signal de son retour. Mais

cette joie étoit troublée par le délai de celui de la Billarderie, dont elle ne pouvoit pénétrer les raisons.

On lui avoit promis qu'en arrivant à Seaux, elle y trouveroit le duc du Maine, les princes ses fils, & la princesse sa fille. Lorsque la Billarderie étoit prêt à partir, il apprit par madame la duchesse d'Orléans, que monsieur le duc du Maine avoit demandé d'aller à Clagny près de Versailles, & non à Seaux, où il avoit réglé que ses enfans n'iroient pas non plus.

La Billarderie prévoyant que madame la duchesse du Maine seroit au désespoir de ce changement,

ne voulut l'aller trouver qu'après avoir tout mis en œuvre , pour amener M. le duc du Maine à ce qu'elle désiroit. Cette négociation retarda son voyage de plusieurs jours. Ne pouvant rien gagner , il partit enfin , bien résolu de lui cacher cette fâcheuse nouvelle , de peur qu'elle ne s'obstinât à rester où elle étoit , si on ne lui donnoit satisfaction sur ce point.

Son inquiétude de ne le pas voir arriver , croissoit à chaque moment , depuis celui où elle avoit compté qu'il seroit à Chanlay. Elle faisoit mille questions à Saily , pour démêler la cause de ce retardement. Il sçavoit la résolution qu'avoit pris monsieur le

duc du Maine , de ne point retourner avec elle. Il se garda bien de lui en rien dire ; mais son embarras , lorsqu'elle lui parla de la joie qu'elle auroit de se revoir à Seaux avec ce prince & avec ses enfans , pensa le trahir. Elle s'en apperçut , & lui en demanda la raison. Il dissipa sa crainte par un tour assez ingénieux. Enfin la Billarderie arriva , & elle fut entièrement rassurée ; car il ne lui dit rien que de conforme à ses desirs ; la résolution ayant été prise de ne l'instruire du véritable état des choses , que lorsqu'elle seroit à Petit-Bourg , où étoit sa dernière couchée. Monsieur d'Antin , qui devoit y être , étoit chargé de

cette commission. Elle partit ; & la Billarderie prit toutes sortes de mesures pour empêcher qu'elle n'eût connoissance de cet incident avant le temps marqué , afin que rien ne retardât son retour , & ne troublât l'ordre de sa marche. Malgré le soin qu'on prenoit , à cette intention , d'empêcher que personne ne lui parlât sur sa route, une concierge à Fontainebleau la mit sur la voie , & découvrit le mystere , en lui disant que monsieur le duc du Maine étoit allé à Clagny. Elle fut saisie d'étonnement & de douleur à cette nouvelle , qu'elle voulut éclaircir sur le champ. La Billarderie fut obligé de la lui mettre au net , & s'y réso-

lut d'autant plus volontiers, qu'elle étoit trop avancée pour reculer. Quand elle sçut que cette résidence de monsieur le duc du Maine à Clagny, étoit de son propre choix, elle fut encore plus affligée. Cette disposition de la part de ce prince, sembla lui présager de nouveaux malheurs. Cependant elle continua son chemin, fut à Petit-Bourg, où madame de Chambonnas, sa dame d'honneur, la vint joindre. Elle s'y entretint avec monsieur d'Antin sur les choses présentes ; & on lui fit espérer que, dès qu'elle seroit sur les lieux, tout s'arrangeroit à son gré.

Elle arriva à Seaux, & n'y trouva

personne. Elle apprit qu'on n'y pouvoit venir qu'avec une permission expresse de madame la princesse, quicroyoit ne la devoir donner qu'à peu de gens. Elle sçut que le duc d'Orléans avoit fait lire en plein conseil de régence l'écrit qu'il lui avoit promis de tenir secret. Quoiqu'il eût été mal lu, peu écouté, encore moins entendu, il ne laissa pas d'être jugé & condamné. Le public, qui ne l'avoit pas vu & ne le vit point, se révolta contre, blâma madame la duchesse du Maine, sans sçavoir qu'elle eût été induite en erreur par les personnes dont elle devoit moins se défier, & sans examiner les motifs qui l'avoient déterminée

au parti qu'elle avoit pris. On sup-
posa qu'elle avoit livré les gens
qui s'étoient dévoués à elle, quoi-
qu'elle n'eût porté préjudice à au-
cun d'eux, & qu'à dire vrai, elle
se fût plutôt livrée elle-même, pour
leur délivrance, à la censure du
monde aisée à prévoir dans une
occasion si délicate.

L'abbé de Maulevrier enten-
dant la clameur publique, ne son-
gea qu'à sauver madame la prin-
cesse & lui du soupçon d'avoir par-
ticipé à cette démarche. Dans cet-
te vue, il cria plus haut que per-
sonne contre madame la duchesse
du Maine; & il engagea madame
la princesse à la défavouer en tout.
Il l'accusa d'avoir sacrifié le cardi-

nal de Polignal & Malefieu, dont il avoit trouvé peu auparavant qu'elle prenoit trop la défense. La Billarderie voulut l'en faire souvenir, & de tout ce qu'il lui avoit dit, & écrit à madame la duchesse du Maine, de contraire à ce qu'il disoit alors. Il le nia, soit qu'il en eût perdu le souvenir, soit qu'il préférât l'intérêt présent à la vérité qu'il croyoit destituée de preuves. Il vint voir madame la duchesse du Maine à Seaux, & lui témoigna, sans ménagement, toute la désapprobation qu'il donnoit au parti qu'elle avoit pris. Elle demeura d'abord comme pétrifiée d'étonnement. Elle étoit dans son lit, & avoit sous son chevet toutes

ses lettres, & celles de madame la princesse : il étoit facile de le confondre. Elle en fut tentée, & eut le courage d'y résister; voyant, dans la situation où elle étoit, le danger d'irriter un homme qui possédoit la confiance de madame la princesse, seul soutien qu'elle eût encore, & qui pouvoit l'aliéner d'elle, si elle le poussoit à bout. Elle pressentit aussi que, s'il avoit connoissance qu'elle eût conservé les lettres dont il s'agit, il engageroit madame la princesse à exiger qu'elle les lui rendît; qu'elle ne pourroit les refuser sans se brouiller avec elle, ni les lui remettre sans se priver pour toujours des preuves justificatives de sa conduite.

Peu de jours après , madame la duchesse du Maine demanda & obtint la permission d'aller voir madame la princesse , qui étoit incommodée , & ne pouvoit venir à Seaux. Elle en fut bien reçue. Madame la princesse se garda de lui faire des reproches qu'elle sentoît devoir retomber sur elle ; & madame la duchesse du Maine ne lui parla que de la nécessité de presser l'exécution des paroles du régent pour la liberté des prisonniers , & de travailler à la réunir avec monsieur le duc du Maine.

Ce prince , mécontent d'avoir essuyé pendant une année entière une rude captivité pour une affaire où il n'étoit point entré , étoit

®
n
ns

dans le dessein de rester à Clagny, & de ne pas voir madame la duchesse du Maine. On lui avoit persuadé qu'en faisant éclater son ressentiment contr'elle, on y verroit la preuve de sa propre innocence, qu'il avoit grand intérêt d'établir, pour forcer le régent à lui rendre l'exercice de ses charges, & le rang dont il avoit été dégradé au lit de justice qui précéda sa prison. D'ailleurs il étoit chagrin du dérangement de ses affaires, & des dépenses qui y donnoient lieu; & pensoit à régler une somme pour l'entretien de la maison de madame la duchesse du Maine, & à prendre des arrangemens pour le paiement de ses dettes, & les moyens de

n'en pas contracter de nouvelles.

Ces projets de séparation affligoient madame la duchesse du Maine, plus encore que la censure publique, & que la désertion de la plupart des gens qui, dans sa prospérité, avoient paru lui être fort attachés. Elle mit donc tout en œuvre pour ramener le duc du Maine à elle ; mais cette négociation fut longue. J'en dirai la suite en son lieu. J'ai placé ici, pour ne pas déranger l'ordre des choses, ce que je n'ai sçu que lorsque je fus en liberté.

Pendant que ceci se passoit, occupée de mes tristes rêveries, seule dans ma chambre, dont je ne sortois plus, j'y vis entrer un porte-

clef qui n'étoit pas celui qui me
servoit. Il me donna un gros pa-
quet , me dit qu'il viendrait le re-
prendre , & s'en alla fort vite. Je
l'ouvris avec empressement , &
j'y trouvai une lettre de madame
la duchesse du Maine , & sa dé-
claration. Elle me mandoit qu'elle
m'envoyoit cette piece , afin que
j'y pusse conformer ce que j'aurois
à dire ; sur quoi elle me laissoit une
entiere liberté. Cette lettre étoit
écrite de sa main. J'en brûlai la
partie qui traitoit d'affaires , & je
conservai les dernieres lignes que
voilà :

FRAGMENT.

» JE vous aime & vous estime plus
» que jamais ; & tout ce que vous
avez

avez fait, ne m'a point surprise. •
 Votre esprit & votre fidélité m'é- •
 toient connus. Vous recevrez •
 des marques de mon amitié, •
 telles que vous les méritez, aus- •
 sitôt que j'aurai le plaisir de vous •
 voir. Adieu, ma chere L. . . •

Je fus extrêmement touchée de
 cette lettre, & du plaisir de voir
 de l'écriture de ma princesse. Après
 l'avoir bien lue, je me mis à lire
 la piece qui y étoit attachée. Tout
 au travers de cette lecture, arrive
 brusquement le lieutenant de roi.
 Je jettai vite dans un coffre les pa-
 piers que je tenois; & il ne s'ap-
 perçut que du chagrin qui me prit
 d'être interrompue. Il étoit ac-

coutumé aux irrégularités de mon humeur, & les respectoit. Il ne fut pas longtemps avec moi, & je repris ma lecture : mais Rondel me faisant envisager le risque que je courois le jour d'être surprise, je remis à la nuit. Cet écrit étoit fort étendu ; & j'en employai deux à l'achever. J'écrivis une lettre à madame la duchesse du Maine (je ne me souviens plus de ce qu'elle contenoit), & recachetai ce paquet. On m'avoit marqué de faire un signal vis-à-vis de la tour où étoit monsieur de Malefieu, quand j'aurois fini, pour qu'on vînt le reprendre. Cela fut exécuté. Le même écrit lui avoit été remis en premier lieu, avec ordre de

m'en donner communication. Il lui étoit plus nécessaire qu'à moi d'en prendre connoissance. Je n'y étois nommée qu'en passant, sur un fait peu important où il ne s'agissoit que de la dame Dupuis dont j'ai parlé ailleurs ; mais ce qui regardoit Malesieu y étoit traité à fond, pour le disculper autant qu'il étoit possible par les représentations que madame la duchesse du Maine déclaroit qu'il lui avoit faites, & l'autorité dont elle avoit usé envers lui pour en arracher une partie de l'écrit qu'on avoit trouvé. Le délai de sa liberté désoloit cette princesse. Elle travailla si fortement auprès du régent pour le tirer de prison, qu'en-

fin elle y parvint, environ trois semaines après son retour; mais elle ne put le sauver de l'exil. Il fut envoyé à Estampes où il demeura six mois.

Elle parla aussi au régent pour le comte de Laval & pour moi. Il lui dit que nous étions soupçonnés l'un & l'autre d'être entrés dans l'affaire de Bretagne dont on étoit alors fort occupé; & qu'il falloit que cela fût éclairci avant qu'on pût nous lâcher. Elle lui protesta qu'à mon égard cela ne pouvoit être; que je n'avois jamais rien fait ni pu faire que par ses ordres; & qu'il étoit certain qu'elle n'avoit pris aucune part à cette affaire. Il est vrai que le baron de

Walef se trouvant désœuvré & mal à l'aise, se mit dans cette intrigue, dont il s'imagina tirer parti. Il eut des correspondances avec les Bretons révoltés, & y employa cette femme qu'il avoit mise en relation avec moi ; d'où l'on jugea que je pouvois avoir connoissance des nouvelles menées où elle se prêtoit. On le crut si bien, quoique cela fût absolument faux, qu'on pensa me transférer au château de Nantes. J'en eus avis, & j'en fus d'autant plus allarmée, que quelques jours auparavant on avoit enlevé la nuit le comte de Noyon de la bastille, pour le mener à ce château ; si brusquement, qu'il n'avoit eu le

loisir de rien prendre de ce qui étoit à lui. Je croyois me voir ainsi dévalisée, courant la poste sur les grands chemins, pour arriver dans une nouvelle geole, où les geoliers pourroient être plus farouches que ceux que j'avois si bien apprivoisés. Je n'en eus que la peur : on sçut, sans me mener si loin, que je ne trempois pas dans l'affaire de Bretagne.

Le régent alors, pour éluder ma sortie de prison, s'en tint à dire qu'il falloit que je parlasse comme les autres avoient fait ; qu'il avoit imposé cette condition, dont il ne vouloit pas avoir le démenti, par l'héroïsme ridicule dont je me piquois. Pour me résoudre à cette

soumission ; on me députa monsieur de Torpanne , qui m'étoit connu pour être employé dans la maison de monsieur le duc du Maine. On croyoit que je ne m'en défierois pas. Il eut permission d'entrer dans ma chambre , où je n'avois encore vu personne de dehors. Il me dit qu'il venoit , de la part de madame la duchesse du Maine , me délier de tous les sermens que je lui avois faits de garder ses secrets ; qu'elle avoit été obligée elle-même de les révéler , & qu'elle me dispensoit de toute observance à cet égard. Je lui répondis que je n'avois point fait de sermens ; que je ne scavois ce qu'il me vouloit dire ; que son

Biv

altesse sérénissime étoit la maîtresse de rendre compte de ses affaires; qu'elle le pouvoit beaucoup mieux que moi, qui n'en sçavois pas tant, & ne me souvenois pas assez de ce que j'aurois pu sçavoir, pour en rien dire. Il s'en alla sans que je lui en disse davantage.

A cette occasion, & en d'autres pareilles, mademoiselle Rondel, avec un courage au-dessus de son état, m'exhorta à ne me pas laisser séduire par les sollicitations employées pour me faire parler. La conduite que vous avez tenue jusqu'à présent, me disoit-elle, vous a fait honneur: croyez-moi, ne la démentez pas. Que vous en peut-il arriver? L'affaire est finie,

Vous n'avez rien à craindre, que de rester un peu plus longtemps. Qu'importe ? n'y sommes-nous pas tout accoutumées ? J'ai toujours admiré qu'un domestique , à qui il ne revient rien de l'honneur de son maître , y fût si délicat , & y sacrifiât si volontiers sa propre liberté.

Peu après cette visite de Torpanne , notre gouverneur vint me dire , de la part de monsieur le Blanc , qu'il me demandoit une déclaration. Je lui dis que je ne sçavois ce que c'étoit qu'une déclaration ; que je n'en avois vu que dans les romans ; qu'apparemment ce n'étoit pas cela que monsieur le Blanc me demandoit ; que

je lui écrirois, pour sçavoir plus
précisément ce qu'il exigeoit de
moi ; que je le priois de vouloir
bien se charger de ma lettre. Je la
lui donnai le lendemain telle que
la voilà :

LETTRE.

» MONSIEUR,

» MONSIEUR le gouverneur
» de la bastille m'ordonna hier, de
» votre part, d'écrire une déclara-
» tion. Comme j'ignore sur quoi
» elle doit rouler, je ne puis, quel-
» qu'envie que j'aie de vous obéir,
» satisfaire à ce commandement,
» que vous n'ayez la bonté de m'in-
» diquer les choses dont vous vou-

lez que je vous rende compte. a

Si l'ignorance où je suis des a
fautes que j'ai pu commettre, ne a
fuffit pas pour me justifier ; du a
moins me met-elle dans une vé- a
ritable impuiffance d'en faire l'a- a
veu. Monsieur de Torpanne, que a
j'ai vu par votre permission, m'a a
dit que madame la duchesse du a
Maine a donné des explications a
très-amples des choses qui la re- a
gardent. S'il y en a quelques- a
unes fur quoi vous fouhaitiez a
quelque éclairciffement de ma a
part, faites-moi la grace de me a
les marquer, monsieur. J'aurai a
l'honneur de vous répondre avec a
toute l'exactitude qu'exige le a
respect dû à la vérité & aux per- a

« femmes qui me la demandent. J'ai
« l'honneur d'être, &c. »

Ce 20 avril 1720.

Ces mouvemens me faisoient croire ma sortie prochaine. Comme il y avoit apparence que le régent ne consentiroit pas que je retournasse d'abord auprès de madame la duchesse du Maine ; que je sçavois d'ailleurs que madame la princesse s'y opposoit ; je songai à m'assurer un gîte dont je pourrois avoir besoin d'un moment à l'autre. Le goût que j'avois pris pour la solitude dans ma retraite forcée, la vie pénible que j'avois menée dans le monde, me firent envisager avec plaisir la de-

meure d'un couvent. C'étoit proprement ma patrie , & j'avois toujours désiré de m'y retrouver. Je souhaitai principalement d'aller à la Présentation, où madame de Grieu étoit encore , & où j'avois fait mon premier établissement en quittant la province. Je communiquai mon dessein à Maisonrouge. Il engagea la marquise du Châtelet, à qui il étoit fort attaché, d'écrire sur cela à madame de Richelieu sa sœur, abbesse de la Présentation, qui lui manda :

L E T T R E.

QUOIQUE je ne prenne point de grandes pensionnaires, ma chere sœur, j'avois cependant

» voulu agir , pour obtenir que
» mademoiselle de L... me fût
» confiée. Mais on regarda cette
» démarche , dans ce temps-là ;
» comme inutile pour elle , & dan-
» gereuse pour moi. Jugez si je ne
» la recevrois pas en cas qu'elle
» sortît de la bastille. J'y serois por-
» tée par plus d'un motif ; & l'un
» des plus puissans pour moi , se-
» roit l'interêt que votre obligéant
» major y prend. Il en a pris des
» soins très-zelés pour l'amour de
» vous. Il a fini pour lui-même. Il
» est juste de la recevoir de sa main.
» Je veux même qu'il m'en tienne
» compte , comme je lui en ai te-
» nu un infini de tout ce qu'il a
» fait à cet égard. Vous avez rai-

son, ma chere sœur, de vous louer de son zèle & de son assiduité pour mon frere. J'en suis aussi très-touchée; témoignez-lui ma reconnoissance, & lui faites un million de complimens pour moi.

J'eus avis, peu après cette petite négociation, que madame la duchesse du Maine insistoit fortement pour me ravoir auprès d'elle, dès que je sortirois de prison, & mes projets devinrent fort incertains; les plus interessans dépendoient du retour & des dispositions du chevalier de Menil. Mais sonrouge, fidèle à sa parole, lui écrivoit tous les huit jours, & en

recevoit des lettres aussi souvent , dont il ne manquoit pas de me faire part , ainsi que des siennes. Elles étoient fort mesurées les unes & les autres , eu égard au risque qu'elles couroient d'être interceptées.

Il avoit passé trois mois & demi dans son exil , lorsqu'il nous annonça son retour. Il suivit de près cet avis. Dès qu'il fut arrivé , il vint voir notre lieutenant de roi , lui fit beaucoup de questions sur ce qui me regardoit , & le pria de me rendre une lettre dont je fus peu satisfaite. Elle rouloit principalement sur la nécessité de me tirer de prison. Son style me parut changé. Je soupçonnai ses sentimens

timens & ses intentions du même changement. Ce que Maisonnrouge me rapporta de ses discours, ce que je vis qu'il en supprimoit, l'air morne qu'il avoit en me faisant ce récit, tout concouroit à m'alarmer. Puis je me rassurois par les mêmes choses qui avoient fait naître mon inquiétude. La tristesse d'un rival pourroit-elle annoncer l'infidélité de celui qu'on lui préfère ? N'en auroit-il pas plutôt une joie qu'il ne pourroit dissimuler ? C'est la certitude de son malheur, & non le mien, qui l'afflige. Voilà ce que je me disois pour me calmer ; & mille autres repliques ramenoient l'agitation.

Il m'écrivit plusieurs lettres pendant le reste de ma captivité, qui presque toutes me maintinrent dans cet état d'incertitude & de trouble que je lui cachai autant qu'il me fut possible dans mes réponses.

Madame la duchesse du Maine, qui travailloit à ma délivrance depuis cinq mois qu'elle étoit de retour, pria madame la princesse de Conti sa nièce, dont elle recevoit beaucoup de marques d'amitié, d'engager monsieur le Blanc à me voir une dernière fois, pour terminer mon affaire. Cette princesse lui parla, & ne put obtenir de lui que la permission de m'envoyer monsieur Bochet, secrétaire des

commandemens du prince de Conti, chargé des ordres de Madame la duchesse du Maine. Elle ne voulut pas les écrire de sa main. Elle en choisit une qui m'étoit connue & non suspecte, par qui elle fit écrire sur une carte que j'ai gardée : *Madame la duchesse du Maine vous ordonne d'écrire, & je suis chargé de vous le dire de sa part.*

Monfieur Bochet vint à la bastille, me présenta cette carte, me fit comprendre qu'on me fçauroit mauvais gré de tous côtés d'une plus longue résistance, & qu'il falloit enfin céder à ce dernier ordre. J'écrivis donc, mais sans me piquer de sincérité; &

je ne dis que les choses qu'on ne se soucioit pas de sçavoir, & celles qu'on n'avoit nulle envie d'entendre. Je joignis à cette piece une lettre que j'écrivis à monsieur le Blanc. Les voici l'une & l'autre :

DECLARATION.

LE baron de Walef, qui venoit quelquefois chez madame la duchesse du Maine, depuis qu'elle demeuroit aux Thuilleries, & qui de temps en temps m'apportoit des ouvrages de poésie de sa façon qu'il souhaitoit que je fisse voir à madame la duchesse du Maine; me dit un

jour, qu'il méditoit un voyage
 en Espagne, dans le dessein de
 faire revivre, s'il étoit possible,
 d'anciens droits sur une suc-
 cession qui lui étoit autrefois
 échue en ce pais-là; qu'il iroit
 auparavant en Italie, où il
 avoit quelques autres affaires;
 qu'il ne partiroit point sans pren-
 dre congé de madame la du-
 chesse du Maine, & sans rece-
 voir ses ordres. Peu de temps
 après, madame la duchesse du
 Maine me dit que le baron de
 Walef lui avoit parlé de son
 voyage, & lui avoit demandé
 si elle ne voudroit point le char-
 ger de quelque commission;
 qu'elle lui avoit dit que, s'il ap-

« prenoit des nouvelles particulie-
 « res dans les lieux où il iroit, el-
 « le seroit bien aise qu'il lui en fît
 « part ; qu'il n'auroit qu'à m'écri-
 « re, qu'elle verroit ce qu'il me
 « manderait. Il me vint voir, &
 « me dit la même chose, ajoutant
 « qu'il avoit dans ce pais-ci une
 « amie, qu'il ne me nomma pas,
 « qui m'apporteroit ses lettres. En-
 « suite il m'avoua qu'il étoit dans
 « le dernier embarras ; que l'ar-
 « gent sur lequel il avoit compté
 « pour faire son voyage, lui avoit
 « manqué ; que, s'il n'en trouvoit
 « point, il perdrait des conjon-
 « tures favorables pour ses pré-
 « tentions ; qu'il ne se voyoit d'au-
 « tre ressource que de se défaire

d'un cabaret de porcelaines très-
 rares qu'il avoit; qu'il me prioit
 de voir si madame la duchesse
 du Maine ne voudroit point l'a-
 cheter. Il me l'apporta le lende-
 main pour le lui montrer. Elle
 comprit bien son intention; &
 ne croyant pas pouvoir honnê-
 tement refuser quelques secours
 à un homme de condition assez
 attaché à elle, qui lui faisoit sen-
 tir le besoin qu'il en avoit, elle
 lui fit reporter son cabaret, &
 lui donna cent louis. Il partit,
 & fut assez longtemps sans don-
 ner de ses nouvelles. Enfin il
 écrivit une lettre de Rome, dont
 la date surprit madame la du-
 chesse du Maine, qui ne sçavoit

pas qu'il y dût aller ; ensuite
quelques autres de Madrid. Elles
me furent toutes rendues par
une fille ou femme que je ne
connois point. Elle me dit être
des amies du baron de Walef,
& se nommer Pruden. Je n'ai ja-
mais parlé d'elle à madame la
duchesse du Maine, l'occasion
ne s'en étant pas présentée ; &
je n'ai eu aucune conversation
particulière avec ladite person-
ne ; je me suis simplement con-
tentée de la remercier de la pei-
ne qu'elle prenoit de m'appor-
ter les lettres dont il s'agit. Je
ne me souviens point de ce qu'el-
les contenoient. J'ai seulement
quelque idée d'un mémoire que

le baron de Walef avoit fabri-
 qué pour le cardinal Alberoni,
 suivant l'extrait qui en étoit dans
 une de ses lettres : C'étoit un tis-
 su de choses bizarres, si confu-
 sément arrangées, qu'on n'y
 pouvoit rien comprendre ; en-
 core moins pourroit-on en ren-
 dre aucun compte. Madame la
 duchesse du Maine en entra dans
 une véritable colere, & me dit
 que, si cet homme-là s'alloit avi-
 ser de la mêler dans ses extrava-
 gances, il lui feroit de belles af-
 faires ; qu'il falloit lui mander
 incessamment de se tenir en re-
 pos, & de ne songer en aucune
 maniere à des choses dont il n'é-
 toit point chargé. La lettre fut

écrite en termes assez vifs pour
 lui faire sentir combien l'on dé-
 approuvoit ses fausses démar-
 ches. Cependant il produisit en-
 core de nouvelles visions ; sur
 quoi je me souviens que mada-
 me la duchesse du Maine me
 dit : Il est tombé absolument en
 démence ; c'est, ajouta-t-elle, un
 accident si ordinaire aux gens
 qui comme lui se mêlent de faire
 des vers, que j'aurois dû le pré-
 voir, & ne pas souffrir qu'un pa-
 reil homme pût se vanter d'être
 connu de moi. Craignant donc
 les effets de sa verve insensée,
 elle jugea qu'il n'y avoit rien de
 mieux à faire que de lui insinuer
 de revenir, en lui promettant,

comme elle ſçavoit qu'il cher-
choit fortune, de lui ménager en
ce pais-ci quelque emploi qui lui
convînt. Il manda qu'il revien-
droit volontiers, ne voyant nul-
le apparence de terminer les af-
faires qui l'avoient appellé en Ef-
pagne; mais qu'il étoit ſans un ſol
pour faire ſon voyage, & qu'il
ne ſçavoit plus même comment
ſubſiſter; qu'il auroit ſouhaité,
ne pouvant revenir faute de
moyens, de trouver de l'emploi
ſur les lieux.

Ma mauvaiſe ſanté alors m'ayant
empêché de ſuivre madame la
ducheſſe du Maine dans un voya-
ge qu'elle fit à Seaux, je fus af-
ſez long temps éloigné d'elle. A

son retour, elle me dit qu'elle
 avoit pris des mesures, comme
 elle s'y étoit crue obligée, pour
 empêcher qu'on ne fit attention
 à ce qui pourroit venir de la part
 du baron de Walef; qu'elle avoit
 de plus trouvé moyen de faire
 solliciter quelque emploi pour
 lui en Espagne, en cas qu'il
 ne voulût pas revenir; qu'elle
 comptoit que cela lui calmeroit
 l'esprit, & qu'il ne songeroit plus
 à se faire de fête sans qu'on l'en
 priât; qu'il falloit lui en donner
 avis, & lui mander de ne plus
 écrire, ce commerce-là ne fai-
 sant que déplaire. Et il nen fut
 plus question.
 J'ai eu connoissance encore

d'une autre chose, qui peut-être
ne mérite pas d'être rapportée ;
quoiqu'il en soit, la voici :

L'abbé le Camus ayant dit à
madame la duchesse du Maine,
qu'un abbé de Verac étoit au-
teur d'un certain libelle qui avoit
couru sur le différend des prin-
ces ; elle souhaita d'en avoir des
preuves, pour détruire l'opinion
qu'on avoit eue que cet écrit sor-
toit de sa maison. Je fus chargée
à cette occasion de voir une
femme nommée Dupuis, amie
de ces deux abbés, de laquelle
on prétendoit que je tirerois les
éclaircissemens & les preuves du
fait dont il s'agit. Je réussis mal
dans ma commission. La dame

Dupuis ne me dit rien. Il fallut
 la revoir ; je n'en sçus pas da-
 vantage. Cependant elle prit de-
 là oecasion de venir souvent chez
 madame la duchesse du Maine ,
 sous prétexte d'avoir à me par-
 ler ; & tous ses discours se rédui-
 soient à des offres de service de
 l'abbé de Verac pour madame la
 duchesse du Maine, en cas qu'elle
 voulût faire faire quelque ouvra-
 ge. Je lui répétai plusieurs fois
 que, toutes ses affaires étant ter-
 minées, il n'étoit plus question
 d'écrire. Elle revint à la charge,
 & me dit que si madame la du-
 chesse du Maine vouloit voir
 l'abbé de Verac, elle en demeu-
 reroit fort satisfaite, & qu'il pour-

roit lui dire des choses qu'elle se-
 roit bien aise de sçavoir. Je ren-
 dis compte à madame la duchesse
 du Maine de cette proposition
 qui me fut réitérée. Elle refusa
 de voir l'abbé de Verac ; & te-
 nant pour suspect cet empressé-
 ment hors de propos, elle m'or-
 donna de dire à la dame Dupuis
 de ne plus revenir. Elle ne fut
 pas facile à rebuter ; elle revint
 malgré cela sous divers prétex-
 tes, disant qu'elle avoit des avis
 importans à donner, dont elle
 ne vouloit pas s'expliquer avec
 moi. Je lui ménageai enfin l'oc-
 casion de voir un moment ma-
 dame la duchesse du Maine, à
 qui elle dit quelques mots, qui g

ne changerent rien aux soupçons
qu'elle avoit contre cette fem-
me.

Voilà les seules choses où j'aie
eu quelque part & dont j'aie été
informée. Au surplus, j'ai entre-
vu que madame la duchesse du
Maine se donnoit des mouve-
mens, & qu'elle étoit embarras-
sée dans quelque affaire dont je
n'ai point sçu le détail. J'ai seule-
ment remarqué l'extrême frayeur
qu'elle avoit que monsieur le duc
du Maine n'en eût la moindre
connoissance.

Ce premier février 1720.

LETTRE

LETTRE à monsieur le Blanc ;
en lui envoyant cette pièce.

MONSEIGNEUR,

Vos ordres réitérés me paroissent trop indispensables, pour différer davantage de les exécuter. Voilà donc un récit exact de ce que je sçais, tant sur les choses dont vous avez pris la peine de me parler, que sur celles qui se sont présentées d'elles-mêmes à mon souvenir. Cela n'a peut-être ni la forme, ni le style d'une déclaration, à quoi vraisemblablement je n'entens rien. Mais du moins, monseigneur, vous y reconnoîtrez ma sincérité

Tome III.

* D

» & ma soumission à vos ordres;
 » Si j'ai manqué d'y satisfaire dès
 » la première fois qu'ils m'ont été
 » signifiés, j'en ai été suffisamment
 » punie par la crainte de m'être
 » attirée votre indignation, plus
 » fâcheuse à mon gré, que tous
 » mes autres malheurs. J'ai l'hon-
 » neur d'être, &c. »

Je crois que le régent ne fut pas
 fort satisfait de cette pièce; mais
 comme il ne vouloit que l'exécu-
 tion apparente de la condition im-
 posée pour obtenir notre liberté,
 il s'en contenta, & il n'en fut fait
 aucune mention; de sorte qu'on
 ignora dans le public que j'eusse
 donné aucun écrit.

Quelques jours après, je vis, étant à ma fenêtre, le lieutenant de roi traverser précipitamment la cour, tenant un papier qu'il me montrait. Il entra chez moi avec un saisissement qui m'étonna. Il n'y a que les peintres qui ont su unir l'expression de la joie à celle d'une vive douleur, qui pussent bien rendre ce que je remarquai en lui, lorsqu'il me présenta le papier qu'il tenoit; c'étoit la lettre de cachet pour me faire sortir de la bastille. Vous voilà libre, me dit-il, & je vous perds. J'ai souhaité ardemment ce moment-ci; j'aurois donné ma vie pour l'avancer. Mais je vais cesser de vous voir; que deviendrai-je?

D ij

Je ne sentis que des mouvemens confus; la joie, s'il y en avoit, ne s'y distinguoit pas. Je regrettois un ami capable d'un attachement que je ne voyois que trop être unique. Je souhaitois de revoir le chevalier de Menil & d'éclaircir mes soupçons, & peut-être ne le craignois-je pas moins. Enfin je désirois de me retrouver auprès de madame la duchesse du Maine, & j'étois effrayée des peines & des fatigues où j'allois retomber. Tous mes sentimens étoient suspendus, par la force presque égale d'un sentiment contraire.

Je reçus avec ma liberté l'ordre de me rendre, sur le champ, à

Seaux, où étoit madame la duchesse du Maine. J'envoyai au Temple, prier l'abbé de Chaulieu de m'envoyer son carrosse pour me mener chez lui & ensuite à Seaux ; il étoit déjà fort mal de la maladie dont il mourut trois semaines après. Je le vis ; & je remarquai combien, dans cet état, ce qui nous est inutile nous devient indifférent. Il avoit pris grande part à ma captivité, & ne me parut point touché de m'en voir délivrée. Je sentis vivement la perte que j'allois faire d'un ami qui sembloit s'être chargé du soin de répandre de l'agrément dans ma vie, tout autant qu'elle en pouvoit comporter : en effet, j'en eus

encore d'occupés de ce qui m'étoit utile ; mais personne ne reprit cette aimable fonction auprès de moi. Je ne pus rester avec l'abbé aussi longtemps que je l'aurois souhaité. Il fallut partir sans m'arrêter nulle part.

J'arrivai à Seaux sur le soir. Madame la duchesse du Maine étoit à la promenade. J'allai à sa rencontre dans le jardin : elle me vit, fit arrêter sa caleche, & dit : Ah ! voilà mademoiselle de L... Je suis bien aise de vous revoir. Je m'approchai ; elle m'embrassa, & poursuivit son chemin. Je rentrai dans la maison. On me mena dans la chambre qu'elle m'avoit destinée. Je fus ravie d'y trouver une fenê-

tre & une cheminée , & d'apprendre qu'il y avoit deux femmes de chambre nouvelles ; une pour remplacer la premiere qui étoit morte , & l'autre pour occuper ma place dont j'étois destituée. Madame la duchesse du Maine m'avoit fait dire qu'elle vouloit mademoiselle Rondel , dont on lui avoit rapporté beaucoup de bien , pour femme de garde-robe. La sienne étoit morte en prison. J'en fis le sacrifice volontiers , dans l'espérance que cela la meneroit à quelque chose de mieux , & je pris une jeune sœur qu'elle avoit. Elles ont été l'une & l'autre femmes de chambre de son altesse , vingt ans après.

Div

Il n'y avoit presque personne à Seaux quand j'y retournai. La duchesse d'Estrées s'y étoit rendue aussitôt qu'elle en avoit pu obtenir la permission. Madame la duchesse du Maine n'avoit encore la liberté de voir que fort peu de monde. Elle jouoit au biribi avec les gens de sa maison presque toute la nuit, & dormoit la plus grande partie du jour. On me fit veiller & lire comme auparavant. J'en étois fort désaccoutumée; & ces exercices pénibles me firent bientôt regretter le repos de ma prison. Madame la duchesse du Maine m'entretint de la sienne, m'apprit tout ce qui lui étoit arrivé, que je ne sçavois point; me parla

beaucoup, & me questionna peu. Elle me montra les lettres de madame la princesse, & celles de l'abbé de Maulevrier, dont j'ai parlé ci-dessus. Je reçus celle-ci du pauvre Maisonrouge, le lendemain que je l'eus quitté :

LETTRE.

Le 7 juin.

JUGEZ, ma très-chère pupille (c'est une qualité que je désire que vous vouliez conserver); jugez, dis-je, quelle est ma situation. Je flotte entre la joie & la tristesse. Vous sçavez avec quelle passion j'ai souhaité votre liberté. Elle vous est enfin rendue. A la bonne heure : je l'aurois ache-

• tée de la mienne propre. Mais
• enfin, qu'il m'en a déjà coûté,
• & que je prévois qu'il m'en coû-
• tera! C'est sans art, sans artifice,
• que je me decouvre à vous tel
• que je suis. Ma sincérité & la droi-
• ture de mon cœur vous sont con-
• nues. Je ne prens nulle précau-
• tion pour justifier mes différens
• caprices. J'ai désiré ardemment de
• vous perdre. Je vous ai perdue.
• J'en suis au désespoir. Quelques
• réflexions que je fasse sur ma bi-
• zarrerie, je ne puis absolument la
• condamner; excusez-le, ma chere
• & digne amie. Je vous aimerai
• toujours avec toute la tendresse
• de mon cœur. Je prendrai toute
• ma vie infiniment de part à ce

qui vous arrivera d'heureux. Vo-
tre vertu, votre courage m'ont
acquis tout entier. Tant d'autres
belles qualités, que j'ai vues de
près, me font regretter sans cesse
ma triste fortune, mais me feront
toujours ressouvenir que, qui
vous a aimé ne doit jamais ces-
ser de vous aimer. Surtout ayez
grand soin de votre santé. La
journée d'hier n'a pas trop bien
influé sur la mienne. Les diffé-
rens mouvemens dont j'ai été
agité, ont produit un contraste
qui ne m'a pas fait passer une trop
bonne nuit. On a bien soin de
votre chatte.»

Deux jours après, je demandai

permission de faire un tour à Paris, pour retirer beaucoup de choses que j'avois laissées à la bastille, n'ayant pris avec moi que ce qui m'étoit le plus nécessaire. J'avois une extrême impatience de revoir mes vrais amis, & principalement d'entretenir le chevalier de Menil, à qui je donnai avis de cette course par ce billet :

BILLET.

° ENFIN je pourrai vous parler, s'il n'arrive encore quelque
 ° contretemps. J'espere être lundi
 ° dans la matinée à la Présenta-
 ° tion, & là nous nous expliquerons sur bien des choses dont j'ai
 ° l'esprit & le cœur pleins. En at-

tendant , comme rien n'est sûr ,
 je vous dirai toujours ce qui se
 peut dire , non pas ce que je pen-
 se de ma situation présente ; car
 vous me croiriez l'esprit déran-
 gé. En tout cas , c'est l'effet des
 veilles sans interruption , que
 j'ai faites depuis que je suis ici.
 Quoiqu'il en soit, je n'ai pas en-
 core été dans une disposition
 plus triste ; & si je ne reçois d'ail-
 leurs la satisfaction qui me man-
 que , j'ai peur enfin de me man-
 quer à moi-même. »

Je fus le surlendemain chez ma-
 dame de Grieu à la Présentation :
 elle pensa mourir de joie de me
 revoir. Je trouvai à son parloir le

chevalier de Menil qui , loin d'un pareil transport , ne me montra qu'un air embarrassé. Je fus moi-même atterée par sa contenance, dont j'augurai son entier changement.

Il me parla du mauvais état de ses affaires , causé par le dérangement général où il s'étoit compromis en vendant une maison qu'il avoit , & dont je vis qu'il s'étoit défait sans nécessité pour un fonds perdu. Son goût pour cette nature de bien , marquoit clairement qu'il n'avoit jamais eu dessein de vivre que pour lui. Le voile, tantôt plus ou moins épais , qui m'avoit couvert les yeux jusqu'alors , tomba ; & je vis l'abîme où je m'étois pré-

cipitée , en m'engageant si légèrement sur de vaines illusions. Pour ne leur plus laisser aucune prise , je lui demandai qu'étoient donc devenus ses anciens projets ? Il me dit qu'il en désiroit l'exécution autant qu'il eût jamais fait ; qu'il étoit bien éloigné d'y renoncer ; mais qu'il les falloit suspendre , pour voir le tour que prendroient ses affaires ; qu'en attendant , il feroit ce voyage dont il m'avoit déjà parlé dans ses lettres (il s'agissoit d'aller voir la marquise d'Avaray , ambassadrice en Suisse , son ancienne & intime amie). Rien ne lui paroissoit plus indispensable. Quelqu'envie qu'il eût de la voir , il en avoit encore plus de s'éloi-

gner de moi. Mais toute rebutée que j'étois de lui , je souhaitai de ne m'en pas retourner sans lui parler encore. Je lui dis que je serois deux jours à Paris , chez madame de Réal , ma plus intime amie , nièce de madame de Grieu ; qu'il m'y trouveroit le lendemain l'après-dîner, s'il vouloit y venir.

Je fus ensuite voir mes amis ; dont vraisemblablement je reçus un meilleur accueil. Il ne m'en reste pourtant aucun souvenir, tant la douleur qui avoit pénétré mon ame , la rendit incapable de toute autre impression. Je fus à la bastille : c'étoit l'objet de mon voyage. J'y vis le lieutenant de roi ; je le trouvai abbattu & malade. J'ai perdu

du toute idée de ce que nous nous
dîmes. Je ne sçais même si nous
eûmes aucune conversation parti-
culiere. Je sçais seulement que je
lui donnai le petit écrit que j'avois
ébauché dans ma prison, qu'il m'a-
voit demandé avec instance. J'y
avois joint cette espece d'épître
dédicatoire :

L E T T R E

A monsieur de Maisonrouge.

P U I S Q U E c'est à vous, mon-
sieur, que je dois la liberté d'es-
prit dont j'ai joui dans ma capti-
vité, il est juste que les fruits
qu'elle a produits vous soient
consacrés. Ils sont de si médio-

Tome III.

* E

« cre valeur, & en si petite quantité,
» que j'ose à peine vous présenter
» mon offrande, qui consiste en quel-
» ques réflexions, dont aucune n'a
» sa juste étendue, & qui, toutes en-
» semble, ne parviennent point au
» but que je m'étois proposé dans
» l'ouvrage, dont ceci n'est qu'un
» mince fragment. Je ne puis m'ex-
» cuser ni sur la précipitation, ni sur
» le manque de loisir. La paresse
» & l'indolence, qui naissent & se
» fortifient dans la solitude, sont
» les seules causes de la briéveté
» & de l'imperfection de cet écrit.
» Si vous daignez le recevoir com-
» me un témoignage de ma con-
» fiance & de la reconnoissance
» que je dois à toutes les graces

que vous m'avez faites , c'en se-
ra une nouvelle , dont je conser-
verai, aussi-bien que des autres ,
un éternel souvenir. «

Je ne sçais ce que je fis le reste
du jour. Le lendemain je reçus une
visite de monsieur de Silly chez
madame de Réal. Il me témoigna
beaucoup de joie de me revoir,
& grande satisfaction de ma con-
duite. Je courus encore par le
monde , & rentrai de bonne heu-
re. Madame de Réal étoit allée à
l'opéra. Je n'avois pas voulu l'y
accompagner, ni qu'elle restât pour
me tenir compagnie. Je me pro-
mettois une occupation plus in-
teressante. J'attendis donc ; & j'at-

tendis sans fin le chevalier de Menil, qui ne vint point. C'est principalement l'impression de cette cruelle soirée, qui effaça de ma mémoire ce qui l'avoit précédée & ce qui la suivit. Je n'ai passé aucun temps dans ma vie, que je puisse comparer à celui-là. Je vis l'infidélité de Menil avérée; je vis qu'il se dispensoit même de toute mesure d'honnêteté & de bienfaisance avec moi: & ce qui mit le comble à mon désespoir, c'est que je vis en même temps que, tout perfide qu'il étoit, je ne pouvois me détacher de lui.

Madame de Réal revint, & me trouva dans un état où elle ne m'avoit jamais vue, quoique nous euf-

sions passé notre vie ensemble dans la plus intime confiance. Elle voulut sçavoir ce qui me causoit une douleur si violente. Je le lui avouai, & lui contai toute mon aventure. Je trouvai quelque consolation à épancher mon cœur avec une ame si tendre & si sure. Je l'avois presque élevée, & je la regardois comme ma fille. C'étoit une femme extrêmement aimable, exempte de toute prétention, douce, sensible, ayant beaucoup d'esprit sans le sçavoir, & d'agrément sans songer à plaire.

Quoique l'entretien que j'eus avec elle m'eût un peu soulagée, je passai la nuit dans une agitation qu'aucun instant de sommeil ne

calma. Dès que la pointe du jour parut , j'écrivis au chevalier de Menil.

Il vint chez madame de Réal avant mon départ. Il n'avoit manqué la veille que par une méprise. On lui dit à la porte que j'étois sortie. Enfin il n'eut pas ce tort-là ; mais il lui en restoit tant d'autres , que je n'en fus guere plus contente , comme je le lui témoignai par mes lettres , lorsque je fus retournée à Seaux.

J'en reçus en même temps une de madame de Vauvray , qui me marquoit que le peu de loisir que j'avois eu de me faire habiller & de m'instruire des modes , autorisoit le soin qu'elle prenoit de

m'en envoyer un échantillon. La lettre étoit accompagnée d'une cassette contenant l'habillement d'une femme, depuis la tête jusqu'aux pieds, & tout ce qui peut entrer dans notre parure; le tout du meilleur goût du monde. Je fus touchée d'une attention si galante dans une conjoncture qui la rendoit convenable. Tout ce que j'avois porté en prison s'y étoit usé par laps de temps; & j'en étois sortie ce qui s'appelle déguenillée. Je fus donc revêtue par les soins d'une amie, dont je n'ai pu reconnoître la générosité que par le souvenir que j'en conserve.

Je me vis assez fêtée, après ma sortie de prison. La médiocre part

que j'avois eue dans une affaire d'un si grand éclat, me donna une sorte de lustre. La conduite convenable que j'avois tenue m'attira plus d'approbation qu'au fond je n'en méritois par le peu qu'il m'en avoit coûté. Mais nos actions ne peuvent être appréciées par leur valeur intrinsèque non connue : la position qui les met au jour en décide le prix. Mes anciens amis, flattés de cette espece de succès, se réchaufferent pour moi. Bien des gens qui ne me connoissoient pas, voulurent me connoître ; & j'aurois joui de beaucoup d'agréments, si le malheureux poison dont mon ame étoit imbibée ne l'avoit rendue impénétrable à toute satisfaction.

Cependant madame la duchesse du Maine étoit encore dans de très-grandes peines : il m'étoit plus facile d'y prendre part , que je n'aurois pu faire à ses plaisirs. Beaucoup de gens s'étoient éloignés d'elle , crainte de déplaire au régent , avec qui, malgré l'apparente réconciliation , on ne la croyoit pas bien. Elle voyoit peu de monde. Le cardinal de Polignac & Malesieu étoient encore dans leur exil. Mais ce qui l'affligoit par dessus tout , monsieur le duc du Maine s'obstinoit à rester à Clagny , & ne vouloit point la voir. Il lui fit faire la proposition de régler une somme pour la dépense de sa maison , & d'en pren-

dre l'administration elle-même. Ces vues de séparation lui furent odieuses ; & elle ne voulut rien écouter qui tendît à cette fin. Elle mit au contraire tout en œuvre pour le rapprocher d'elle ; lui fit parler par madame la princesse, par tous les gens qui pouvoient avoir accès auprès de lui, même par madame de Chambonnas, à qui elle fit si parfaitement sa leçon, qu'elle parla merveilleusement bien. Enfin, pour l'attaquer par la conscience, elle employa le cardinal de Noailles. Monsieur le duc du Maine, pressé de tous côtés, ne put refuser du moins une entrevue qui se fit dans une maison de Landais, secrétaire général de

l'artillerie , à Vaugirard. Ce prince s'y rendit ; & madame la princesse y mena la duchesse du Maine. Elle employa beaucoup de prévenances de sa part , qui ne firent pas , sur l'esprit de monsieur le duc du Maine , tout l'effet qu'elle en attendoit. S'il n'avoit eu qu'un mécontentement véritable , sa résistance n'eût pas été si longue ; mais un ressentiment concerté ne se peut vaincre que par des raisons qui en persuadent l'inutilité. C'est ce qu'à la fin on lui fit voir , & il se rendit.

Il revint donc à Seaux , & y vécut à peu près comme à son ordinaire , toujours préoccupé cependant des ménagemens qu'il falloit

observer. C'est dans cet esprit qu'il ne voulut pas que Malesieu, revenu d'exil, reparût auprès de lui. Il resta avec sa famille à Chate-nay, terre démembrée de la baronnie de Seaux, donnée en toute propriété à lui & sa postérité par monsieur le duc du Maine. Madame la duchesse du Maine souffroit impatiemment cette absence, dont elle ne se dédommageoit que par un perpétuel commerce d'écriture.

Madame de Malesieu, sa femme, l'avoit suivi dans son exil, & étoit restée auprès de lui depuis son retour. Elle étoit gouvernante de mademoiselle du Maine, qu'on laissa au couvent de Chail-

lot, jusqu'à ce que tout fût rentré dans l'ordre accoutumé.

Le cardinal de Polignac dans son abbaye d'Anchin, pas moins intimidé que le duc du Maine, n'osoit avoir la moindre relation avec madame la duchesse du Maine. Elle étoit cependant fort empressée de lui justifier sa conduite. Elle profita de l'occasion d'un voyage que le fils de madame de Chambonnas faisoit en Flandres, pour lui écrire & lui envoyer la copie de sa déclaration. Il craignit de jeter les yeux sur ces papiers, & les remit à un homme de confiance, qui l'assura qu'il les pouvoit lire sans danger. Quoiqu'il dût voir, par l'examen de cette pièce, le

soin que madame la duchesse du Maine avoit pris de pallier ce qu'il le regardoit, & lui en sçavoir gré; il s'obstina par une vaine frayeur à n'avoir aucun commerce avec elle, & ne lui rendit qu'une simple visite de cérémonie, quand il fut de retour. Il ne voulut pas même (tant la punition l'avoit rendu circonspect) se trouver à la nôce du marquis de Chambonnas avec mademoiselle de Ligne, où il fut invité comme parent, parce qu'elle se faisoit à l'arsenal chez madame la duchesse du Maine, & qu'elle y devoit être.

Quelque temps après, la mort du pape l'ayant appelé à Rome, il vint prendre congé d'elle, &

parut s'en rapprocher. Il l'assura, en la quittant, qu'elle auroit souvent de ses nouvelles; & qu'il reprendroit avec elle, lorsqu'il seroit revenu, la conduite d'un véritable ami, dont il avoit suspendu les devoirs pour ôter tout ombra-ge au régent. Malgré ces bons propos, la crainte demeura la plus forte, & l'on n'entendit pas parler de lui.

Cependant madame la duchesse du Maine regagna peu à peu sa pleine liberté. Les personnes éloignées d'elles, de gré ou de force, s'en rapprocherent. Malesieu revint à Seaux. Elle vit du monde sans restriction; alla à Paris quand il lui plut; y demeura tant qu'elle

voulut. Monsieur le duc du Maine étoit rentré dans l'exercice de ses charges ; & il ne restoit plus de traces de leurs malheurs , que la dégradation du rang de ce prince , & des princes ses enfans. Il n'y fut réintégré que sous le ministère du cardinal de Fleury. En attendant que j'en sois là , si tant est que j'y vienne , je reprends la suite de ce qui me regarde.

Je perdis ma mere , peu après ma sortie de prison. Elle étoit depuis longtems dans un couvent , accablée de souffrances , & mal à l'aise. Quoique je la connusse à peine , je la regrettai beaucoup ; & d'autant plus , que je commençois à me voir en état de la mieux secourir.

Avant

Avant que je fusse à la bastille ;
 monsieur de Valincourt m'avoit
 fait faire connoissance avec mon-
 sieur & madame Dacier. Il m'a-
 voit même admis à un repas qu'il
 donna pour réunir les *Anciens* avec
 les *Modernes*. La Motte à la tête
 de ceux-ci , vivement attaqué par
 madame Dacier , avoit répondu
 poliment , mais avec force. Leur
 combat , qui faisoit depuis long-
 temps l'amusement du public , ces-
 sa par l'entremise de monsieur de
 Valincourt , leur ami commun.
 Après avoir négocié la paix entre
 eux , il en rendit l'acte solennel dans
 cette assemblée , où les chefs des
 deux partis furent convoqués. J'y
 représentois la Neutralité. On but

à la santé d'Homere, & tout se passa bien.

Monsieur & madame Dacier prirent beaucoup de part à ma captivité, & m'en donnerent des témoignages autant qu'il leur fut possible. Ils n'en prirent pas moins à ma délivrance; & monsieur Dacier, tout affligé qu'il étoit de la maladie dangereuse de sa femme, m'écrivit une lettre pour elle & pour lui, remplie de la plus grande estime & du plus tendre intérêt à ce qui me regardoit. Il perdit cette femme célèbre; si précisément faite pour lui. Sa douleur fut de celles où l'on sent l'impossibilité de réparer sa perte. J'en compris l'étendue, & lui témoignai

par une lettre combien j'en étois touchée. La réponse qu'il me fit, marquoit l'excès de son affliction, & le gré qu'il me sçavoit de la part que j'y prenois. Je lui écrivis six semaines après, de la part de madame la duchesse. Je vis dans sa réponse le même degré de sensibilité que dans les premiers momens de son malheur. J'y compatis véritablement, & puis je n'y pensai plus.

Environ un an après, la duchesse de la Ferté, que ma captivité avoit ranimée pour moi, me dit, revenant de Versailles. J'ai trouvé chez le maréchal de Villeroi ce pauvre Dacier; il fait pèine à voir. Il nous a dit qu'il étoit aussi affligé

que le premier jour, & prêt à mourir de désespoir. Eh bien ! lui ai-je dit, il n'y a qu'un moyen de vous consoler : il faut vous remarier. Bon dieu ! s'est-il écrié ; quelle femme pourroit remplacer celle que j'ai perdue ? Mademoiselle de L... , ai-je répondu. Il est demeuré tout étonné ; & après quelques momens de réflexion, il a repris : C'est la seule dans le monde avec qui je puisse vivre, & qui n'offensât pas la mémoire de madame Dacier. Le maréchal & moi, le voyant ébranlé, avons appuyé la proposition, & nous l'avons tout-à-fait disposé à l'entendre. Je veux qu'il vous épouse ; c'est un homme célèbre, qui a du bien : vous rem-

placerez une femme illustre ; ce mariage sera aussi honorable qu'utile. Je sentis ce qu'elle me disoit, & lui témoignai beaucoup de reconnaissance du soin qu'elle vouloit bien prendre encore de mon établissement. Elle m'assura qu'elle suivroit cette affaire & la meneroit à bien. Cependant des distractions survinrent ; la duchesse fit un voyage de campagne, & cette idée s'éloigna. J'en parlai à monsieur de Valincourt, qui la trouva avantageuse, & prit des mesures plus suivies pour la rendre effective. Il étoit ami de monsieur Dacier ; il l'amena sans peine à lui confier ce que lui avoit dit la duchesse de la Ferté. Il lui avoua que

ce propos, quoique jetté légèrement, lui avoit fait une forte impression; & que, depuis ce moment-là, il n'avoit songé qu'aux moyens de me faire agréer ses vues. Monsieur de Valincourt se chargea de m'en parler, & de lui faire sçavoir mes dispositions.

L'amour insurmontable de la liberté & du repos, me faisoit désirer depuis longtemps tout ce qui me pouvoit procurer l'un & l'autre. Monsieur de Valincourt fut chargé d'une réponse favorable; néanmoins dépendante du consentement de monsieur & de madame la duchesse du Maine.

Monsieur Dacier, charmé de cet heureux commencement, ac-

cepta avec une extrême joie la proposition que lui fit monsieur de Valincourt de lui donner à dîner avec moi, la première fois que je pourrois aller à Paris. Cela s'exécuta peu après. Nous eûmes un long entretien, où il me témoigna la volonté de faire pour moi tout ce qui pourroit dépendre de lui, & ne me laissa que le soin d'obtenir le consentement de mes maîtres.

Quoique je n'eusse rien du mérite de madame Dacier, l'espérance de revivre avec quelqu'un qu'il pût estimer, enflamma monsieur Dacier d'une espèce de passion pour moi, plus vive que son âge, & l'état dans lequel il étoit,

ne sembloient le comporter. Plus sa douleur & la tristesse qui en résul-
toit étoient insoutenables, plus le
soulagement qui s'y offroit lui pa-
rut nécessaire. Il souhaita donc ar-
demment de conclure l'engage-
ment qu'il avoit projeté, & n'é-
pargna rien pour y réussir. Il por-
ta chez monsieur de Valincourt
le mémoire de son bien, qu'il me
donnoit en entier; & fit voir que
les avantages qu'il me faisoit,
iroient à vingt-cinq mille écus,
sans compter son logement au lou-
vre, & une partie de ses pensions;
qu'on crut facile de me faire assu-
rer. La duchesse de la Ferté, qui
à son retour avoit repris l'affaire à
cœur, avoit parlé de cet article à

madame de Ventadour, à l'évêque de Fréjus alors précepteur du roi, & au maréchal de Villeroi, qui lui avoient promis d'obtenir cette grace, pour faciliter une affaire qu'ils approuvoient.

Il n'étoit plus question que de l'agrément de madame la duchesse du Maine, & c'étoit le plus difficile. A la premiere proposition qui lui en fut faite, elle se révolta, dit que je lui étois nécessaire, & qu'elle ne pouvoit consentir à un établissement qui m'éloignoit d'elle. Quelqu'avantageux qu'il me fût, je ne voulois pas l'accepter contre son gré, & ne le pouvois guere avec bienséance, ni sans me voir frustrée de toute récompense.

se d'un long service. Je demandai du temps pour gagner peu à peu son esprit, & pour la résoudre à cette séparation, que j'envisageois moi-même avec répugnance. J'en avois d'ailleurs à ce nouvel engagement; & je me plaisois à éluder une affaire trop bonne pour vouloir la manquer, & point assez séduisante pour en presser la conclusion.

Toute indignée que j'étois contre le chevalier de Menil, les sentimens que j'avois eus pour lui, cachés au fond de mon cœur, y agissoient encore sourdement, & contrebalançoient mes plus grands intérêts. La nouvelle passion qu'il avoit prise pendant son exil en An-

jou , pour une de ses parentes ;
dont j'ai parlé avec le peu d'estime qu'elle méritoit , ne fit que m'apprendre sa légèreté sans exciter ma jalousie. Ce voyage , & le séjour de sept à huit mois qu'il fit en Suisse peu après ma sortie de prison , malgré la douleur que j'en ressentais , dont toute ma dissimulation à cet égard ne put lui dérober la connoissance , me convinquirent de son insensibilité pour moi. Son retour suivi d'un second voyage en Anjou , autant fait pour m'éviter que pour retrouver mon indigne rivale ; sa froideur & son embarras lorsque je le revis dans l'intervalle de ses voyages ; l'aveu de son changement que je lui de-

mandai, & qu'il m'accorda; cet entier abandon de sa part de toute prétention sur moi, me rendoient bien le droit d'en disposer sans son aveu, mais ne m'en avoient pas encore acquis la possibilité. Je ne pus donc m'empêcher de fonder ses sentimens sur les premières propositions qui me furent faites d'un nouvel engagement. Je lui écrivis en Anjou, où il étoit alors.

Sa réponse fut semblable à ces oracles mystérieux, dont les divers sens ne manquent pas de se prêter à ce que l'on désire. J'y vis du regret de me perdre, quelque espérance éloignée de renouer les anciens projets; le tout recouvert

d'une généreuse préférence de mes intérêts à toute autre chose ; enfin plus de sentiment qu'on ne m'en avoit montré depuis longtemps. Et peut-être y avoit-il du vrai : il n'est rien de si indifférent qu'on ne tâche de refaire au moment qu'il nous échappe.

Madame la duchesse du Maine avoit sçu, au retour de sa prison & avant que je fusse sortie de la mienne, ma liaison avec le chevalier de Menil & ses prétendus desseins. Elle m'en parla, quand je fus revenue, assez négligemment. Le peu de disposition que je lui vis à les favoriser, me piqua. Elle m'interdit de le voir chez elle, sous prétexte de sa proscrip-

tion, & parut ne se prêter à rien de ce que je pouvois désirer à cet égard. Il me fut aisé de connoître qu'elle ne vouloit que me retenir auprès d'elle. Mais lorsqu'elle entendit parler des propositions de monsieur Dacier, elle parut vouloir favoriser mes anciens projets. Elle me dit qu'elle en avoit désiré le succès ; que les conjonctures ne lui avoient pas permis d'y travailler ; qu'elle n'étoit plus obligée à tant de circonspection ; que si je préférois ces premières vues à celles qui se présentoient alors, elle ne manqueroit ni de volonté, ni de moyens pour les suivre ; qu'elle s'y employeroit d'autant plus, que cet établissement

m'éloigneroit moins d'elle, & lui sembloit d'ailleurs infiniment plus agréable pour moi que celui dont il étoit question. Elle ne se contenta pas de ces propos généraux; elle entra en détail; me dit qu'il pouvoit vaquer des places considérables dans la maison de monsieur le duc du Maine, qui seroient parfaitement bien remplies par le chevalier de Menil, suppléeroient à ce qui pouvoit manquer à sa fortune, & lui ôteroient les prétextes qu'il avoit pris d'éluder ses engagements avec moi.

Si je n'eusse été conduite que par mes lumières, quelques médiocres qu'elles pussent être, j'aurois aisément découvert le piège.

Mais le sentiment toujours aveugle m'y fit donner. Je ne me rendis pourtant pas d'abord, toute ébranlée que j'étois. Ma déférence aux conseils de mes amis me soutenoit encore. Monsieur de Valincourt & madame de Réal me représentoient sans cesse les avantages réels de mon établissement avec monsieur Dacier, le bien & l'indépendance que j'acquérerois du moins par la suite; & me pressoient de le conclurre. Il est vrai que madame de Lambert, toute *moderne*, peut-être par dégoût d'un chef du parti opposé, me peignit comme fort triste la vie que je menerois avec monsieur Dacier. Que ferez-vous, me dit-elle,

elle, d'un homme tout hérissé de grec ? & quel cas fera-t'il de vous, qui n'en sçavez pas un mot ?

Cependant il employoit diverses personnes pour solliciter, auprès de monsieur & de madame la duchesse du Maine, leur consentement. Madame de Chiverny, de ses amies, pria madame la duchesse d'Orléans d'en parler à madame la duchesse du Maine. Le prince de Conti, auprès de qui il avoit accès, parla aussi en sa faveur. Tant de moyens inutilement employés, divulguerent l'affaire & la rendirent publique. Elle fut généralement approuvée ; chacun m'en faisoit compliment, & même à madame la duchesse du Maine,

qui ne le recevoit rien moins qu'agréablement.

Je voyois cependant monsieur Dacier de temps en temps , ou chez monsieur de Valincourt , ou chez madame de Réal ; il m'écrivoit souvent , & s'attachoit de plus en plus à moi. J'eus entr'autres une conversation avec lui, dans laquelle il me marqua un empressement qui me fit reculer. Je sentis l'inconvénient de trouver, dans un mari, un degré d'affection auquel on ne peut répondre. J'étois allée à Paris; je revins à Seaux, l'esprit tout rempli de cette idée. Madame la duchesse du Maine en profita sans le sçavoir; elle eut une conversation avec moi sur ce su-

jet , dans laquelle je lâchai pied. Elle la commença par des discours remplis d'amitié , exagéra la nécessité dont je lui étois , le chagrin qu'elle auroit de mon éloignement , & enfin me dit : Vous n'avez pas sans doute une inclination invincible pour monsieur Dacier ; il ne s'agit que de fortune. A quoi peuvent monter les avantages qu'il vous fait ? Je les lui détaillai. C'est peu de chose , me dit-elle. Je puis faire & ferai beaucoup plus pour vous , si vous me faites ce sacrifice. Voyez ce que vous voudrez. Madame , lui-dis-je , je me suis donnée à vous , & je ne m'y vendrai pas. Votre altesse peut disposer de moi , comme il lui plaira.

Ne songez plus à cette affaire, reprit-elle ; & moi , je songerai à vous donner toutes sortes d'agrémens. En effet , elle multiplia ceux qu'elle me donnoit déjà , me mit de ses promenades , me fit entrer dans ses parties de plaisirs , & me traita à peu de chose près comme les dames de sa maison.

Monsieur de Valincourt fut très-fâché que je me fusse désistée si légèrement , & sans m'être assurée de rien. Je crus qu'on n'en sentiroit que mieux ce que j'avois fait. Je n'aurois pourtant pas dû ignorer que la distraction des plaisirs , ou l'attention à de plus grands objets , empêchent les princes de se souvenir de ces sortes de choses.

Cet ami zélé tâcha de me persuader que ce que j'avois dit à madame la duchesse du Maine n'étoit qu'un compliment, & voulut encore suivre cette affaire. Mais monsieur Dacier, déjà attaqué d'un mal considérable dès le temps qu'elle fut entamée, se trouva hors d'état de répondre à ses vues, & demanda à son tour un délai. Je fus le voir chez lui. Il quitta l'académie où il étoit dans ce moment, pour me venir trouver. Il monta vite, & ne pouvoit presque plus parler. Le mal qu'il avoit dans la gorge le suffoquoit. Il me témoigna cependant encore un grand désir & beaucoup d'espérance de vivre avec moi. Quoiqu'il me parût

8
dans un état bien dangereux, je fus infiniment surprise d'apprendre sa mort deux jours après cette visite.

Madame la duchesse du Maine, un peu déconcertée à cette nouvelle, me marqua le regret qu'elle avoit de m'avoir empêchée de profiter du bien qu'il vouloit me faire. L'estime & l'amitié qu'il m'avoit témoignée, me le firent encore plus regretter, que la foible espérance qui me restoit de renouer avec lui. J'eus tout le loisir de sentir l'irréparable faute que j'avois faite, de manquer une si belle occasion de me procurer le repos & la liberté.

Le chevalier de Menil, revenu

de son second voyage , étoit plus éloigné de moi que jamais. Le peu de devoirs qu'il me rendoit lui étoient si à charge , que je le priaï de s'en dispenser. Il fit peu de résistance , & nous ne nous vîmes que quand le hazard nous faisoit rencontrer ; quelquefois chez madame de Menou sa parente & son amie , avec qui j'avois fait connoissance , & pour qui j'avois pris beaucoup d'estime & d'amitié.

Cette autre parente d'Anjou , si différente de celle-ci , vint à Paris. Il la logea chez lui , & se passionna pour elle à un excès qui fut connu de tout le monde. Il voulut que je la visse : peut-être crut-il que c'étoit sa justification ; car je

Giv

ne pense pas qu'il voulût s'honorer du sacrifice qu'il lui avoit fait de moi. Quoiqu'il en soit, il l'engagea à me faire des prévenances auxquelles je crus devoir répondre, pour n'en pas user avec elle autrement qu'avec une autre. Peut-être aussi ne fus-je pas fâchée de considérer l'écueil où j'avois échoué. Elle m'écrivit, me pria à dîner chez monsieur de Menil avec monsieur de Fontenelle & d'autres gens de mes amis, lorsque je pourrois aller à Paris. J'y fus, je la vis; je la trouvai, comme elle étoit, grande & bien faite, point belle, encore moins jolie, l'esprit & les manières de province; les autres la virent de même.

Ce fut ma plus solide consolation de connoître à quoi tenoit l'attachement dont j'avois fait tant de cas ; & je ne songeai plus qu'à en effacer le triste souvenir. Parmi les distractions qui s'offrirent à moi , celle qui tint plus de place dans mon esprit , vint du côté de monsieur de Silly. J'ai dit qu'il s'empressa de me voir , quand je sortis de la bastille. L'espece de lustre que j'y avois acquis , ne lui fut pas indifférent. Il me chercha quand je vins à Paris , & fut plus en relation avec moi qu'il n'y avoit encore été. Il étoit alors extrêmement occupé d'une grande passion qu'il avoit prise pour une personne plus distinguée par son

rang que par sa beauté. Séduit principalement par l'opinion de son mérite , il s'étoit persuadé qu'elle auroit été incapable de foiblesse pour tout autre que pour lui. Cette victoire remportée sur la vertu qu'il n'avoit gueres trouvée en son chemin , donna à ses sentimens plus d'ardeur que n'auroient fait d'autres charmes auxquels il étoit plus accoutumé. Il embellissoit chaque jour cet ouvrage de son imagination des traits qui pouvoient mieux l'orner. Mais plus les illusions sont flatteuses , plus leur destruction est piquante. Il s'apperçut ou crut s'appercevoir que cette femme, dont il se croyoit l'unique objet , jettoit ses regards

sur d'autres. Ne pouvant supporter le chagrin qu'il en conçut, il me le confia, & toute son aventure. Cette confiance me déplut. J'y vis pourtant avec plaisir l'ignorance où il étoit de l'interêt que j'aurois pu y prendre. Il me demanda conseil. Je lui dis que j'écouterois volontiers le recit de ses peines & de ses sujets d'inquiétude, parce que je m'intéressois à lui; que ma façon de penser ne me permettoit rien de plus pour son service; que d'ailleurs, peu propre à tous égards à ce dont il s'agissoit, j'étois surprise qu'il eût voulu m'y faire entrer. Il me conjura, par toute l'amitié que je lui avois toujours témoignée, de vouloir du

moins l'entendre. J'y consentis, & ce n'étoit pas peu faire; car il avoit tant de choses à dire qui portoient toutes sur rien, & quand il les avoit dites il les répétoit tant de fois, que j'admirois ma patience à l'écouter. Il ne se contentoit pas de parler, il m'écrivoit des volumes. Je ne pouvois douter qu'il n'eût une passion violente. Cependant il prit la résolution de la sacrifier à sa vanité, qu'il croyoit outragée. Il me fit part de ce dessein. Je lui dis d'y bien penser; & lorsque je l'y vis assez affermi, je devins plus complaisante à lui dire mon avis, trouvant que les ruptures pouvoient être de ma compétence. Il voulut entamer celle-ci par une

lettre , dont il me pria avec instance de lui donner le modele , parce que le trouble de son esprit le mettoit hors d'état d'écrire rien de suivi. La tranquillité du mien n'étoit pas un moindre obstacle pour trouver ce qu'il falloit dire. Cependant l'envie de lui plaire , & peut-être (quoique sans prétention) le désir de le détacher de quelqu'un que j'aimois mieux qu'il n'aimât pas , me fit faire une lettre dont il fut content. Il la copia , & l'envoya à la dame , qui en fut outrée , & demanda avec les dernières instances de le voir. Il ne le vouloit pas. Nouvel embarras pour tourner son refus , & nouvelle priere qu'il me fit de lui four-

nir cette pièce. Celle-ci en attira une autre. J'étois embarquée , il fallut aller jusqu'au bout. Une femme de grande considération dans le monde étoit dans la confiance de cette affaire , & s'y étoit prêtée , à ce qu'elle prétendoit , pour sauver la réputation de son amie , & la garantir de sa propre imprudence.

Monsieur de Silly fort lié avec elle avoit pris le temps de son absence pour rompre avec sa protégée. Celle-ci écrivit son désastre à leur amie commune , qui adressa une lettre fulminante à l'amant défecteur. Il me l'envoya , & voulut encore que j'y répondisse. Tout cela se passoit pendant que j'étois

à Seaux , où je recevois tous les jours des couriers de sa part , avec des missives sans fin. Rien ne m'a si bien fait connoître l'invincible pouvoir qu'une première inclination avoit laissé prendre sur moi , que la complaisance avec laquelle je suivis le cours de cette affaire.

La dame confidente revint de la campagne. J'étois fort de ses amies. Elle sçavoit mes liaisons avec monsieur de Silly , & me fit des plaintes de lui , m'assurant qu'il n'avoit fait que jouer la personne à qui elle s'interessoit. Je lui dis que je croyois sçavoir bien le contraire. Ah ! dit-elle , si vous aviez vu les lettres qu'il lui a écrites , vous seriez convaincue qu'il n'a

jamais eu le moindre sentiment pour elle. Effectivement elles ne partoient pas d'un cœur fort touché; mais aussi ce n'étoit pas lui qui les avoit faites.

Cependant la maîtresse abandonnée ne pouvant obtenir l'entretien qu'elle lui demandoit, & ayant sçu que nous avions fait partie d'aller dîner chez son amie & la nôtre, dans une maison de campagne qu'elle avoit près de Paris, elle s'y trouva. Je fus extrêmement surprise de cette rencontre; & plus encore de ce que, sans prétexte ni mesure, elle emmena M. de Silly dans le jardin quand on fut hors de table; & l'y retint si longtemps, qu'enfin l'heure où je devois

Vois me rendre à Seaux approchant , & lui s'étant chargé de m'y remener , je fus obligée de l'en faire avertir. Il n'arrivoit pourtant point. J'en marquois mon embarras à la maîtresse de la maison. Elle en ressentoit plus que moi , de me voir témoin d'une scène si ridicule qui se passoit chez elle , & dont elle n'ignoroit pas le jugement que je porterois. Comme elle vit que les messages étoient inutiles , elle fut elle-même avec moi dans le jardin les chercher , pour rompre l'entretien. Nous le trouvâmes encore fort animé , quand nous les joignîmes ; ce n'étoit pas par l'amour , mais par des passions plus violentes. La femme étoit à moi.

tié échévelée, & ne ressembloit pas mal à une furie. Son amant gardoit un sens froid plein de ressentiment.

Il me remena, & m'apprit qu'il n'avoit été convaincu de rien de ce qu'elle lui avoit dit pour sa défense; qu'elle avoit refusé de se soumettre à ce qu'il exigeoit d'elle pour le garantir de nouveaux soupçons; & qu'il étoit plus affermi que jamais dans ses premières résolutions. En effet, il résista à toutes les attaques, & ne renoua point avec elle; mais il en demeura si occupé, qu'il ne cessoit de m'écrire toutes ses démarches, & d'y joindre de longs commentaires. Il y en eut quelques-unes qui

l'offenserent ; & dans son dépit ,
il fit , quoiqu'il n'en eût jamais
fait , des vers fort piquans con-
tr'elle , qu'il m'envoya en me mar-
quant le dessein où il étoit de les
répandre. Je m'y opposai si forte-
ment , qu'il céda à mes raisons. Il
continua longtems de m'entre-
tenir & de m'écrire sur ce sujet.
Les peintures naïves qu'il me fai-
soit des divers mouvemens de son
ame, m'interessoit. Je l'écoutai,
& lui répondis , tant qu'il eut à
parler.

Il garda les lettres que je lui
avois écrites sur cette affaire, &
presque toutes celles qu'il avoit
eues de moi depuis ma prison. Il
avoit pris des mesures pour me

les faire rendre avec beaucoup d'autres papiers, si je lui survivois. Ils m'ont été fidelement remis après le tragique événement de sa mort.

Le reste de ma vie, quoique long, ne contient presque plus rien dont le récit m'intéresse. Je n'avois plus de relation avec le chevalier de Menil. Quelques idées que j'avois eues de récompenser le fidele attachement du pauvre Maisoirouge, & d'unir mon sort au sien, furent déconcertées par sa mort. Une maladie de langueur qui lui prit peu après notre séparation, l'obligea l'année suivante d'aller prendre l'air & les eaux de son pays, où il mourut.

Je le regrettai infiniment plus que
que je n'avois sçu le priser.

Je me vis dénuée de tout objet.

Le défaut de sentiment me fit
tomber dans une espece d'anéan-
tissement pire que l'entiere cessa-
tion de la vie. Je la pris en dé-
goût, & le monde en horreur. Je
ne désirois plus que dem'en séques-
trer. M. de Valincourt, toujours
de mes amis, mais que sa grande
dévotion tenoit presque dans une
continuelle retraite, approuva
non seulement le dessein de la
mienne dont je lui fis confiden-
ce, mais travailla à m'en procurer
les moyens. Il sollicita, dans cette
vue, une petite pension pour moi,
qu'il obtint. Mais comme la né-

gociation en fut longue , les obstacles qui survinrent , suspendirent mon projet. Madame la duchesse du Maine tomba dangereusement malade , & fut longtemps à se rétablir. Elle me témoigna tant de confiance & d'amitié dans cette occasion , où je fis de mon côté tout ce qui se pouvoit faire , que je ne scus plus comment lui annoncer mon dessein. Je pensai que le temps pourroit amener quelque conjoncture plus convenable. Je continuois de rouler cette idée dans mon esprit , lorsque le chevalier de G. . . . , qui s'étoit donné pour attaché à moi avant mon séjour à la bastille , & à qui je confiai , quand j'en sortis , que

j'avois pris des engagemens plus sérieux, m'entretint de l'idée qu'il avoit qu'un homme attaché dans notre maison par plusieurs liens, avant que j'y fusse, étoit alors touché pour moi de sentimens plus forts que l'estime ordinaire. Il me dit qu'il l'avoit entendu parler en des termes qui ne lui permettoient pas d'en douter.

Quoique nous vécussions en même lieu, nous n'avions nul commerce ensemble. Son humeur fiere le rendoit peu sociable, je n'étois point prévenante; & nous ne nous parlions presque jamais. J'en faisois cas pourtant. On sentoît en lui une exacte & délicate probité. Son courage à risquer de dé-

plaire en disant vrai , son exemption de flatterie , vertus aussi rares dans les petites cours que dans les grandes ; tout cela joint à des sentimens nobles , à une réputation avantageuse dans son métier d'homme de guerre , lui avoit acquis mon estime. Quoique je regardasse comme une vision ce qu'on m'avoit dit de sa prévention pour moi , j'en eus plus d'attention pour lui. Curiosité de m'en éclaircir ; ennui de mon oisiveté ; penchant à se reprendre à quelque chose , quand on ne tient plus à rien ; le tout si bien caché dans les secrets replis de mon ame , que je ne m'en doutai pas , me porta à lui faire quelques prévenances ,

à profiter des occasions de l'entre-
 tenir, que bientôt il fit naître, en
 cherchant les lieux où il pouvoit
 me rencontrer. C'étoit l'été, nous
 étions à Seaux; & j'allois tous les
 soirs me promener seule dans un
 parterre, sous les fenêtres du châ-
 teau. Il s'accoutuma à m'y venir
 joindre si régulièrement, qu'il ne
 se passoit pas de jour que nous
 ne nous entretinssions assez long-
 temps. La première fois qu'il y
 manqua, je sentis un trouble que
 je ne connoissois plus. Je com-
 mençai à craindre les horreurs d'u-
 ne nouvelle passion. Disposée na-
 turellement & accoutumée par un
 long usage à m'attacher, je n'avois
 plus la force de me passer de cette

espece de soutien : mais alors je sçavois qu'un tel appui chancelant lui-même, tombe sur celui qui s'y repose, & ne manque guere de l'écraser. La contrariété qui se trouvoit entre mes connoissances fondées sur l'expérience, & le penchant qui m'entraînoit, me mirent dans un état violent. Je résolus d'étouffer dans sa naissance ce sentiment qui m'effrayoit ; je lui trouvai plus de force que je ne lui en croyois ; il en prit même de nouvelles, des efforts que je fis pour le combattre. En voulant éviter l'objet qui me devenoit redoutable, j'affermis son idée dans mon esprit, de telle sorte, qu'elle devint comme un point fixe que

je ne puis comparer qu'à ce qu'on éprouve dans le transport au cerveau, d'une idée qui nous persécute sans relâche. J'en fis dès-lors la comparaison, & j'en tirai de fâcheux pronostics.

Le soin de fuir me fit plus rechercher; ce que je dis pour rompre tout commerce, donna des indices de mes sentimens. Le cœur ne manque guere de trahir la raison, quelque leçon qu'il en ait reçue. Cette découverte donna plus d'activité aux empressemens qu'on avoit pour moi : la vanité s'y mêla, & prit toutes les apparences du sentiment. Je m'y mépris, comme il arrive ordinairement : mes liens en devinrent plus

forts ; j'en connus mieux la nécessité de les rompre. Le caractère & la situation de la personne dont il s'agissoit , ne me laissoient rien entrevoir qui pût autoriser cette nouvelle passion. Elle me tyrannisa , sans me soumettre ; m'aigrit contre moi-même , & ne me fit éprouver que des amertumes.

Madame de Réal me vint voir à Seaux au fort de mon désespoir. Quelque confiance que j'eusse en elle , je voulois lui cacher une foiblesse que le nombre de mes années , & les tristes expériences que j'avois faites , rendoient impardonnable. Elle s'apperçut de mon trouble , me pressa de lui en apprendre la cause : je ne lui répon-

dis que par mes larmes ; elles la mirent sur la voie. Je vois , me dit-elle , que , lassée de votre indifférence , vous avez pris quelque goût que vous désapprouvez ; & pour qui ? Elle me nomma un jeune prince fort aimable. Hélas ! non , lui dis-je ; mes inclinations sont bizarres : je suis accoutumée d'aimer des gens qui ne me plaisent pas. En effet , l'homme à qui je m'étois attachée , n'étoit point propre à plaire. Il avoit pourtant fait des conquêtes brillantes ; mais la vanité qu'il en avoit tirée , jointe à celle qui lui étoit naturelle , assortie à une humeur sèche & inégale , rendoient à peine ses vertus supportables. J'achevai ma confi-

dence à madame de Réal ; & je lui dis que , quand je devrois périr, j'arracherois de mon cœur des sentimens qui ne pouvoient me conduire à rien de convenable, & ne feroient que la honte & le malheur de ma vie.

Ma résolution étoit ferme ; mais l'exécution en étoit difficile, dans un lieu où je me voyois assiégée par celui que je voulois fuir, & qui, connoissant ma foiblesse, étoit si à portée d'en triompher. Je pensai donc qu'il falloit abandonner ce terrain dangereux, & faire une véritable retraite. Mais comment, & sous quel prétexte l'annoncer à ma princesse ? Comment soutenir sa colère & ses re-

proches, n'ayant point de raisons apparentes à lui alléguer ? Pour échapper à tant d'embarras, il me vint dans l'esprit de me jeter aux Carmelites, sans laisser rien pressentir de mon dessein. Je pensai que, renfermée-là, j'y soutiendrois les attaques sous de surs remparts qu'on ne pourroit forcer.

La comtesse de Brassac attachée à notre maison, avec qui j'étois en liaison, y avoit un appartement où elle passoit une partie de sa vie. Je l'y allai voir à son parloir ; je la priai de me faire connoître quelques religieuses de ses amies, dont elle me parloit souvent comme de filles de beaucoup d'esprit. J'en entretins trois ou quatre, qui me

parurent d'excellente compagnie. Je regardai leur société comme une ressource pour supporter l'austérité de leur vie, & je m'affermis dans ma résolution. J'en fis part à madame de Brassac; sa grande dévotion la lui fit approuver; quoiqu'elle prévît le mauvais gré que lui en sçauroit madame la duchesse du Maine. Peu de jours après, je me mis dans un carrosse de notre maison, qui l'alloit chercher, pour y venir passer la soirée. Je fus comme pour la recevoir à la porte du couvent; & lorsque je la vis ouverte, j'entrai, & lui dis que j'y voulois demeurer; & que je la priois de dire à madame la duchesse du Maine, qu'ayant pris

pris cette résolution , je n'avois pas eu le courage de la lui déclarer , ni de soutenir les efforts qu'elle auroit pu faire pour la combattre.

La prieure & quelques religieuses , qui avoient accompagné madame de Brassac jusqu'à la porte , étoient là. Ma démarche les surprit aussi bien qu'elle , qui ne s'attendoit pas que je voulusse sitôt exécuter ce dessein. Après être revenues du premier étonnement , elles me demanderent si j'en avois assez délibéré. Je leur dis que je le croyois , & qu'il me sembloit que le trop d'examen dans ces sortes de choses en affoiblissoit la résolution ; que je les priois de me re-

cevoir dans ce moment-ci ; que je ne pouvois répondre de me trouver disposée de même dans un autre. Cette réponse les fit douter que ma vocation fût certaine. La prieure, fille sage & éclairée, me dit qu'il lui paroissoit plus à propos que j'y pensasse encore ; que, si j'étois véritablement appelée à cet état, les réflexions ne serviroient qu'à m'y porter ; que, si elles m'en détournent, il valoit mieux que je les fisse plutôt que trop tard. J'insistai avec force ; mais la prieure tint ferme : les autres religieuses & madame de Brassac l'approuverent, & toutes convinrent qu'il falloit différer. Je m'en retournai donc avec madame de Brassac ;

qui ne scavoit si elle avoit bien ou mal fait. Je demeurai persuadée qu'en différant, c'étoit tout rompre. Je me sentoís trop foible, pour attendre toujours de moi un pareil effort.

Je crus pourtant que ce parti, quoique manqué, intimideroit celui qui me l'avoit fait prendre. Je lui appris le risque que j'avois couru, pour l'engager à ne m'y plus exposer : il en fut frappé, & se tint plus loin de moi. J'en souffrois davantage, & ne me détachois pas de lui : il le voyoit, & se rapprochoit. Je formois de nouveaux desseins pour m'en séparer tout-à-fait.

Nous avions à Seaux dans ce

temps-là madame du D... Elle me prévint avec des graces auxquelles on ne résiste pas. Personne n'a plus d'esprit, & ne l'a si naturel. Le feu pétillant qui l'anime, pénètre au fond de chaque objet, le fait sortir de lui-même, & donne du relief aux simples linéamens. Elle possède au suprême degré le talent de peindre les caractères ; & ses portraits, plus vivans que leurs originaux, les font mieux connoître que le plus intime commerce avec eux.

Elle me donna une idée toute nouvelle de ce genre d'écrire, en me montrant plusieurs portraits qu'elle avoit faits. Le mien s'y trouva ; mais un peu de préven-

tion & trop de politesse l'avoient, contre son ordinaire, écartée du vrai. J'entrepris de le faire moi-même pour lui prouver sa méprise, & je le lui donnai tel qu'on le voit là.

PORTRAIT DE L'AUTEUR.

Fait par elle-même.

LAUNAY est de moyenne taille, maigre, sèche & désagréable. Son caractère & son esprit sont comme sa figure ; il n'y a rien de travers, mais aucun agrément. Sa mauvaise fortune a beaucoup contribué à la faire valoir. La prévention où l'on est que les gens dépourvus de nais-

« fance & de bien ont manqué d'é-
 « ducation , fait qu'on leur fçait
 « gré du peu qu'ils valent : elle en
 « a pourtant eu une excellente ,
 « & c'est d'où elle a tiré tout ce
 « qu'elle peut avoir de bon, com-
 « me les principes de vertu , les
 « sentimens nobles , & les règles
 « de conduite, que l'habitude à les
 « suivre lui ont rendus comme na-
 « turels. Sa folie a toujours été de
 « vouloir être raisonnable ; & com-
 « me les femmes qui se sentent
 « ferrées dans leur corps , s'imagi-
 « nent être de belle taille , sa rai-
 « son l'ayant incommodée , elle a
 « cru en avoir beaucoup. Ce-
 « pendant elle n'a jamais pu sur-
 « monter la vivacité de son hu-

meur , ni l'affujettir du moins à
 quelque apparence d'égalité ; ce
 qui souvent l'a rendue désagréa-
 ble à ses maîtres , à charge dans
 la société , & tout-à-fait insup-
 portable aux gens qui ont dé-
 pendu d'elle. Heureusement la
 fortune ne l'a pas mise en état
 d'en envelopper plusieurs dans
 cette disgrâce. Avec tous ces
 défauts , elle n'a pas laissé d'ac-
 quérir une espèce de réputation ,
 qu'elle doit uniquement à deux
 occasions fortuites , dont l'une
 a fait connoître ce qu'elle pou-
 voit avoir d'esprit , & l'autre a
 fait remarquer en elle de la dis-
 crétion & quelque fermeté. Ces
 événemens ayant été fort con-

nus , l'ont fait connoître elle-
 même , malgré l'obscurité où sa
 condition l'avoit placée , & lui
 ont attiré une sorte de considé-
 ration au - dessus de son état.
 Elle a tâché de n'en être pas plus
 vaine ; mais la satisfaction qu'elle
 a de se croire exempte de vani-
 té , en est une.

Elle a rempli sa vie d'occu-
 pations sérieuses , plutôt pour
 fortifier sa raison , que pour or-
 ner son esprit , dont elle fait peu
 de cas. Aucune opinion ne se
 présente à elle avec assez de
 clarté , pour qu'elle s'y affec-
 tionne , & ne soit aussi prête à
 la rejeter qu'à la recevoir ; ce
 qui fait qu'elle ne dispute guère ,

si ce n'est par humeur. Elle a beaucoup lu, & ne sçait pourtant que ce qu'il faut pour entendre ce qu'on dit sur quelque matière que ce soit, & ne rien dire de mal à propos. Elle a recherché avec soin la connoissance de ses devoirs, & les a respectés aux dépens de ses goûts. Elle s'est autorisée du peu de complaisance qu'elle a pour elle-même, à n'en avoir pour personne; en quoi elle suit son naturel inflexible, que sa situation a plié sans lui faire perdre son ressort.

L'amour de la liberté est sa passion dominante; passion très-malheureuse en elle qui a passé la plus grande partie de sa vie

» dans la servitude : aussi son état
 » lui a-t'il toujours été insupporta-
 » ble , malgré les agrémens ines-
 » pérés qu'elle a pu y trouver.

» Elle a toujours été fort sensi-
 » ble à l'amitié ; cependant plus
 » touchée du mérite & de la ver-
 » tu de ses amis , que de leurs sen-
 » timens pour elle : indulgente
 » quand ils ne font que lui man-
 » quer , pourvu qu'ils ne se man-
 » quent pas à eux-mêmes, »

Je passai plusieurs années dans
 les pénibles alternatives que j'ai
 marquées , sans être un moment
 d'accord avec moi-même. Je per-
 dis pendant ce temps-là les per-
 sonnes qui m'étoient les plus che-

res ; le marquis de Silly, par une mort affreuse, dont je ne veux pas renouveler le souvenir. Un an après, madame de Réal, qui faisoit toute ma consolation, mourut. Madame de Grieu sa tante, qui nous avoit élevées l'une & l'autre avec tant de tendresse, la suivit de près. Je perdis aussi monsieur de Valincourt, le seul véritable ami qui me restât. Je me trouvai isolée de tous côtés. Ces liens qui m'attachoient encore au monde, étant rompus, j'en pris un dégoût qui, joint à d'autres que je reçus de ma princesse, me porta plus fortement que jamais à l'entière retraite ; non plus aux Carmelites, dont la vie trop austère me parut, à l'examen,

'disproportionnée à mes forces, & peut-être à mon zèle. Je pensai à retourner à saint Louis à Rouen. L'affection que l'on conserve pour les lieux où l'on a passé sa jeunesse, me donna une grande préférence pour celui-là. J'en parlai à madame de Buffi, femme d'un excellent esprit, avec qui je m'étois intimement liée depuis que j'avois perdu madame de Réal : elle avoit mon entière confiance, & voyoit que je ne pouvois par aucun autre moyen rompre les liens qui faisoient le malheur de ma vie. Elle approuva que je fisse l'essai du parti que je voulois prendre.

Je témoignai à madame la duchesse du Maine le désir que j'a-

vois de revoir un lieu où j'avois passé la plus grande partie de ma vie ; & lui demandai, avec de grandes instances, de m'y laisser faire un voyage & quelque séjour. Elle se révolta contre cette proposition. Cependant, à force de persévérance, j'obtins mon congé ; mais ce ne fut qu'en promettant avec serment de revenir. Elle soupçonna que ce voyage pouvoit couvrir un dessein de retraite, & voulut me faire expliquer sur ce point. Je lui avouai que j'avois du goût pour la solitude, & que j'avois toujours désiré de finir ma vie où je l'avois commencée. Elle exigea de ma part de nouveaux sermens de renoncer à ce projet. Je ne voulus

promettre que le retour du voyage que j'allois faire.

Je partis avec la joie qu'on a d'avoir surmonté, quoique dans une petite chose, de très-grandes difficultés. Celles que j'avois trouvées du côté de ma princesse n'étoient pas les seules. L'homme dont je voulois m'éloigner avoit tout mis en œuvre, hors ce qu'il y falloit mettre, pour me retenir. J'avois fait parler à l'abbesse, que je ne connoissois pas, par une religieuse de mes amies, à qui j'avois écrit plusieurs lettres sur mes vues présentes, & sur celles que je pourrois avoir à l'avenir. Je fus reçue dans le couvent avec des transports de joie, dont il n'y a que

des religieuses qui soient capables. Celles-ci avoient gardé un souvenir de moi bien plus vif que celui que j'avois conservé d'elles. Leur excessif empressement me fut à charge. L'abbesse me prit en gré, voulut que je fusse sans cesse avec elle. J'allois-là pour être à moi ; je m'y trouvai plus livrée aux autres qu'au milieu du monde. Les mêmes passions, les mêmes mouvemens qui agitent les grandes cours, se retrouvant dans ces petits états monarchiques, on y voit jouer avec moins d'adresse les mêmes ressorts, & pour des objets dont la petitesse ajoute le dégoût à l'importunité des tracas. Je ne trouvai rien moins que cette demeure

solitaire & tranquille où tendoient mes désirs. Je pensai qu'un lieu où je ne serois ni connue ni fêtée; seroit plus conforme à mes vues, & j'abandonnai le dessein de me fixer en celui-là. J'y fus environ six semaines, & je revins à Seaux acquitter ma parole. Je n'y fus pas trop bien reçue. Cet essai de liberté que j'avois fait, avoit déplu.

Madame la duchesse du Maine craignant que je ne voulusse enfin rompre les liens qui m'attachoient à elle, songea à les redoubler. Elle combattit d'abord mes idées de retraite; voulut en pénétrer toutes les raisons; me donna lieu d'alléguer les embarras & les dégoûts où m'exposoit sans cesse la situation

tion équivoque où j'étois auprès d'elle. Les distinctions qu'elle m'avoit accordées, depuis que j'avois quitté le titre & les fonctions de femme de chambre, n'avoient pas des limites précises. Je ne sçavois presque jamais si j'étois dedans ou dehors. Pour peu que je les passasse, ou sans m'en appercevoir, ou par ordre de sa part ; les mines & les murmures de ses dames, attentives à la distance qui devoit être entr'elles & moi, m'y faisoient désagréablement rentrer. Je lui présentai ces inconvéniens comme une excuse du parti que je songeois à prendre : quoique ce n'en fussent pas les véritables motifs, ils étoient plus propres à la

frapper qu'aucun autre. Elle me dit qu'il y avoit moyen d'y remédier, en me faisant épouser un homme de condition qui me mettroit de niveau à toutes les dames de sa cour; que les charges que possédoit monsieur le duc du Maine le mettoient à portée de faire la fortune de beaucoup de gens; qu'on trouveroit sans peine quelque officier sous les ordres de ce prince, qui, pour son avancement, entendroit à ce mariage; qu'elle alloit chercher quelque'un propre à remplir ses vues à cet égard, & qui d'ailleurs me conviendrait. Je crus que la découverte n'en seroit pas facile; que j'aurois le temps & les moyens d'éluder, si le parti ne

m'étoit pas assez avantageux ; qu'en cas qu'il le fût , cela vaudroit mieux que mon état présent ; que la nécessité de partager mes devoirs , me procureroit une sorte de liberté ; & que je trouverois dans cet engagement , par ma façon de penser , des barrières aussi fortes contre mes propres foiblesses , que les murs d'un couvent. Loin donc de m'opposer à la bonne volonté de madame la duchesse du Maine , je lui témoignai de la reconnoissance du soin qu'elle vouloit prendre de mon établissement.

Il s'en étoit présenté quelques-uns , depuis que j'avois manqué monsieur Dacier ; mais les incon-

véniens que j'y avois remarqués ,
 m'avoient empêché de les accep-
 ter. Un homme entr'autres qui
 m'avoit longtems vue du vivant
 de sa femme avec qui j'étois en
 étroite liaison , m'offrit peu après
 sa mort , par pure estime, de parta-
 ger sa fortune avec moi. Elle avoit
 été grande du côté du bien ; mais
 ses affaires étoient alors si déla-
 brées , que je ne pus me résoudre
 d'entrer dans cette espece de la-
 byrinthe où l'on ne voyoit point
 d'issue.

Je fis encore naître une passion,
 longtems après y avoir renoncé,
 & dans un âge où l'on n'en inspire
 plus. Un homme de province, que
 je vis par hazard , s'imagina, sui-

vant le peu de connoissance qu'il
 avoit du monde, qu'une personne
 établie dans une cour, favorisée
 d'une princesse, n'avoit qu'à vou-
 loir pour faire la fortune de quel-
 qu'un. Il étoit employé depuis
 longtemps dans des affaires de fi-
 nance, & aspiroit à une place con-
 sidérable dans ce genre. Cet hom-
 me m'envisagea sous l'aspect d'une
 puissante protection, & comme
 une personne qu'il pourroit enga-
 ger à le servir, par les offres con-
 sidérables qu'il lui feroit. Il ne
 m'en dit rien d'abord : Mais peu
 après il m'adressa une longue let-
 tre fort bien écrite, dans laquelle
 il m'exposoit ses vues; la place qu'il
 souhaitoit; ses raisons d'y préten-

dre ; ses moyens d'y parvenir ; & ses intentions de reconnoître mes services par une somme ou pension considérable , dont je pourrois gratifier qui je voudrois. Je lui marquai dans ma réponse , que je n'avois nul crédit, & encore moins de volonté de le vendre , si j'en avois , pour quelque prix que ce pût être. En effet , dans des cas où j'étois plus à portée de réussir , j'ai toujours regardé ces sortes de propositions avec le mépris qui leur convient.

La franchise & les sentimens honnêtes dont ma lettre étoit remplie , touchèrent sensiblement celui à qui elle s'adressoit. Il y répliqua , & changea l'offre qu'il m'a-

voit faite en celle de sa personne ,
 si sa fortune pouvoit devenir assez
 bonne pour me la faire agréer , ou
 même telle qu'elle étoit , s'il osoit
 me l'offrir. Je répondis encore
 avec la même sincérité , en lui fai-
 sant voir qu'il ne pouvoit rien at-
 tendre de moi pour sa fortune ; &
 que n'y pouvant contribuer , j'au-
 rois mauvaise grace d'en accepter
 le partage. Il fit de nouvelles ins-
 tances , qu'il accompagna d'un dé-
 tail exact des biens dont il jouis-
 soit , de la valeur de ses emplois ,
 des avantages qu'il pouvoit me
 faire , & des grandes espérances
 qu'il avoit , tant sur une entreprise
 considérable dans laquelle il étoit
 entré , que sur le crédit des gens

puissans dont il étoit protégé. J'en-
trevis dans ce qu'il me présentoit
assez de convenance pour y faire
attention. Je remarquai en lui
beaucoup de probité, de l'esprit
sans apprêt & sans culture, des
sentimens nobles & vertueux, &
tant d'estime pour moi, que je ne
pus me dispenser de lui en sçavoir
gré; je n'allai pas plus loin.

Il vint à Paris, y passa quelques
jours, me vit, me témoigna l'at-
tachement le plus respectueux, &
le plus grand désir d'unir son sort
au mien. Je lui fis comprendre que
dans ma situation, à l'âge où j'é-
tois parvenue, on ne me pardon-
neroit de changer d'état que pour
une fortune qui paroîtroit extrê-

mement avantageuse, & qu'enfin j'étois comme ces antiques, qui augmentent de prix par leur ancienneté.

Il m'expliqua l'entreprise dans laquelle il avoit engagé la plus grande partie de son bien. Il s'en promettoit des sommes immenses, & en croyoit le succès infailible. J'en jugeai autrement, & me gardai de prendre aucun engagement sur des apparences si équivoques. En effet, l'affaire échoua, & entraîna sa ruine; d'autres disgrâces s'y joignirent, & son malheur fut complet. Je m'y trouvai d'autant plus sensible, que je crus l'avoir aggravé par le désespoir où je le vis de n'avoir plus rien à m'offrir. Je

regrettai de n'être point à portée de réparer ses infortunes, & de reconnoître ses sentimens généreux, ou par moi-même, ou par quelqu'autre moyen. Je n'eus pas même la satisfaction de pouvoir rien faire pour lui, dans quelques occasions qu'il me présenta de le servir.

D'autres partis me furent offerts qui ne me convinrent point. L'un étoit un homme assez riche, d'une condition médiocre, qui vivoit à Paris fort retiré, & vouloit une femme raisonnable pour lui tenir compagnie. Je doutai, ne le connoissant pas, que je m'accommodasse de la sienne. Il falloit conclure sans examen: je refusai.

Une dame de mes amies m'en proposa encore un autre. C'étoit un gentilhomme d'environ cinquante ans, qui avoit quitté depuis peu le service, vivoit en province dans une jolie terre; y habitoit une maison bien bâtie & bien meublée. Celui-là, je le vis chez la personne qui m'en avoit parlé. Il étoit d'une assez belle figure & d'un bon maintien; il ne me trouva pas si décrépite qu'il me croyoit. Content d'ailleurs du peu de bien que je possédois (car les amis que j'avois perdus, m'avoient laissé des marques de leur amitié), il dit à son amie qu'il étoit prêt à conclure, pourvu que je n'eusse point de répugnance à passer ma vie dans son château.

Je consultai sur cette proposition madame de Buffy, à qui j'avois fait part de toutes les autres, qu'elle n'avoit pas goûtées, & qui seule sçavoit ce qui me les faisoit écouter. Je lui mandai sur celle-ci (elle étoit absente), qu'à la vérité c'étoit me jeter par la fenêtre; mais que j'y visois depuis longtemps. Elle me répondit que cette fenêtre lui paroissoit au dixième étage, & qu'elle voudroit du moins que je ne me jettasse pas de si haut; me représenta que, de me claquemurer ainsi avec quelqu'un que je ne connoissois pas, incapable peut-être de me connoître & plus encore de me plaire, c'étoit le moyen d'amener au sens

littéral l'expression figurée sous laquelle je lui avois présenté ce parti; qu'elle ne l'approuveroit donc qu'en cas qu'il consentît que je partageasse ma vie entre Paris & sa province. Je suivis ce conseil, & fis dire à l'homme dont il s'agissoit, qu'étant aussi attachée que je l'étois à madame la duchesse du Maine, je ne pouvois me résoudre à la quitter sans retour; ni à prendre un engagement auquel elle ne consentiroit jamais sous de telles conditions. Il répondit que, si je voulois conserver d'autres liens que ceux que je prendrois avec lui, je ne pouvois lui convenir. Cette réponse me persuada qu'il ne me convenoit pas

non plus , & je rompis.

Madame la duchesse du Maine ne sçut rien de tous ces projets avortés. Cependant elle avoit chargé madame de Surl. , femme d'un officier Suisse , de mes amies & fort attachée à elle , de chercher quelqu'un dans le corps Helvétique , commandé par monsieur le duc du Maine , qui voulut prendre une femme sans naissance , ni bien , ni beauté , ni jeunesse. A peine les treize cantons pouvoient suffire à cette découverte. Aussi la dame y employa-t'elle un long-temps ; & je ne pensois plus à sa mission , lorsqu'un jour étant venue à Seaux , elle me dit : Je crois avoir trouvé , par hazard ,

l'homme que nous cherchions. Ne songeant qu'à me promener, j'ai accompagné monsieur de Surl... chez un officier de sa nation qui demeure dans le voisinage d'une campagne où j'étois. Là, j'ai trouvé une petite maison neuve & propre, entourée de troupeaux de vaches & de moutons. Le maître du logis, qui n'est pas jeune, m'a plu par une physionomie avantageuse. C'est un homme de condition, veuf, qui vit dans cette retraite avec deux de ses filles. Elles paroissent douces & raisonnables, & tout occupées des soins de leur ménage. Il est peu avancé, quoiqu'il serve depuis longtemps & qu'il ait bien fait son devoir, parce

qu'il s'est tenu à l'écart, & que le mérite qui ne cherche pas à se produire est rarement démêlé : mais, ajouta-t'elle, j'ai pensé qu'une protection qui le feroit valoir, sans qu'il s'en donnât la peine, lui seroit fort agréable : & si madame la duchesse du Maine juge à propos que je lui fasse parler, je ne doute point, par tout ce qui m'en est revenu sur les informations que j'ai faites, que la proposition ne soit bien reçue de sa part, & que ce ne soit pour vous une affaire des plus convenables. C'est un homme bien né, qui a peu vécu dans le monde, & n'en a point pris les vices. Il jouit d'une petite terre, cultivée par ses soins, à deux lieues de Paris.

ris. Joint à cela ce que lui vaudra la protection de monsieur le duc du Maine, vous ferez l'un & l'autre fort à votre aise.

Pendant qu'elle me tenoit ce discours, il se présenta à mon esprit un tableau de la vie champêtre, dont le contraste avec la mienne relevoit chaque objet, & m'en faisoit admirer les grâces douces & naïves. Je prenois alors du lait, & rien ne me parut plus satisfaisant que d'avoir des vaches sous la main. L'orgueil des hommes prend soin de leur dérober les chétives circonstances qui ont aidé à les déterminer dans les occasions les plus importantes; & ce n'est que par une recherche exacte & difficile

le qu'on les retrouve. Me voilà donc toute passionnée pour le nouveau genre de vie que je croyois mener.

J'approuvai qu'on parlât à madame la duchesse du Maine des vues qu'on m'avoit communiquées. Elles les goûta ; & il fut résolu que , sans me nommer , on proposeroit à monsieur de S. . . l'établissement dont il s'agissoit. Madame de Surb. . . avoit un ami qui le connoissoit plus particulièrement qu'elle ne faisoit ; on le chargea de cette négociation. La proposition fut bien reçue ; monsieur de S. . . demanda pourtant quelques jours pour rendre une réponse positive. Il vivoit avec

ses filles dont il étoit parfaitement content, & vouloit leur faire agréer une belle-mère dont le titre est toujours odieux. Il y trouva de la difficulté. Maîtresses dans leur petite cabanne, accoutumées à tenir le ménage, elles craignirent que je n'en voulusse prendre le maniement, & m'emparer de l'autorité, objet de jalousie dans les champs comme dans les cours. Mon peu de capacité & de goût pour ces sortes de choses, les mettoit bien en fureté, mais elles n'en étoient pas informées. Elles cederent pourtant à l'inclination de leur père, qui entrevit une fortune sûre & facile dans ce qu'on lui offroit. Il songea seulement à don-

ner un objet fixe à des promesses générales. Il n'étoit que lieutenant d'une compagnie aux gardes, dont le capitaine attaqué d'apoplexie étoit depuis longtemps hors d'état de servir. Il demanda de remplir la place, quand elle viendroit à vaquer par sa mort qui ne pouvoit être éloignée ; & pour préliminaire, le titre de commandant de cette compagnie, dont il exerçoit les fonctions depuis que le titulaire en étoit devenu incapable ; promettant de conclure le mariage qu'on lui proposoit aussitôt qu'il auroit reçu cette première grace, comme un gage assuré du reste qu'il vouloit bien attendre. Ce fut-là le précis de sa réponse.

Madame la duchesse du Maine l'approuva , & ne songea plus qu'à faire agréer ses vues à monsieur le duc du Maine. Elle lui exposa toutes les raisons qui lui faisoient désirer mon établissement , & les mit dans ce beau jour qu'elle sçait donner à ce que son esprit affectionne. Mais lui, avec ses adresses ordinaires , pour éluder ce qu'il n'avoit pas le courage de combattre , applaudit son dessein en général , & proposa d'autres gens, dont le consentement étoit douteux & les convenances moins certaines. Madame la duchesse du Maine ne prit pas le change. Accoutumée à ses refuites , elle le suivit jusqu'à ce qu'elle l'eût atteint. Cela

prit un long temps, pendant lequel on jugea à propos de me faire voir monsieur de S..., & de me montrer à lui. L'entrevue se fit chez madame de Surl... Il fut plus content de moi qu'il n'y avoit lieu de l'espérer. Je ne portai aucun jugement de lui à ce premier abord; mais quelque temps après, je fus avec monsieur & madame de Surl... à sa maison de campagne où nous dînâmes. Le lieu, le repas, la compagnie, tout rappelloit la simplicité de l'âge d'or. Je trouvai une petite maison gaie & propre par la blancheur des murailles; il lui seyoit de n'être point meublée. Je n'ai pas fait tant de cas, par la suite, de cette espece d'or-

nemens. La volatille d'une basse cour, la chair des troupeaux, les fruits du verger, couvrirent la table. Nos jeunes hôtes, comme au temps où l'on reverroit Jupiter hospitalier, préparèrent une partie des mets, nous regalerent de gâteaux & de fromages façonnés & servis par leurs mains. Je considérai avec plaisir cette façon de vivre, si conforme à la nature qui nous est devenue étrangère ; & je crus qu'elle me conviendrait. Je fus contente du maître de la maison, de son maintien, d'une certaine politesse non étudiée, qui part du cœur, & annonce un caractère doux & bienfaisant. En effet, c'est le sien. Son ame exempte

de toutes passions, va vers le bien par une pente naturelle, sans être retenue ni détournée par rien. Il résulte de ce calme inaltérable une parfaite égalité d'humeur ; des vues saines, parce qu'elles ne sont offusquées d'aucun trouble d'esprit ; plus de justesse que d'abondances d'idées ; peu de discours, mais sensés ; enfin quelqu'un dont la société ne peut incommoder ; aussi incapable de faire naître l'engouement, que de donner du dégoût. Je sentis confusément tout ceci, que je démêlai par la suite ; & je trouvai un homme que la nature avoit placé où la raison ne sçauroit arriver. Nous eûmes une conversation après le dîner, dans

laquelle on traita l'affaire dont il s'agissoit. Monsieur de S. . . témoigna la désirer extrêmement ; & néanmoins tint ferme à ne la conclure que lorsqu'il seroit muni du titre qu'il demandoit. J'approuvai cette sage précaution ; & nous nous séparâmes contents l'un de l'autre. Quand je fus montée en carrosse , il mit à mes pieds un petit agneau le plus gras de son troupeau , qu'il me pria d'emmener avec moi : Cette galanterie pastorale me sembla parfaitement assortie à tout le reste.

Je rendis compte à madame la duchesse du Maine du succès de notre voyage. Elle veut la prompte exécution des choses

qu'elle a imaginées : le délai de celle-ci lui fut désagréable. Monsieur le duc du Maine, qu'elle pressa pour la condition exigée, fit de nouvelles difficultés. Il fallut attendre quelque incident qui donnât lieu à cette démarche : il n'en arrivoit point. Pendant ce temps-là, je découvris que le bien qu'on croyoit à monsieur de S. . . . appartenoit à ses enfans, & qu'il ne me pouvoit procurer d'autre avantage que celui d'épouser un homme de condition ; chose à la vérité utile par rapport à ma situation, mais qui m'étoit d'ailleurs assez indifférente. Nous allâmes à Anet : les distractions entraînerent le souvenir de cette affaire. Je me

gardai de le rappeler. Elle me parut si médiocrement bonne , que je souhaitai qu'elle s'oublîât tout-à-fait : car chemin faisant, je vieillissois toujours ; & le projet de me marier devenoit de plus en plus ridicule. J'étois dans cette disposition , lorsqu'après notre retour d'Anet, vers le commencement de l'hyver, monsieur le duc du Maine dit à madame la duchesse du Maine : Le chevalier de Molondin vient d'avoir une nouvelle attaque d'apoplexie ; j'ai tiré sur le temps pour nommer monsieur de S... commandant de sa compagnie ; cela est fait. C'étoit la seule condition qu'il eût exigée pour terminer l'affaire. Madame

la duchesse du Maine m'envoya chercher, afin de m'apprendre cette nouvelle, dont elle étoit ravie, & dont je fus confondue. Ce qui m'avoit plû de loin, changea de face en s'approchant. J'apperçus en un moment tous les inconvéniens qui jusques-là s'étoient dérobes à ma vue. Je m'étonnai de mon aveuglement : je sentis en même temps l'impossibilité de reculer, après le pas qu'on venoit de faire ; & je tombai dans une espèce de désespoir. L'agitation de mon esprit, ou quelque autre cause, me rendirent malade. Je crus trouver dans la perte de ma vie la seule issue qui me restoit. Cette triste ressource me manqua : je

guéris ; & il fallut subir le joug que je m'étois laissé imposer. Nous allâmes à Paris ; je vis madame de Buffy : elle goûtoit cette affaire , & tâchoit de m'encourager ; mais j'aurois voulu du moins différer. Je fis d'inutiles efforts pour obtenir un délai , jusqu'après la campagne que monsieur de S. . . alloit faire. J'espérois quelque incident qui pourroit dénouer mon engagement. La princesse dit que monsieur le duc du Maine avoit agi , que le public déjà parloit , & qu'il falloit finir. Pour dernière tentative , je lui représentai que n'ayant eu d'autre devoir que celui qui m'attachoit à elle , j'étois toute disposée à m'en tenir à cet

du Maine, à qui je dis ces paroles d'un pseaume : *Suscitans à terrâ inopem*, &c. J'y puis encore ajouter, lui dis-je, *qui habitare facit sterilem in domo*. &c. Il nous donna de grandes assurances de sa protection. Nous ne croions pas le perdre sitôt.

Tous ces devoirs accomplis, nous montâmes en carrosse, monsieur & madame de Surl. . . monsieur de S. . . & moi, pour aller dîner chez lui à Gennevilliers, où l'on avoit consenti que je resterois quelques jours. Je m'arrêtai en chemin chez madame de Buffy, qui étoit déjà fort mal : elle traînoit depuis longtemps une vie languissante. Malgré le triste état où elle

elle étoit, sa joie éclata en me voyant. Elle me donna une belle tabatiere, & toutes sortes de marques d'une tendre amitié. Je la quittai avec un sensible regret, & ne la revis que mourante : cette tristesse, que j'emportai, ne contribua pas peu à me rendre mon nouveau séjour désagréable. Mes belles-filles, qui apparemment s'étoient flattées que l'affaire ne se concluroit pas, fâchées de me voir arriver, disparurent, au lieu de venir me recevoir. Elles n'avoient pas voulu se trouver à la cérémonie; ce qui m'avoit déjà annoncé leur indisposition à mon égard. A force d'exhortations, on engagea l'aînée à se montrer; elle parut enfin d'assez

mauvaise grace : je ne fis pas semblant de m'en appercevoir ; & par beaucoup de prévenances, je tâchai de surmonter sa méchante humeur, qui se dissipa. La fille cadette parut sur la fin du dîner, avec quelques mauvaises excuses de n'être pas venue plutôt ; & tout prit une forme à peu près convenable, mais pas trop satisfaisante. Monsieur de S... chagrin du désagrément de ma réception ; moi toute étonnée de me trouver mariée ; le déconcertement se répandit dans la maison, & la compagnie en prit sa part. Elle étoit composée, outre ceux que j'ai nommés, de quelques amis particuliers, qui nous avoient suivis.

Le lendemain de cette triste journée, inquiète de la santé de madame de Buffy, je voulus sçavoir de ses nouvelles; & comme on ne m'en facilita pas assez promptement les moyens, j'allai dans ma chambre fondre en larmes. Un de nos hôtes vint me chercher; c'étoit celui qui avoit entamé à monsieur de S... la proposition de son mariage. Il fut fort affligé de me trouver dans cette désolation, qui renfermoit confusément différens objets. J'excusai mon chagrin sous divers prétextes, & résolus de le cacher le mieux que je pourrois. Cependant monsieur & madame de Surl... & leurs amis s'en retournèrent; &

je me trouvai encore plus embarrassée quand je me vis seule & comme étrangere dans cette maison que j'aurois dû regarder comme la mienne. Monsieur de S... faisoit de sa part tout ce qui se pouvoit pour m'en rendre le séjour agréable ; mais la première impression ne pouvoit sitôt s'effacer. J'y fus encore quelques jours ; puis j'allai avec lui à Paris attendre le retour de madame la duchesse du Maine, qui avoit été passer le carnaval à Seaux.

Elle revint bientôt après, & me témoigna beaucoup de joie de me revoir sous ma nouvelle forme. J'eus tous les agrémens des dames de sa maison, sa table, l'en-

trée dans son carrosse. Cependant je sentis , dans une occasion qui se présenta , sa répugnance à me montrer si près d'elle au grand jour. C'étoit le temps où le roi fait la revue des gardes Suisses. Monsieur le duc du Maine lui dit , qu'il falloit qu'elle y vînt , & me donnât ce spectacle. Elle y fut , & m'y fit aller avec madame de Surl... dans un autre carrosse que le sien , où elle mit madame de Beff.... , plus connue à la cour ; d'où je jugeai que le sacrement de mariage n'effaçoit pas les taches originelles comme celui du baptême.

A cette découverte s'en joignit une autre , qui me fit voir encore

un plus grand mécompte. Monsieur de S... étoit retourné chez lui, où il avoit passé le carême; vers la fin il me manda qu'il devoit partir, pour faire la campagne, immédiatement après pâques, & qu'il me prioit d'aller passer la semaine-sainte dans sa maison à Gennevilliers. J'en fis la proposition à madame la duchesse du Maine. Elle l'écouta avec un étonnement mêlé d'indignation; & non contente d'un refus absolu, elle en répandit des plaintes très-ameres, m'accusa de la plus noire ingratitude & du plus inique procédé; comme si j'avois manqué à tout devoir envers elle, parce que j'avois voulu en rendre quelqu'un

au mari qu'elle m'avoit donné. Je tâchai en vain de la faire souvenir de l'explication que j'avois eue d'avance à ce sujet avec elle ; tout étoit oublié , & fut nettement nié. Je vis alors que je n'avois fait que resserrer la chaîne , que j'avois prétendu relâcher. Je fus d'autant plus outrée d'une contradiction qui m'en annonçoit tant d'autres , que j'avois ardemment désiré ce moment de liberté , pour le partager avec madame de Buffy , alors à la dernière extrémité. J'allai à Seaux passer cette semaine que j'avois destinée ailleurs. J'y appris quelques jours après la mort de mon amie. Ce fut le comble de ma douleur. Les marques d'ami-

tié qu'elle me donna dans son testament ne servirent qu'à justifier mes regrets. Elle me laissa une jolie maison de campagne toute meublée, dont elle avoit fait ses délices, & un diamant qu'elle portoit à son doigt. Ces gages de sa tendresse me seront à jamais précieux, & le tendre souvenir d'une si parfaite amie sera toujours aussi présent à mon esprit qu'il est profondément gravé dans mon cœur.

Je n'ai connu aucune femme aussi parfaitement raisonnable, & dont la raison eût aussi peu d'âpreté. C'étoit l'ame la plus sensible, & l'esprit le plus réglé qui fût jamais. Tout étoit sentiment en elle, jusqu'à ses pensées; mais sen-

timent dans un accord parfait avec les lumieres les plus pures. Cette juste harmonie la rendoit vive sans être inégale, passionnée sans violence, toujours animée, douce & sensée. L'exacte vérité, l'équité délicate, l'inviolable fidélité, la tendre & bienfaisante humanité résidoient dans son cœur : elles y étoient nées, & s'y maintenoient sans efforts. Cette chaleur vivifiante, qui donne de la grace à tout, même aux défauts, ornoit ses vertus, & la rendoit aussi aimable qu'elle étoit estimée. Mais ce qui, plus que tout le reste, lui attachoit ses amis, c'est qu'on trouvoit en elle la vraie & parfaite amitié, si souvent soupçonnée de n'être

tre qu'une vaine idée. La confiance qu'elle sçavoit inspirer, étoit celle qu'on a pour soi-même ; & volontiers on lui eût dit ce qu'on auroit eu peine à s'avouer : le tendre intérêt dont on la voyoit pénétrée, sa vive attention à ce qu'on lui disoit, alloit jusqu'au fond du cœur, & en développoit les replis les plus cachés. La sagesse de ses conseils, sa manière de les faire goûter, ajoutoit l'utilité aux charmes de la confiance qu'on avoit en elle.

La perte irréparable d'une telle amie, jointe aux chagrins que j'éprouvois d'ailleurs, me jeta dans un accablement qui acheva ma disgrâce. Je fis un voyage à Anet,

où je n'essuyai que des désagrémens. J'en rapportai l'unique satisfaction de voir en passant à mon retour l'agréable hermitage qui m'avoit été donné, peu écarté de la route que nous faisions : mais je ne pus m'y arrêter qu'une demi heure. Ce simple coup d'œil me laissa un grand désir de vivre dans cette paisible retraite. De nouveaux malheurs traverserent mon dessein. Monsieur le duc du Maine, qui jusqu'alors avoit joui d'une santé parfaite, fut attaqué d'un mal qui d'abord ne paroissoit rien, & qui fut bientôt déclaré incurable. Madame la duchesse du Maine, agitée des plus vives inquiétudes, me ramena toute à el-

le. Les soins & l'assiduité qu'exigeoit l'état du prince son mari, la tinrent une année entière à Seaux, dans une cruelle attente ; pendant laquelle , sans être rebutée par les horreurs d'une affreuse maladie , elle remplit auprès de lui tous les devoirs qu'il pouvoit attendre de sa part. Elle alloit perdre un prince le soutien de sa maison ; qui , malgré sa chute , par son propre mérite , & par l'habitude où l'on étoit de le respecter , s'étoit conservé une grande considération dans le monde & à la cour : prince soumis, par un ascendant invincible , à toutes ses volontés , dont elle tiroit de grands avantages , sans perdre celui d'une entière liberté.

Après d'inexprimables souffrances, le cancer qu'il avoit au visage, lui ôta l'une après l'autre toutes les fonctions de la vie, enfin la vie même.

Sa mort fut aussi chrétienne que douloureuse. J'y vis la perte de toutes les espérances de fortune qui m'avoient séduite. Elles eurent pourtant moins de part à mes regrets, que sa personne digne de beaucoup d'estime.

Monsieur le duc du Maine avoit l'esprit éclairé, fin & cultivé; toutes les connoissances d'usage, spécialement celle du monde au souverain degré; un caractère noble & sérieux. La religion, peut-être plus que la nature, avoit mis en lui toutes les vertus, & le ren-

doit fidèle à les pratiquer. Il aimoit l'ordre, respectoit la justice, & ne s'écartoit jamais des bienséances. Son goût le portoit à la retraite, à l'étude & au travail. Doué de tout ce qui rend aimable dans la société, il ne s'y prêtoit qu'avec répugnance. On l'y voyoit pourtant gai, facile, complaisant, & toujours égal. Sa conversation solide & enjouée étoit remplie d'agréments, d'un tour aisé & léger; ses récits amusans; ses manières noblement familières & polies; son air assez ouvert. Le fond de son cœur ne se découvroit pas; la défiance en défendoit l'entrée, & peu de sentimens faisoient effort pour en sortir.

Fin des Mémoires.

PIECES

QUI ONT RAPPORT

AUX MÉMOIRES.

*J'ai vu à la suite des autres des
chevalier de l'Ordre : pour qu'elles
soient rendues, lorsque je redem-
andai les mêmes. Il me fut pro-
mis, en les remettant entre mes
mains, que se les lui garderais pour
un temps plus favorable, dont il me
faisait encore. Enfin ces pièces*

doit être à les posséder. Il
me l'a dit, et j'ai vu la
pierre de son tombeau. Je n'ai
pas de doute sur la vérité de
ces faits. Il est mort à Paris
le 15 mai 1793, à l'âge de 65
ans. Il a été enterré au cimetière
de la Madeleine.

P A R E N T
QUI OBTIENNT
UN RAPPORT

AUX MEMOIRES
de son père, de son oncle & de
son grand-père. Il a été
écrit par son fils, le sieur
de la Roche, ancien
notaire à Paris, & ancien
conseiller au Parlement.
Il a été imprimé à Paris
chez la Citoyenne Lesclapart,
rue de la Harpe, au Palais
National, ci-devant, au
Bureau de l'Assemblée
Nationale, le 15 mai 1793.

Fin des Mémoires **PIECES**



PIECES

QUI ONT RAPPORT AUX MÉMOIRES.

LETTRES.

Il n'y a ici aucune des lettres du chevalier de Menil ; parce qu'elles lui furent rendues , lorsque je redemandai les miennes. Il me fit promettre , en les remettant entre mes mains , que je les lui garderois pour un temps plus favorable ; dont il me flattoit encore. Enfin ces tristes

Tome III.

* N

monumens d'un malheureux attachement, me devinrent plus chers quand j'eus perdu tout le reste ; & je ne pus me résoudre à m'en défaire.

PREMIERE REPONSE.

28 avril.

O vous, Apollon, mon voisin,
 Non pas Apollon médecin ;
 Car, bien que preniez médecines,
 Peu connoissez, je crois, la vertu des racines:
 Mieux sçavez-vous tourner un compliment
 En style doux, gracieux, séduisant.
 Pour vous répondre, il faudroit que ma
 muse
 Ne m'eût quittée, alléguant pour excuse
 Que ce séjour ne lui agréoit pas ;
 Qu'on ne pouvoit y prendre ses ébats.
 Comme sçavez, muses sont libertines ;
 Et celle-ci, toute des plus mutines,
 Epouvantée à l'aspect de ce fort,
 Bien loin s'enfuit, & même court ençor.

Je ne sçais quel secours vient s'offrir en sa place.

Il se présente avec assez de grace :
Mais peut-être trop cher il vendroit sa faveur.

Mieux vaut me taire à mon grand deshonneur.

Pourtant dirois-je encore quelque chose ;
Si nous pouvions nous expliquer en prose ;
Plaise à notre aimable patron

Nous laisser jaser sur ce ton.

Or quel danger dans ce commerce nôtre ;
Tant que serons si distans l'un de l'autre ?

La voisine à son bon voisin ;

Jà ne faut-il employer d'autre seing.

SECONDE REPONSE.

29 avril.

JE suis bien d'accord, mon voisin,
De répondre chaque matin
A votre agréable missive ;
Puisque vous êtes assez bon,
Pour vous contenter du jargon
Que m'a laissé ma muse fugitive.

N ij

Reste à sçavoir si notre confident
 Sera toujours si complaisant.
 Jamais d'affaire plus honnête
 Galant homme ne se mêla :
 Mais cependant , malgré cela ,
 Présentons-lui humble requête ,
 Et ne voulons que ce qui lui plaira.

La facilité avec laquelle je me
 livre à un commerce si galant ,
 pourroit donner mauvaise opinion
 de moi , si ce n'étoit sur la foi d'un
 bon guide , & avec toute l'affu-
 rance que doit inspirer la réputa-
 tion avantageuse des gens à qui
 l'on a à faire. Après cette légère
 excuse , je vous dirai sans façon
 que , si vous pensez à peu près ce
 que vous dites , je vous trouve fort
 heureux ; & je loue l'adresse ingé-
 nieuse avec laquelle , dans un sé-

jour dédié à la tristesse, vous sçavez vous former des idées d'autant plus agréables, que rien ne les borne. Votre imagination en pleine liberté sur mon compte, peut me supposer autant de charmes qu'il lui plaira, & je vous conseille de ne les pas épargner. S'il arrive jamais que, changeant le point de vue, vous soyez forcé de me réduire à ma juste valeur; vous ne regretterez alors l'opinion que vous aviez de moi que comme on regrette ces beaux songes bientôt effacés par les objets qu'offre le jour.

Quant à présent, mon cher voisin,
 Sous le bon plaisir de Mercure,
 Suivons notre heureuse aventure,
 Attendant un nouveau dessin.

TROISIEME REPONSE:

1^{er}. mai.

J'avois hier si peu d'esprit,
Et si mauvais étoit l'écrit
Dont je voulus répondre au vôtre,
Qu'il sera bon d'en faire un autre.
De plus, notre cher confident
Me montra sur le soir une mine si sage,
Que je n'osai jamais proposer le message.
Ce sont là les raisons pourquoi
Vous n'avez pas oui parler de moi.
Bien qu'aussi mal en train d'écrire,
Ne laisserai ce jourd'hui de vous dire,
Que, si ne nous connoissons pas,
Ce ne doit être un embarras.
Non, croyez moi; c'est au contraire
Ce qui sied mieux à notre affaire.
En autre cas qui voudroit s'en mêler?
Si librement moi-même oserois-je parler?

Au reste, vous m'avez bien remise de la frayeur que je n'avois

point, de votre galanterie. Je me tiens en lieu si sûr, que je ne craindrois pas le diable en personne; à plus forte raison, n'ai-je pas peur de ce qui est beaucoup moins effroyable. Quant à cette sainte amitié que vous voulez admettre entre nous, c'est une créature si sage & si mesurée, que je doute qu'elle veuille entrer dans un commerce aussi bizarre que le nôtre. Il est tel en effet, qu'on ne sçait quel nom lui donner, & moins encore quelle définition en faire. Entreprenez de le peindre, vous qui voulez des portraits, & rendez le bien au naturel.

Rien que la franche vérité,
Ne peut être en droit de nous plaire :

N iv

Faisons notre premier traité
De la dire, ou bien de nous taire.

QUATRIÈME REPONSE:

1^{er}. mai.

Pour répondre sans préambule
Au sujet de votre scrupule,
Je vous dirai, mon cher voisin,
Que j'ai la même inquiétude
Que vous me marquiez ce matin.
Je crains que cette exactitude,
Que jusqu'ici nous observons,
Ne devienne une servitude,
Dont quelque jour nous nous plain-
drons.

Il est cent façons de se plaindre.
Voyez donc, & surtout gardez de vous con-
traindre.

Je ne décide point: je m'en rapporte à vous.

Je sçais bien que dans ce lieu sombre,
Vos passe-temps peuvent être assez doux:
Que de sa liberté devenu plus jaloux,
Parce que l'on n'en voit que l'ombre,

On est toujours ici prêt à se révolter
Contre tout ce qui semble y vouloir attenter.

Examinez en conscience

Ce qui peut mieux vous convenir ;
Et rompons au plutôt notre foible alliance,
Si vous sentez déjà qu'elle doive finir.

J'approuve au surplus la maniere,

Aussi-bien pour vous que pour moi,

Dont vous avez réglé l'envoi

De notre épître familiere.

Quant à la charge du patron,

Il ne faut pas qu'elle vous gêne :

J'ai soin de lui payer sa peine,

Autant & plus que de raison.

CINQUIEME REPONSE.

2 mai.

DE l'ignorance du danger

Se forme souvent le courage.

Si je connoissois mieux à quoi ceci m'engage,

Peut-être plus n'y voudrois-je songer.

J'acheverai, s'il vous plaît, d'un
style plus humain ; & je vous di-

rai que je ne trouve rien qui favorise tant notre commerce, que sa singularité. C'en est une des plus grandes, d'être occupés l'un de l'autre, sans nous connoître que sur la foi d'autrui. Si cet avantage venoit à nous manquer, nous n'oserions plus vivre si familièrement ensemble; & cette liberté m'est si chère, que même je crains qu'à force de vous entendre, je ne croie vous avoir vu.

Nous pensons, vous & moi, bien différemment sur cela; puisque vous me demandez mon portrait; mais aussi ne l'aurez-vous pas. J'aurois peut-être assez de peine à le faire. Je crois qu'on est trop près de soi, pour se bien

voir. Je crois encore qu'on est rarement assez sincère pour se montrer tel qu'on est; & je dois ajouter modestement que je courrois risque de perdre cette estime précieuse que vous m'offrez, & que je veux conserver, n'en dussai-je être redevable qu'à l'erreur.

Puisque vous voulez compter pour quelque chose la disposition que j'ai à être de vos amis, je m'offre de bon cœur sur ce pied-là; à condition que vous retrancherez des assurances que vous me donnez, l'excessive flatterie dont vous les assaisonnez. L'amitié que vous connoissez si bien, est simple, vraie, naturelle; quand vous voudrez, je vous ferai son

portrait au-lieu du mien , & vous
verrez que je la connois aussi.

Mais à propos de ressemblance,
Je vous dirai confidemment,
Que , pour ombre , avez trop souvent
De gens vivans réminiscence.

SIXIEME REPONSE.

3 mai.

ON n'exprime guere ses pensées,
qu'on ne peigne ses sentimens,
même sans le vouloir; & ces dif-
férens traits, quoiqu'épars, sont
aisément rassemblés par une main
comme la vôtre. Supposé que notre
commerce dure, vous me connoi-
trez bientôt assez. S'il ne continue
pas, vous n'avez que faire de me
connoître. Cependant si c'est à moi

plutôt qu'à vous que vous voulez
 devoir cette découverte (qui après
 tout n'est pas fort curieuse), je
 veux bien vous donner quelque é-
 claircissement sur ce qui me regar-
 de ; quoique j'aie toujours tenu
 pour maxime , qu'on ne doit ni se
 montrer , ni se cacher, mais sim-
 plement se laisser voir. Il est vrai
 qu'ici la plupart des regles géné-
 rales ont besoin de modification.
 Je veux donc bien vous parler avec
 plus de confiance que je n'ai cou-
 tume de faire. J'irai même jusqu'à
 vous avouer qu'on a souvent mé-
 dit de mes sentimens : non qu'on
 m'ait jamais accusée d'ignorer ou
 de négliger les devoirs de l'amitié ;
 mais on a prétendu qu'elle faisoit sa

résidence plutôt dans ma tête, que dans mon cœur; que je la connoissois par principes, & que je la suivais par règles. J'ai laissé croire, aimant mieux voir dans l'erreur ceux qui tenoient de semblables propos, que de les désabuser à grands frais: car il est vrai, s'il faut tout dire, que j'ai été fort ménagère de cette espece de bien: mais comme on sçait, c'est rarement la misere qui donne le goût de l'économie. Quoiqu'il en soit, en voilà assez & trop sur cela. Croyez-vous qu'il ne me restât pas aussi bien des choses à sçavoir de vous, avant que de prononcer les prétendus oracles que vous me demandez, comme à cette sibylle qui n'a-

voit conservé que la voix , & qui recevoit les demandes qu'on lui faisoit sur des feuilles volantes mises à l'entrée de sa noire spélouque ?

Vous avez bien fait de vous réduire à la prose. Je n'aurois pu autrement vous répondre. J'ai la tête encore si étourdie d'une violente migraine , que tout ce que j'ai pu faire a été de barbouiller mon papier à tort & à travers. Adieu , mon voisin. Trouvez bon que je vous nomme toujours ainsi , quelque langage que nous tenions.



SEPTIEME REPONSE.

4 mai.

JE voulois ajuster mon thème
A votre jeu de corbillon :

Mais j'y mettrois plutôt une tarte à la crème,
Que d'achever ainsi tout mon discours en on.
J'aimerois beaucoup mieux faire un nouveau
carême

Sans manger ni chair, ni poisson,
Résoudre nombre de problèmes,
Et faire autant de théorèmes,
Que forcer mon foible poumon
A soutenir un même ton.

J'en sens déjà ma face blême :

Je prononce donc anathème
Contre ce diable de jargon.

En faisant un nouveau système,

Je trouverai du moins la rime ou la raison.

Vous contez fort bien notre histoire :

Mais j'en reviens encore à dire, comme
Agnès,

Elle est fort étonnante & difficile à croire.

Qui pourroit deviner jamais,

En nous voyant occupés l'un de l'autre,

Recevant

Recevant sans cesse billets,

Vous de ma part, moi de la vôtre,
Que de nos jours nous ne nous sommes vus,
Et moins encore entretenus ;

Que, par une rare prudence,
Nous remettions à faire connoissance,
Lorsque le suprême pouvoir
Nous auroit interdit à tous deux de nous voir.

Heureusement notre vie est cachée :
Si quelque jour elle étoit recherchée,
Qui ne diroit de moi comme de vous ?

Ces gens-là sans doute étoient fous ?
Qu'avoient-ils de bon à prétendre
De leur commerce presque tendre ?

Doutoient-ils qu'il ne fût suivi
De vive impatience, ou de mortel ennui ?
Avec l'ennui du moins on rend bientôt son
compte :

Mais quand l'impatience à son tour nous sur-
monte,

On ne se tire pas aisément de ses mains.

C'est en effet ce que je crains.

Cependant je pourrai bien dire,
Comme Médée : Entre divers partis,
Je vois le bon, je l'applaudis ;

Et toutefois je prends le pire.

Tome III.

* O

HUITIEME REPONSE.

5 mai.

IL me semble, mon cher voisin; que vous adoptez, sur ce que je vous en ai dit, des jugemens pervers qu'on a faits de moi. Quoique vous me paroissiez mériter d'en être détrompé, j'aurois à me reprocher de prendre trop-tôt ce soin-là. Je laisse donc au temps, si temps y a, à vous mieux instruire. Continuons cependant de rire & de parler; & même, si vous voulez, mêlons-nous quelquefois de raisonner. Nous avons un si beau loisir, que nous pouvons l'employer. D'ailleurs il est à craindre qu'à la fin honte ne nous prenne

de ne dire que des fariboles.

La gravité de notre situation ,
la profession de gens raisonnables ,
la dignité de notre ministère , tout
semble nous interdire un commerce trop badin. Ma pensée seroit donc que nous nous fissions part réciproquement de nos réflexions. Eh ! quelles réflexions ne fait-on pas dans ce séjour-ci ? Il n'y a sortes de matieres qui ne passent dans nos têtes vuides. Il en est quelques-unes qu'on pourroit arrêter sur le papier. Cela demanderoit plus de suite que nos badinages ordinaires. Si ce projet vous plaît , je le suivrai volontiers , non pas avec notre régularité accoutumée ; cela demanderoit un autre arrange-

ment, & pourroit être entremêlé de nos premiers amusemens. Que vous en semble? dites, avec cette franchise dont vous faites profession.

IX. ET X. REPONSES.

FRAGMENS DE LETTRES.

6 & 7 mai.

C E n'est point par humeur critique
Que de vos rimes j'ai médité ;

C'étoit simplement par dépit
De n'y pouvoir ajuster ma réplique.

Je reviens au second chapitre
Que traite votre aimable épître.
Il n'arrive que trop souvent,
Qu'on réfléchit quand il n'en est plus
temps.

Eh quoi ! cette réflexion,
Où je semble m'être égarée,
Loin d'être encor prématurée,
N'est peut-être plus de saison.

Quand l'habitude joint la force
 Au charme de la nouveauté,
 Est-il temps de faire divorce
 Avec le doux plaisir dont on est enchanté ?

P A R O D I E.

QUE faisez-vous alors ? Pourquoi , sans le
 voisin ,
 Le patron , la voisine ont-ils fait un festin ?
 Pourquoi , trop enfermé , ne pûtes - vous sur
 l'heure ,
 Pénétrer dans ces lieux où je fais ma de-
 meure ?
 Par vous auroit péri le quart de notre vin ;
 Et mon foible cerveau se fût conservé sain.
 Pour vous initier à ce nouveau mystère ,
 Le patron aussitôt vous eût armé d'un verre :
 Mais non ; dans ce dessein je l'aurois préve-
 nu. . .



ONZIEME REPONSE.

8 mai.

JE vous rendrai histoire pour histoire, & non fable pour fable ; car en vérité, mon voisin, je suis très-incapable d'en faire une qui approche de la vôtre ; & si vous me voulez céder sur la parodie, vous l'emporterez de beaucoup sur l'apologue, métier infiniment plus difficile. J'ai été fort aise d'être instruite de vos occupations. C'est toujours un degré de connoissance, & il me semble que nous n'en devons négliger aucun. Ma vie ressemble fort à la vôtre ; j'y mets pourtant un peu plus de variété, faute de pouvoir m'accommoder

longtemps de la même occupation. Voici comme je m'y prends. Je m'éveille aussi matin que vous; mais je me leve plus tard, un peu par paresse, & en partie pour ne troubler le repos de l'infortunée compagne de mes aventures. Lasse enfin de sa tranquillité & de la mienne, je prends le parti de voir le jour. J'en donne comme vous les premiers momens à mes devoirs; mais cela est fort court. Ensuite je fais quelque'espece de légères études; ce qui me paroît plus attachant, & par conséquent plus propre à distraire que la simple lecture. Au travers de cela vient quelquefois l'aimable patron, heureux présage pour le reste du jour; &

nous prenons du thé : affaires le pressent, il s'en va. S'il a du loisir, & que le temps ne soit pas orageux, fuit une promenade, qui ne se fait pas, comme la vôtre, dans la moyenne région de l'air. A propos, vous avez aujourd'hui marché terre à terre, à ce que l'on m'a dit. Je vous ai beaucoup regardé; mais je vous assure que je ne vous ai point vu : & la raison, c'est que je ne vois point, si ce n'est de bien près. Si j'en juge par vos observations, vous ne voyez guere mieux. Je m'en console; notre affaire n'en ira pas moins bien. Je reprends la suite de mon récit, aussi peu intéressant que la digression. De retour de la pro-

menade, plus souvent sans y avoir été, il est question d'une espece de coëffure & d'habillement négligé, comme de raison, vu le temps qui court. Cela ne laisse pas que d'être long: car toute femme s'adonne volontiers au soin de sa personne, quelque peu d'usage qu'elle en fasse. Enfin vient le dîner; & nous dînons, cette honnête fille dont je vous ai parlé & moi, l'une & l'autre assez sobrement. Je n'ai pas ensuite, comme vous, le plaisir de prendre du café, si ce n'est les jours de migraine. Je l'aime, & je l'ai pros- crit, parce qu'il trouble mon repos, c'est-à-dire qu'il m'empêche de dormir: & je n'ai encore rien

trouvé, en fait de plaisir, qui vaille le sommeil. C'est vous donner de moi une idée bien grossière : qu'y faire ? Je vous ai voué une entière sincérité ; je ne me suis engagée qu'à cela. Me voici encore écartée de mon propos. J'en étois à la triste partie de piquet qui suit immédiatement mon dîner. C'est bien ici qu'on s'accoutume à tout ; puisque je m'y suis familiarisée avec le jeu & l'ouvrage, que je n'avois jamais pu souffrir. J'ai fait aussi bien que vous de la tapisserie avec une ardeur incroyable, & une admiration infinie de la providence , qui destinant la plupart des hommes au travail des mains, avoit sçu leur en faire une occupation

si agréable , & si propre à les distraire des malheurs de leur condition. Charmée d'avoir découvert cette ressource que j'ai crue infail-
 lible contre l'ennui , je le défiois de m'aborder ; mais ce bel enthousiasme a fini tout d'un coup. Il a fallu substituer à la tapisserie un autre chiffon d'ouvrage , qui commence à baisser ; & j'ai trouvé qu'en fait d'amusemens , la diversité seule empêche le dégoût. J'en suis revenue à la lecture , que je rens diverse autant qu'il me plaît ; aussi soumise à mon goût , en ce qui regarde mes plaisirs , que je crois le devoir être à la raison sur les choses de sa compétence. Reste à vous parler de ma chatte, pour

vous donner une entière connoissance de mes affaires domestiques. Elle fait un personnage considérable dans notre société. Ce n'est ni sa gentillesse, ni son attachement qui font son mérite. Elle n'a ni l'un ni l'autre. Cependant elle m'est assez chère, sans que je sçache ni comment, ni pourquoi. Mais c'est trop abuser de votre loisir & du mien, que de vous faire de pareils contes. J'en obtiendrai du moins un désaveu de votre part sur mon prétendu laconisme. Adieu, voisin. Votre voisine commence à radoter.

DOUZIEME REPONSE.

9 mai, mardi au soir.

PARLER & ne point voir, ou bien voir
& se taire;

Le choix en général est difficile à faire:

On ne peut sur ce point axiôme établir.

S'en rapporter aux occurences,

Des cas divers peser les différences,

Est le moyen de n'y faillir.

Quant est d'expliquer les manières,

Le train que prennent les affaires,

Qui se passent parmi les dieux,

J'ai sur cela peu de lumieres :

Et d'ailleurs vous n'en seriez mieux,

Quand verriez à fond leur pratique.

Il nous faut toute autre rubrique.

En purs esprits ceux-là ne vivoient pas.

Bien nous viendrait, pour résoudre le cas,

De connoître au vrai les usances

Des célestes intelligences.

Or ne crois tout de bon qu'habitude s'exerce

Si volontiers en leur commerce.

J'en pourrois alléguer maintes bonnes raisons ,

Si n'en avois encor meilleures pour les taire.

Vous en ferez aisément le sommaire ;

Et sur ce , voisin , finissons :

Car voici chose plus étrange ,

Et qui ne sent pas trop son ange.

Tantôt , ne sçais ni pourquoi , ni comment ,

Un bruit s'est fait dans votre appartement ,

Qui , parvenu jusqu'à votre voisine ,

Grande frayeur la prend soudain

Du décamper de son voisin.

La voilà donc qui s'imagine

Que déjà bien loin il chemine.

Aussitôt de s'en affliger ;

Point ne s'avise de songer

Qu'elle en dût avoir allégresse.

Elle se livre à la tristesse ,

Et ne peut son trouble calmer ,

Qu'elle n'ait vu son voisin renfermer :

Ceci n'est rien moins qu'une fable ;

C'est un récit très-véritable

Qui dépeint bien un mauvais cœur.

Cependant , quoiqu'en puissiez dire ,

Puisqu'on ne veut vous induire en erreur ,

J'ai cru qu'au long je devois vous l'écrire:
 J'aurai du moins l'ame en repos,
 Quand vous sçaurez tous mes défauts;
 Et si me laissez votre estime,
 La tiendrai lors pour un bien légitime.

TREIZIEME REPONSE

11 mai.

TOUT d'abord je répondrai au dernier article de votre lettre, afin que vous ne disiez plus, aussi injustement que vous faites, que je ne répons pas; car à quoi n'ai-je pas répondu? Vous êtes curieux de sçavoir ce qui cauçoit ma gaieté hier au soir. Le voici. Le cher ami inopinément vint souper avec moi; notez que c'est mon heure. Le matin ordinairement je suis sérieuse, l'après-dîner de mauvaïse

humeur, & gaie sur le soir. Ceci ne vous donnera pas une idée avantageuse de l'égalité de mon ame. Je m'en dédommage par la preuve de sincérité. Voyons le reste. Mais quel est-il ? car en vérité, je ne sçais ce que vous demandez. Quelle je suis ? Je vous l'ai dit, ou peu s'en faut ; & puis à quoi bon le tant sçavoir ? Pour l'usage que vous pouvez faire de moi, ne vous suis-je pas meilleure sur le pied de la charmante Dulcinée du Tobofo, que vous pouvez façonner à plaisir, que plus exactement connue ? C'est ne pas sçavoir profiter de ses avantages, que de s'interdire les égaremens de son imagination dans un lieu où seule elle se peut égarer.

Si

Si j'ai bien compté vos questions, vous demandiez encore quel est le pouvoir de l'habitude, & en combien de temps elle se contracte parmi de certaines especes, comme pourroit être la nôtre? Si vous êtes si curieux de le sçavoir, je vous satisferai. Mais, comme il n'y a de bons systêmes que ceux qui sont fondés sur l'expérience, vous trouverez bon que j'en fasse une avant que de vous répondre. Si les frais vous en semblent considérables, vous ne vous en prendrez qu'à vous, qui l'aurez souhaité. Pour moi, j'y mettrai pour ma vade ce qui sera nécessaire. La connoissance d'une vérité paie bien la perte d'un plaisir. Adieu

Tome III.

* P.

donc, mon voïsin, jusqu'à ce que
je trouve impossible de ne vous
pas donner le bon jour.

QUATORZIEME REPONSE.

Samedi 13 mai.

SI vous n'y prenez garde, vous
allez devenir un véritable poëte.
Vers de toute espece, en styles
différens, fictions ingénieuses, &c.
enfin cela va le mieux du monde,
pourvu que ce ne soit pas au dé-
triment de votre raison; car, com-
me bien sçavez, poëtes sont su-
jets à des accès de folie, & je
commence à appercevoir quel-
ques petits égaremens de votre
part. C'en est un, par exemple, de

vouloir que je vous satisfasse sur toutes les questions que vous me faites. C'en est un autre, de ne pas prendre le sens de mes réponses ; ou plutôt, c'est un trait de mauvaise foi, car vous entendez de reste. Peu s'en faut que je ne vous querelle ; & il entre, dans cette disposition, un peu de méchante humeur, dont je ne sçais pas la raison. Cherchez-la, si vous voulez. Il ne sera pas dit que seule j'expliquerai toujours les événemens qui arrivent entre nous. Celui d'hier m'a fort déroutée. Il me semble qu'en ôtant de notre commerce ce qui en faisoit la principale singularité, on en a détruit l'aisance ; & je ne sçais plus vérita-

blement comment je dois traiter avec vous. J'ai pensé mettre, au commencement de ma lettre, un grave *monsieur*. Du moins n'ai-je pas le courage de vous appeller familièrement mon voisin, comme ci-devant. Je ne suis assurée que dans l'obscurité; ce qui fait voir que je ne crains pas les esprits.

Or pour me tirer du présent embarras, je passe à l'article de la mauvaise santé que vous traitez dans votre lettre, & qui est de mise partout. Si vous ne me tenez que par-là, vous ne me tiendrez pas longtemps; car mes maladies ne sont pas de durée, si tant est qu'on puisse appeller maladies ce qui ne mérite que le nom de

légères incommodités. Enfin, si vous trouvez que ce soit un défaut de n'être pas assez mal saine (car chacun a son goût), je vous en fais mes très-humbles excuses. Il faut tâcher cependant de vous accommoder de moi telle que je suis. Vous n'êtes pas en état de choisir. Lors de la résurrection, vous pourrez reprendre vos inclinations naturelles, en vous défaisant du corps phantastique dont les ombres sont revêtues. Quant au terme cabalistique dont vous demandez mon avis, je ne suis pas plus initiée à la cabale que vous. Je crois pourtant que c'est bien dit. En suivant votre lettre, me voilà à peu près arrivée à la ques-

tion principale. Vous craignez que je n'y fasse une réponse équivoque, selon les privilèges de ma prétendue patrie . . . Non, je n'y répondrai point du tout. Vous remarquerez, si vous voulez, que la réticence, figure de réthorique, donne plus de force au discours, que l'expression qu'elle supprime. Revenons à cette patrie contestée entre nous. Je ne veux point me faire d'affaires avec les gens de l'autre monde, ni de celui-ci. Ce n'est point par mépris que je la défavoue. Je suis bien éloignée de la mépriser; c'est d'elle que je tiens ce que j'ai de meilleur, qui est l'éducation. J'y ai passé ma vie; il ne m'a manqué que d'y naître. Or je

suis née à Paris, après avoir été fabriquée en Angleterre ; & c'est peut-être parce que je tiens de ces trois climats, que je suis assez difficile à définir.

Question que vous ne me faites pas, à laquelle je vais pourtant répondre (tant je répons bien aujourd'hui) ; d'où vient ma belle humeur le soir ? C'est parce que j'attrape la fin d'un jour, & que c'est autant de fait. Vous croirez peut-être que j'ai gagné cette façon de penser depuis que je suis ici. Non, je l'ai toujours eue : ce qui prouve que mes jours n'ont jamais été bien sereins. Mais vous n'avez que faire de ce discours lamentable. Voyons la suite. Vous

demandez si j'ai encore du papier ? Oui : mais je le ménage , ayant toujours peur d'en manquer. Reste à vous dire , sur l'expérience que je vous avois proposée , qu'il falloit suspendre notre commerce d'écriture , pour juger certainement combien nous y tenions. Il ne me paroît pas , par l'usage que vous avez fait de mon avis , que vous l'ayez approuvé. Je ne m'y obstine pas ; quitte pour ignorer où nous en sommes. J'ai dit. Non , j'ai encore à dire pour réponse à la lettre d'hier : Relisez la quatrième scène du premier acte de l'*Avaro* ; & demandez pardon à genoux , d'avoir manqué l'application. Demain , que ce jour sera long !

QUINZIEME REPONSE.

Dimanche au soir 14 mai.

Pour me dépiquer de l'absence du cher patron, je veux vous écrire une seconde lettre, & la rendre si tendre, qu'il en puisse être piqué lui-même. Cela lui apprendra à voyager, & vaudra mieux que l'air déconcerté que je pris hier hors de propos, & comme s'il y avoit rien de sérieux dans tout ce que nous disons.

Pour commencer sur ce ton-là, je vous dirai que je ne puis plus trouver la fin des jours sans vous; c'est-à-dire, sans vous écrire, & sans vous lire: car nous n'avons pas l'usage de voir, qui pourtant

me semble de quelque considération. Pour vous, vous le comptez pour si peu, que, lorsque vous faites tant que de vous manifester, c'est dans un point de vue, où, sans un télescope, il n'est pas possible de vous appercevoir. Je vous le pardonne; mais je sçais qui ne vous le pardonneroit pas, s'il avoit droit sur vous. On trouveroit bien d'autres reproches à vous faire, auxquels peut-être vous ne comprendriez rien. Ce sont ordinairement les choses les plus claires, & qui devroient être les plus intéressantes, que vous avez soin de ne point entendre. Je ne sçais si c'est ma faute; du moins n'est-ce pas celle de l'écriture, qui en elle-

même est aussi propre que la parole pour exprimer ce qu'on pense, non pas à la vérité pour le persuader ; car la parole est ordinairement accompagnée de témoins qui certifient ce qu'elle avance ; & le papier, comme l'on dit, souffre tout. Enfin ce n'est pas de persuasion dont il s'agit entre nous. Pourvu que nous nous entendions, c'est assez. Si au moins vous ne m'entendez pas aujourd'hui, je vous renonce. J'irai conter mes ennuis aux échos. Mais je ne songe pas qu'ils sont trop indiscrets pour qu'on les souffre ici, & que je ne dois pas m'attendre à la douceur de leur entretien.

Qu'avez-vous fait tout le jour ?

Avez-vous sçu du moins vous ennuier ? La célébration de la fête vous a empêché de travailler ; & ne fut-ce que par nécessité, vous avez dû penser à votre voisine. Si pourtant ce n'est qu'au défaut de la tapisserie, je la plains, d'autant plus que je sçais qu'elle quitte ses occupations les plus cheres pour s'occuper de vous. Que dis-je ? elle ne les quitte point. Elle n'imagine plus qu'il y en ait d'autre pour elle. Eh bien ! cela n'est-il pas tendre ? Qu'en dites-vous ? C'est dommage que l'harmonie poétique n'ait achevé d'y donner de la grace. Mais pour comble de malheurs, l'ombre de ma défunte muse, qui avoit bien voulu s'asso-

cier à la mienne (d'ombre à ombre , il n'y a que la main), est disparue depuis quelques jours. Je tâcherai , à force d'évocations , de la faire revenir. En attendant , contentez-vous de mon langage tel qu'il est.

SEIZIEME REPONSE.

Lundi matin 15 mai.

NE sçais de quelle humeur fut hier le patron.

Onc ne voulut le soir vous porter d'écriture ,

Dont je reçus très-griève blessure :

Or s'il se prend de contradiction ,

Si bien fera' , qu'aimerai tout de bon !

Vos injustes soupçons m'ont offensée sans me déplaire. Quand vous n'entendriez pas ceci , vous

n'auriez pas grand tort. Je ne le crois pas intelligible, du moins à l'esprit. Enfin je vous pardonne de bon cœur : pardonnez-moi de même, si je vous ai inquiété. Il est vrai, mon cher voisin, que ce n'a pas été tout-à-fait sans dessein ; & je veux bien vous avouer que je ne néglige pas de mettre un peu d'art, mais non d'artifice, dans ma conduite, jusqu'à ce que je sçache bien à qui j'ai à faire. Je crois que cela peut être permis, surtout dans des circonstances où l'on est peu à portée d'éclaircir autrement des difficultés intéressantes. Il me resteroit assez de choses à vous dire sur ce point, quoique vous sembliez douter qu'il fournisse la ma-

tiere d'une réponse. Je les supprime, comme trop sérieuses . . . Je ne dois pas oublier que nous avons un tiers à divertir (soin qui m'est très-cher). Je passe donc à la question qui termine votre lettre :

Si je suis sensible à l'attachement, & aux bons procédés des ombres ? Soit ombres, soit vivans, je prise infiniment le mérite, & suis très-touchée de ce qu'on pense pour moi. J'ai fait mon devoir à cet égard en l'autre monde, & m'en acquitterai bien en celui-ci. Mais, s'il faut tout dire, il y a une espece de rétribution, qui n'est ni l'estime simple, ni la reconnoissance courante, sur quoi je ne suis pas de facile composition. Je n'ai

jamais été bien convaincue que je la dusse ; & je n'ai point manqué de raison pour m'en dispenser. Je parle du temps passé, dont vous me rappelez le souvenir.

A ce propos, se joindra tout naturellement la réponse d'une question que vous faisiez il y a quelques jours ; sçavoir, s'il est de véritables amis à la cour ? Voici ce que j'en pense. La plupart des gens qui habitent ce païs-là, semblables à des automates, n'agissent que par ressorts ; déterminés toujours par un principe qui est hors d'eux, ils ne connoissent pas même l'impression du sentiment, bien loin d'en suivre les mouvemens. Quelques-uns cependant ne laissent

sent pas de porter un masque d'amitié, dont les traits mesurés au compas sont de la dernière régularité, & tellement fixes qu'ils ne reçoivent point ces variations qui affectent souvent ceux du visage ; en quoi ils sont faciles à distinguer : car il n'appartient à rien de ce qui est naturel d'être inaltérable ; & c'est ne pas connoître la nature du sentiment, que de prétendre qu'il soit toujours égal à lui-même. Pour revenir (car je m'écarte), une seconde espece de gens se trouve au lieu dont nous parlons, qui n'étant pas tout-à-fait infectés de l'air qu'on y respire, sont capables de quelque sorte d'attachement, subordonné cependant au principe

qui les domine. Leurs sentimens ne sont pas absolument méprifables ; mais je crois que c'est bien fait de ne les payer qu'avec poids & mesures. Au surplus , il se trouve dans tous les lieux du monde certaines ames privilégiées , qui ne participent en rien aux vices de leur nature ; & toute thèse générale (comme on dit) souffre exception. Bon soir , mon cher voisin. Je serai fort aise demain d'apprendre de vos nouvelles.

DIX-SEPTIEME REPONSE.

Mardi 16 mai.

DE tous les talens que vous me donnez , je n'accepte que celui de vous bien entendre ; & quoique

vous vous prétendiez obscur, je n'en rends nulle grace à mon intelligence. Comment ne vous entendrois-je pas? Je sçavois d'avance ce que vous aviez à me dire, & j'y avois même en partie répondu, comme vous l'aurez pu voir. Reste à vous satisfaire sur les questions incidentes qui se rencontrent dans votre lettre. D'abord se présente l'article de l'amour propre, dont vous vous excusez, comme si vous croiez bonnement qu'on en pût avoir d'autre. Je ne vous souffrirai pas ces enfances-là, mon voisin; & si vous prétendez que je vous mene, attendez-vous d'aller grand train. Je professe une secte où l'on voit les choses telles qu'elles sont :

Q ij

nous n'embellissons pas les objets pour avoir le plaisir de les admirer. Et quoiqu'on puisse débiter du détachement de soi-même, j'ai pour premier article de ma croyance qu'on n'aime que soi. Ceux-mêmes, s'il en est, qui se tuent pour ce qu'ils croient aimer, n'aiment qu'eux; & tous les différens attachemens ne sont que des manieres de s'aimer soi-même. N'en faisons donc nul scrupule ni façon de l'avouer, puisque cela ne peut être autrement. Je vous avancerai bien d'autres propositions dures, dans le courant de notre société. Je ne vous demande pas une foi aveugle. Quand vous ne serez pas disposé à croire, je prouve-

rai, si je puis. Votre citation imparfaite est de l'*Alcibiade* de Campistron. Je ne rétablis point le passage, ne croyant pas que vous aiez eu dessein de le citer tout entier. En fait de comédie, je sçais tout ce qui se peut sçavoir. C'étoit autrefois mon bréviaire. Je possède aussi les opéra; belle littérature! & ne me trouve aucune parité avec Cybelle, s'il ne m'arrive un jour de rencontrer quelque Sangaride en mon chemin. Mais je tâcherai d'y mettre bon ordre. Quoique je me pique d'éclaircir les difficultés, je ne vous célerai point qu'il y a un endroit de votre lettre que je n'ai pu entendre. C'est peut-être celui que

vous n'entendez pas vous-même ; en ce cas , à qui avoir recours ? C'est où vous parlez de télescope , de prudence , de scrupule , de fidélité , d'indulgence , de gens timides. Qui sont-ils , ces gens-là ? Je vous déclare que je ne m'en accommode point. Dites donc ce que vous voulez dire ; si je ne me souciois pas de le sçavoir , je ne vous le ferois pas répéter.

Je ne sçais qui a raison , de vous ou de moi , sur l'affaire du soir. Nous examinerons cela plus à loisir. Le livre doré sur tranche , dont vous êtes en peine , est un Virgile que je n'entens point , ne vous déplaîse. Pourquoi donc le lire ? J'espérois d'en

attrapper quelques mots ; mais bientôt j'y renoncerais ; car avec cette grande connoissance de langues que vous me supposez , le françois est tout ce que je sçais. Pas un mot d'italien. Pour le grec , je le révere aussi bien que l'hébreu , dont je m'étonne que vous ne m'ayez pourvue pendant que vous étiez à même. Est-ce sur ma phisionomie que vous m'avez jugée si docte ? Car je me flatte que vous ne m'accusez pas d'ailleurs de faire la sçavante. Mais voici bien autre chose : ma voix vous a enchanté , dites-vous. Vive dieu , seigneur chevalier , disoit Sancho à son maître , quand je vous vois soutenir qu'un bassin de cuivre est

un armet d'or, je ne crois plus rien de toute votre chevalerie. Au reste, le cher patron se plaint de l'absence de nos muses. Qui sont les impertinens qui ont effarouché la vôtre par des discours si mal fondés? Pour la mienne, elle a decampé sans dire ses raisons; mais je les devine à peu près. Quoiqu'il en soit, faisons revenir ces folles-là : & dussent-elles arriver estropiées, ne laissons pas de les faire marcher. Bon jour, mon très-aimable voisin. A demain, chose nouvelle.



DIX-HUITIEME REPONSE.

17 mai.

IL y a plaisir à vous faire des remontrances ; vous avez profité à merveille de celle du cher patron. J'ai lu votre lettre tout courant. Cependant, comme j'ai grande pitié des gens qui se corrigent, parce que je crois toujours qu'il en coûte beaucoup, je vous prie de ne vous point contraindre ; & je vous assure que je lirai bien votre écriture, quelle qu'elle puisse être. Pour le reste, vous n'en devez pas être en peine. Je le suis un peu de l'opinion que vous avez de l'affinité qui se trouve entre l'art &

l'artifice. J'espere vous en faire revenir. Le premier n'est qu'une méthode d'employer le vrai; & l'autre use du faux. Au surplus, on n'avoue l'art, que quand on a renoncé au dessein de s'en servir. Ainsi ne soyez pas en peine du mien. Ceci pourroit s'étendre & servir à discourir, si nous n'avions choses plus interessantes à dire; mais vraiment nous n'en manquons pas, & l'affaire du jour fournit de reste à notre conversation. Le récit naturel que vous me faites m'a charmée (j'en atteste la vérité), parce que je n'y ai rien trouvé qui ne fût absolument dans l'ordre du sentiment. J'ai été affectée du même événement avec

quelques différences semblables à celles qu'un même vent reçoit de la disposition des terres qui le réfléchissent. Et pour vous faire comprendre ce que j'ai pensé dans ce moment-là, il faut que vous sachiez ce que je pensois auparavant. Quand j'ai abordé en ce païsci; la perte des choses qui m'étoient connues, dont quelques-unes m'étoient chères; l'ignorance de ce que j'allois trouver; la révolte du sentiment renforcé du préjugé, contre un genre de vie opposé aux inclinations les plus naturelles, m'ont causé quelque trouble, peu apparent à la vérité; mais enfin je l'ai senti. J'en suis revenue en peu de temps. J'ai exami-

né ma situation ; j'ai pesé, dans les balances les plus justes que j'ai pu me former à moi-même, le bien & le mal de mon état; & j'ai trouvé les poids assez égaux pour former l'équilibre. Il est vrai, si vous voulez sçavoir le détail de l'opération, qu'il a fallu travailler sur ces mêmes poids pour les mettre en proportion ; retrancher des uns ce que l'opinion, l'inaccoutumance y ajoutent ; charger les autres, par anticipation, des effets de l'habitude jointe à un peu de courage. Cela fait, je me suis trouvée tranquille. Ensuite, agrémens, sur lesquels je n'avois point compté, se sont présentés, & ont mis de la douceur dans cette tranquillité,

d'abord insipide. Voilà donc l'état présent, si mieux n'est; la bagarre n'a rien dérangé. Ce n'est pas que je ne voie sur cela à peu près ce qui s'y peut voir. Je connois les sujets d'inquiétude; mais je ne les prens pas volontiers. J'eus dans le premier moment, aussi-bien que vous, quelque pensée que je pourrois être de la partie. A telle pensée se font joints des sentimens. Ceux-ci furent tellement mêlés, que je ne pus discerner lequel dominoit, & je ne le sçais pas encore. Je pensai à vous, & je n'eus point la générosité de souhaiter qu'il vous arrivât mieux qu'à moi. Si vous avez senti autrement, je vous en révére, & ne vous en ai-

me pas mieux ; car les façons de penser les plus simples & les plus naturelles , sont celles qui me plaisent davantage. L'héroïsme de sentiment est une belle chose, mais je n'y crois point ; si ce n'est que je le regarde comme une production de l'imagination , que le cœur sans cesse désavoue. Ceci pourra bien gâter le magnifique portrait que vous avez fait de moi ; mais en fait de portrait , il vaut mieux que la figure soit imparfaite , que la ressemblance.

Au reste, le cher ami m'a dit tantôt , que vous nous taxez l'un & l'autre de vous avoir vilipendé. Nous sommes assez honnêtes gens pour n'attaquer que ceux qui sont

bien en état de se défendre ; & vous avez tant de ressources contre la plaisanterie , qu'il est très-permis de ne vous pas ménager. Enfin il faut vous faire à la fatigue , si vous n'y êtes déjà fait. Je vous garantis que vous la soutiendrez bien. Et sur ce , je prie dieu , mon voisin , qu'il vous ait en sa sainte garde.

DIX-NEUVIEME REPONSE.

18 mai.

O H bien ! ma muse est plus rétive que la vôtre ; invocations , éocations n'ont pu la faire revenir. L'émulation que lui devoit inspirer sa voisine muse qui se rend de si bonne grace , tout cela ne sert

de rien; & je ne suis pas d'avis, pour ce qu'elle vaut, de la rechercher plus longtemps. Revenons à nos raisonnemens bons ou mauvais. Nous ne sommes pas loin de compter sur la question de l'amour propre : car ce que vous nommez ainsi, je l'appelle vanité, ou intérêt, selon les rapports. Nous sommes d'accord sur le fond, puisque vous convenez que tout sentiment a pour principe l'amour de soi-même. Ajoutez que toutes les affections particulières, ne sont que les espèces comprises sous ce genre; & nous ne disputerons point.

J'ai vu avec un extrême plaisir le récit de vos inquiétudes sur mon départ. Je vous fis paroli le soir de
votre

votre frayeur du matin. Enfin
 comme la crainte de vous perdre
 est le sentiment le plus décidé que
 j'aie sur votre compte , je suis ra-
 vie de sçavoir que vous y répon-
 dez. Il est vrai que des gens qui
 voudroient troubler notre ména-
 ge , diroient : Cela s'appelle aimer
 mieux le voisinage que le voisin.
 Mais après tout , il faut se rendre
 justice : vu nos moyens , n'est-ce
 pas assez pour nous de nous ché-
 rir de la sorte ? Quant à ce que vous
 dites sur l'obligation , que je puis
 nier suivant mes principes , cela
 ne fait rien à l'affaire : pourvu que
 l'on paie bien , qu'importe que ce
 soit sur le pied de dette, ou de gra-
 tification ?

La docilité avec laquelle vous offrez de vous laisser conduire , est d'autant plus édifiante , que l'autorité qu'on vous propose n'est pas fort grave. Il est vrai que vous aurez toujours la ressource de l'examen , & entiere liberté de faire vos objections. Que je fasse aussi les miennes ? Vous n'avez point dû oublier ce que je vous ai demandé. J'avois entendu ce que je devois entendre , hors un point que je n'ai fait qu'entrevoir ; & j'ai moins ramené ce propos , par envie de critiquer, que pour éclaircir une chose qui me paroissoit interessante à sçavoir. Me voilà plus obscure que vous n'avez jamais été ; aussi veux-je à peine que vous

m'entendiez. A propos, corrigez, je vous prie, une mauvaise correction dans ma lettre d'hier, qui vous fera juger que, bien-loin de sçavoir le latin, j'ignore même le françois. Cela s'est fait en lisant la dite lettre au cher patron. Le plaisir de le voir est propre, tout au moins, à déranger des phrases. Nous eûmes le soir un long entretien sur votre compte. Il faut que vous ne lui soyez pas suspect; car il s'étendit sans ménagement sur vos louanges. J'ai été interrompue ici; ensuite une promenade m'a empêché de reprendre; & des occupations indispensables s'empareront du temps qui me reste... Adieu donc, mon cher voisin. J'aurois

encore mille choses à vous dire ;
vous les sçaurez une autre fois.

VINGTIEME REPONSE.

19 mai.

JE suis plus heureuse que vous,
mon cher voisin. Le désir de la li-
berté ne me tourmente point.
Non que je la prise moins que vous
ne faites ; mais je prétens (ne
vous effrayez pas du paradoxe)
que bien loin de l'avoir perdue ;
c'est ici que j'ai trouvé la vérita-
ble ; celle qui ne dépend pas d'u-
ne porte ouverte ou fermée , mais
de l'affranchissement de la tyran-
nie que le monde & tout ce qu'il
contient exerce sur nous. Quelle
erreur de se croire libre dans des

lieux où non-seulement nos moindres actions dépendent de cent égards différens ; mais où nous n'osons même penser à notre gré ; où nos sentimens prennent la teinte de tout ce qui nous environne ; où la plupart des objets qui nous approchent , semblent avoir le droit de nous séduire ; où enfin nous ne jouissons point de nous-mêmes ! Car ce n'est que dans la solitude qu'on se retrouve ; & je vous dirai que c'est ici que j'ai véritablement fait connoissance avec moi. Jusques-là je ne sçavois pas trop qui j'étois. Je me prenois tantôt pour une personne , tantôt pour une autre. Je sçais présentement à quoi m'en tenir, non seu-

lement sur cela , mais fut beaucoup d'autres choses : Car en se connoissant bien , on connoît le genre humain ; chacun pouvant trouver en soi l'abrégé du monde entier. Je crois donc avoir acquis plus que je n'ai perdu : je le sens même ; & le préjugé contraire est tellement vaincu , qu'il n'ose plus paroître. Travaillez aussi à vous en défaire entièrement ; & goûtons le plaisir de tromper le sort qui nous persécute , en faisant notre bien du mal qu'il nous a préparé. Si des biens plus parfaits vous attendent , je vous permets de les désirer ; si vous devez trouver des sociétés beaucoup plus agréables que celle que vous pouvez avoir

ici, votre impatience est pardonnable : mais si l'égalité s'y trouve à peu près ; l'espece de nécessité qui se rencontre dans notre commerce , ne doit pas vous le faire dépriser. Je ne me cite là , que parce que je m'y trouve par hazard : je ne m'y place pas par dépit. Enfin vous n'êtes point seul en ce monde qui puissiez avoir des regrets : chacun a fait ses pertes ; car chacun a ses liaisons : mais il faut prendre garde d'en former les nœuds , de maniere qu'ils se puissent lâcher. C'est le meilleur parti , entre celui de les rompre , ou de se laisser déchirer le cœur. C'est par de semblables précautions que je me reconnois

plus jalouse de ma liberté, que ne le sont ceux qui la déplorent vainement. C'est en sa faveur que j'ai toujours pris soin d'éviter les pièges, où tant d'autres de mon espece se laissent envelopper.

Pour finir ce chapitre de la liberté, j'ai encore à vous dire que j'en veux faire un acte ces jours-ci ; & en même temps en préparer un plus sérieux. Donc je ne vous écrirai point, ni vous à moi. Je veux me mettre en retraite. Ce dessein peut paroître bouffon. Riez-en, si vous voulez ; mais ne le contrariez point. Répondez encore à celle-ci, sans ménager votre papier, & sans craindre l'étonnement du cher patron, dont il ne

convient pas, je crois, que vous cherchiez à lui faire querelle : en ce cas, je sçais bien qui prendra sa défense.

Il me reste un mot à vous dire sur notre ancienne dispute. Je ne prétens point que les sentimens & les façons de penser soient semblables en tous les hommes. Je crois seulement qu'ils tournent sur un même pivot. Au surplus, je ne suis pas si persuadée que vous l'êtes, que le bien & le mal leur soient toujours distribués également. Je pense, à la vérité, qu'il peut y avoir une espece de proportion entre les différentes conditions : mais la diversité des caracteres la dérange souvent. Or ce

n'est que la combinaison de l'un ou de l'autre, qui rend notre état heureux ou malheureux. J'abuse de la permission que vous m'avez donnée de vous écrire sérieusement. J'aurois mieux fait de répondre aux choses gracieuses que vous me dites en prose, & en vers que j'ai fort approuvés, que d'aller prendre un ton si bizarre pour une lettre. Encore une fois, je vous en demande pardon, aussi bien que du traité des grenouilles qui vous a interrompu si mal-à-propos. Je serai plus discrète à l'avenir. Adieu, mon cher voisin.

VINGT-UNIEME REPONSE.

20 mai.

JOUISSSEZ tout à votre aise de mon impertinente rivale*. Quand elle seroit autre qu'elle n'est, je suis trop fiere pour être jalouse. Je ne troublerai de longtemps vos plaisirs. Ce qui partagea hier mon temps, du moins en valoit la peine. J'avois la liberté d'entretenir ce que j'aime le mieux. Le moyen de n'en pas profiter? Quant à la paresse, elle ne me domine pas assez pour me priver jamais de rien. Les sacrifices que je lui fais, ne sont que de choses aussi insipides qu'elle. A propos de sacrifice,

* C'étoit un ouvrage de tapisserie.

nous devons à la prudence celui de nos écrits. Faites le vôtre qui ne sera pas grand , & je ferai le mien. Vous voyez que ce n'est que pour vous, que j'ai soin de la correction , & de peur que vous ne me jugiez capable de fautes grossieres. C'est bien-là un trait de vanité. Quant au reste du système en question , il nous faudroit au moins trois heures de conversation pour le mettre au net. En attendant, je l'abandonne, non sans quelque indignation de vous voir soupçonner que j'admette des principes qui vont à préférer l'utile à l'honnête. Dieu merci, il y a longtemps que j'ai fait mes preuves du contraire ; ma vie en répond d'un

bout à l'autre ; & la conversation d'hier , dont vous êtes en peine , pourroit encore en faire foi. Il est vrai qu'elle fut sérieuse de ma part , & peut-être plus que de raison. Nous parlions . . . Mais non , vous n'êtes pas digne d'en être instruit , mon injuste voisin. Adieu donc. Laissez-moi en repos.

VINGT-DEUXIEME REPONSE.

21 mai.

QUOIQUE je vous aie annoncé mon silence , & que vous n'en dussiez pas être allarmé , mon cher voisin , puisque je vous en ai dit les raisons ; je ne puis souffrir qu'il succede encore immédiatement à notre entrevue. Ne faut-il pas au moins nous en parler , avant que de

nous taire ? Il n'y a personne qui, à la voir, n'eût jugé que nous avons beaucoup de sentiment, ou fort peu d'esprit. Cependant je ne crois pas que nous soyons si tendres ou si bêtes que nous avons paru; & je ne comprends pas par quelle fatalité, désirant de nous voir, ayant des choses intéressantes à nous dire, nous n'avons pu nous expliquer sur rien. Vous qui devinez si bien les énigmes, devinez donc celle-là. J'entens mieux votre paradoxe; je trouve même qu'il s'ajuste fort avec le mien. Je conçois de reste qu'une demie liberté est une espèce d'avantage qui peut devenir insupportable; & c'est ce qui me fortifie dans le dessein d'une plus

profonde retraite. La distraction que vous traitez si légèrement, peut aller loin, sur-tout quand elle ne rencontre aucune diversion; & je ne sçais pourquoi vous décidez si hardiment que la mienne ne fait précisément que suivre le mouvement de ma plume. Autre erreur. Vous pensez que celui qui ne dédaigne pas de se déclarer jaloux, se contente d'une soumission servile & d'un culte où le cœur & l'esprit se dispensent d'entrer. Non, ce n'est pas assez de déférer même exactement à des ordonnances qui, après tout, ne sont faites que pour nous; puisqu'elles tendent uniquement au maintien de la société humaine,

dont nous faisons partie. Nous devons un hommage plus parfait; & c'est cette adoration en esprit & en vérité; devoir le plus essentiel, & qui ne se remplit que par une attention sans partage. Vous fouhaitiez, il y a quelque temps, de sçavoir comment j'étois venue à penser sur cela comme je fais présentement. Je vous en rendrai compte, si vous voulez ne m'en plus demander d'autre. Cet ouvrage, dont j'avois formé le plan depuis longtemps, a reçu ici sa première ébauche; mais je suis tellement convaincue de ne pouvoir l'achever que dans la retraite, que, s'il arrive enfin que je quitte celle-ci, ce ne sera que pour en prendre

dre une encore plus austere. Vous voyez que je vous parle avec assez de confiance ; & cela mérite bien que vous renonciez à tout ce qui pourroit altérer des projets si justes & si sérieux.

VINGT-TROISIEME REPONSE.

21 mai.

VOICI une erreur de fait dans laquelle vous êtes tombé, qui demande un prompt éclaircissement, malgré la résolution de ne point écrire. Vous croyez que je jouis d'une liberté plus étendue que la vôtre : j'ai peur que cela ne vous fasse sécher d'envie. Je vous avertis donc que le mot d'entretien qui vous a trompé, ne si-

gnifioit autre chose qu'une longue lettre. Nos privilèges à cet égard, sont, je crois, assez semblables. La suspension de vos désirs de liberté pendant dix heures, employées vraisemblablement pour la plus grande partie à dormir, & le reste à prier Dieu, me paroît un ouvrage de la nature & de la grace, dont vous n'avez point à vous vanter.

La différence de l'utile à l'honnête sera donc traitée à fond entre nous, la première fois que nous nous pourrons voir; j'en doute fort. Je vous suis très-obligée de l'inquiétude que vous avez eue de ma fausse migraine; mais je désapprouve que vous placiez cette at-

tention avant quelqu'autre, que dans l'ordre naturel elle ne doit pas précéder.

Ce ne fut ni le sommeil, ni la pure paresse, qui retarderent hier mon ajustement. Des soins plus engageans s'en mêlerent; entr'autres celui de consoler le cher patron, dont les peines me sont plus sensibles que les miennes propres.

Vous remarquerez que ce billet ne demande point de réponse: vous pourrez sans honte consentir d'avoir le dernier.



V E R S

Cités dans le cours des Mémoires.

I.

(Voyez tome I, page 31.)

A D O R I S.

QUE de choses l'on vous dira,
Aujourd'hui que commence un siècle avec
l'année?

Vous promette d'aimer un siècle qui voudra;

Jé n'aime qu'au jour la journée.

Mille & mille autres jours succèdent à leur
tour :

Mais les promettre est erreur en amour.

Sur les ailes du Temps la promesse s'envole.

Ces siècles deviennent un jour :

Moi, je tiens plus que ma parole.



I I.

(Voyez tome I, page 33.)

P O R T R A I T D E D O R I S.

S I j'aime, ou si je n'aime pas,
N'en soyez plus désormais inquiète.
Je vais, belle Doris, finir votre embarras ;
Mais jurez-moi, sur vos appas,
Que vous en serez satisfaite.

Dans un séjour solitaire, écarté,
Où regnent l'indolence & la molle paresse ;
Le ciel confère, avec malignité,
De la douceur avec de la beauté,
De la raison avec de la jeunesse,
Du goût, de la délicatesse,
Point d'humeur, ni de vanité.
Cet assemblage heureux charmeroit l'Amour
même.

En vous voyant, voilà ce que je vois :
Après cela, demandez-moi si j'aime.



III.

(Voyez tome I, page 291.)

ÉPI TRE

A MADEMOISELLE DE L.

Par monsieur l'abbé DE CHAULIEU.

L . . . qui souverainement
 Possèdes le talent de plaire ;
 Qui sçais de tes défauts te faire un agrément ;
 Et des plaisirs du changement
 Jouir, sans paroître légère
 Même aux yeux d'un fidele amant ;
 Coquette, libertine, & peut-être friponne ;
 Quelque noms odieux qu'en ces vers je te
 donne ,
 Je sens, dans le moment que l'on doit t'abhor-
 rer ,
 Que mon cœur, hormis toi, ne trouve rien
 d'aimable :
 Et, par un charme inconcevable ,
 Avec ce qui rendroit une autre abominable ,
 Tu trouves le moyen de te faire adorer,

QUE ne te dois-je point ? Sans toi , dans l'indolence

Couloient mes derniers jours à l'ennui destinés ,

Par la nature condamnés

Aux langueurs de l'indifférence.

Toi seule ranimant , par d'inconnus efforts ,

D'une machine presque usée

Les mouvemens & les ressorts ,

As fait renaître encor , dans une ame glacée ,

Les fureurs de l'amour & mes premiers transports.

MAIS que n'ai-je point fait pour vaincre ma tendresse ,

Et combattre un penchant qui n'est plus de saison ?

Il n'en étoit plus temps ; & déjà ton adresse

M'avoit fait avaler ce funeste poison ,

Que tu sçais préparer avec délicatesse ;

Et j'étois hors d'état d'écouter la raison ,

Quand elle m'a voulu reprocher ma foiblesse.

COMMENT te résister ? Même avant de te voir ,

D'un penchant inconnu j'ai senti le pouvoir.

Je louois ton esprit avant de te connoître ;

Ta seule réputation
 Formoit l'intelligence & l'inclination ,
 Qu'une aveugle prévention ,
 Sans m'en appercevoir , malgré moi , faisoit
 naître.
 Je te cherchois partout, quand tu vins à paroître.
 Un charme, plus puissant cent fois que la
 beauté,
 Forma les nœuds secrets tout à coup d'une
 chaîne
 Si forte en sa légèreté,
 Que je sacrifiai sans peine
 A ce doux penchant qui m'entraîne
 Mon repos & ma liberté.
 Qui jamais , comme toi , du charme de l'esprit
 Fit sentir toute la puissance ?
 De tout ce que l'étude apprend
 Il semble que tu veux affecter l'ignorance ;
 Et sçais avec discernement ,
 D'un esprit cultivé ménager l'abondance ;
 Le tout avec tant d'agrément ,
 Qu'à la plus abstraite science
 Tu conserves tout l'enjouement

De la plus simple connoissance.

Sur tes moindres discours l'imagination

Jette des fleurs avec largesse ,

Sans rien ôter à la justesse

Du charme de l'invention.

Ce brillant de l'esprit, sur toute ta personne ,

Répand cet agrément qu'on ne peut exprimer ,

Ces graces que nature donne ,

Et qui se font sentir à qui te sçait aimer.

N'ÉTOIT-CE point assez ? Un son de voix flatteur

Portoit à tout moment, dans mon ame embrasée ,

D'une délicate pensée

La douce illusion & le tour enchanteur.

Jours sereins, jours heureux, qu'êtes-vous devenus,

Où jadis plus d'une conquête

De myrthe & de laurier vint couronner ma tête ?

Jeunesse des plaisirs, beaux jours, vous n'êtes plus :

Et déjà l'âge, qui s'avance ,

D'un amour mutuel me ravit l'espérance.

Dans cette juste défiance,

Je ne voulus jamais devenir ton vainqueur;

Et ne comptant pour rien, dans l'ardeur de
te plaire,

Du plaisir d'être aimé la douceur étrangère,

Au seul plaisir d'aimer j'abandonnai mon
cœur.

Je te parlai d'amour; tu te plus à m'enten-
dre :

Les jours étoient trop courts pour nos doux
entretiens;

Et je connois peu de vrais biens,

Dont on puisse jamais attendre

Le plaisir que me fit la fausseté des miens.

HEUREUX à qui le ciel donne un cœur assez
tendre,

Pour pouvoir aisément comprendre

D'un amour malheureux quel étoit le bon-
heur,

Tel que je crois qu'il devoit rendre

Les plus heureux amans jaloux de mon er-
reur!

I V.

(Voyez tome I, page 191.)

HYMNE A L'AMOUR,

Par monsieur l'abbé DE CHAULIEU.

JE célèbre ta victoire,
Aveugle enfant, sur mon cœur.
Pour conserver la mémoire
De ta dernière faveur,
Je viens, captif, en l'honneur
De mon aimable vainqueur,
Chanter une hymne à sa gloire.

AMOUR, je dois à ta mere
L'objet charmant que je sers.
Tu lui donnas l'art de plaire,
Et tant d'agréments divers,
Que tu m'as forgé des fers
Les plus doux, les plus légers
Qu'on ait forgés à Cythere.

QUE tes peines ont de charmes!
Qui les souffre est enchanté.
Toi qui sçais, jusques aux larmes,
Mêler de la volupté,
Fais au moins que la beauté
Qui ravit ma liberté,
Te rende avec moi les armes.

VIENS, cher tyran de ma vie,
 Toi seul fais l'enchantement,
 Qui tient mon ame asservie
 Sous le joug le plus charmant.
 Que dans ce ravissement,
 Je vive & meure, en aimant
 Mon adorable Lesbie.

Tu m'entens ; & viens sans peine,
 Amour, exaucer mes vœux.
 Déjà de ma douce chaîne
 Je sens resserrer les nœuds ;
 Et cent fois plus amoureux,
 Je brûle de plus de feux
 Que n'en allumoit Helene.

C'EST la digne récompense
 Des tourmens que j'ai soufferts,
 Dès qu'au sortir de l'enfance
 Je fus esclave en tes fers :
 Et je veux que l'univers
 Apprenne, en mes derniers vers,
 Ma défaite & ta puissance.

15 juin 1750.

*Madame DE STAAL, femme du capitaine aux gardes
 Suisses, maréchal de camp, est morte cette nuit.*

F I N.

ŒUVRES

DE MADAME

DE STAAL.

TOME QUATRIÈME.

ŒUVRES

DE MADAME

DE STAAL

TOME QUATRIÈME

ŒUVRES

DE MADAME

DE STAAL.

TOME QUATRIÈME.



A LONDRES.

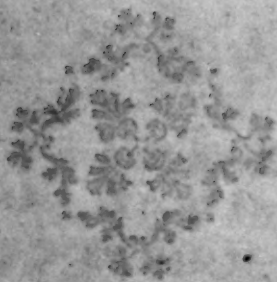
M. DCC. LV.

ŒUVRES

DE MADAME

DE STAAL

TOME QUATRIÈME



A LONDRES

M DCC LV

L'ENGOUEMENT,
COMÉDIE
EN TROIS ACTES,

PAR
MADAME DE STAAL.

ACTEURS.

ORPHISE.

AGLAË, *filles d'Orphise.*

DAMIS, *filis d'Orphise.*

DORANTE, *ami d'Orphise.*

ERASTE, *ami de Dorante.*

VALERE, *filis d'Erase.*

JUSTINE, }
SOPHIE, } *femmes d'Orphise.*

M. TRIFFIN, *intendant d'Orphise.*

Un PORTE-BALLE.

DUVAL, *valet de chambre d'Orphise.*

*La Scène est dans un salon du château
d'Erase.*



L'ENGOUEMENT,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES,

PAR MADAME DE STAAL.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ORPHISE, DORANTE.

ORPHISE.

LA maison, les jardins, les vues, les
entours m'enchantent. Bois, forêts, ri-
vieres, canaux, tout ce qu'on peut vou-
loir se trouve ici. Je n'ai jamais rien vu,

A ij

4 L'ENGOUEMENT,

rien imaginé de si agréable. Les logemens commodes, bien tournés, les meubles du meilleur goût. Cela est parfait.

DORANTE.

Mon ami Erasme sera charmé de vous entendre si bien louer sa demeure : Il s'aperçut dès hier, à votre arrivée, que le château vous plaisoit, & en fut transporté de joie. Je me sçais gré de vous l'avoir indiqué, pour vous épargner une trop grande journée, ou la mauvaise nuit d'un cabaret.

ORPHISE.

Vous avez bien fait, Dorante, de m'applanir les difficultés de ce voyage, puisque c'est vous qui m'y avez embarquée. Il est vrai qu'il y a longtemps que je voulois aller au couvent de ma fille, pour faire connoissance avec elle; mais sans l'appas de voir ce lieu-ci & d'y venir avec vous, j'aurois encore différé. Sça-

COMÉDIE. 5

vez-vous ce que j'ai fait ? Au lieu d'aller demain à ce triste couvent, où il me faudroit voir l'abbesse, les religieuses, me fatiguer & m'ennuyer, j'ai envoyé cette nuit une chaise de poste à ma fille, avec une de mes femmes, pour me l'amener ici : & comme il n'y a pas loin, je compte qu'elle va bientôt arriver. Vous dirai-je tout ? C'est que je trouve ceci tellement fait pour moi, que je suis résolue de n'en sortir de ma vie.

DORANTE.

C'est ce qui s'appelle compter sans son hôte ; car le vôtre n'a pas envie de se défaire de sa maison : il l'a rebâtie, y demeure, & en fait ses délices.

ORPHISE.

Oh ! je l'aurai, monsieur, à quelque prix que ce soit, quand j'y devrois mettre tout mon bien.

A iij

6 L'ENGOUEMENT,

DORANTE.

Eh non, madame, vous ne l'aurez pas : c'est une terre de temps immémorial dans la famille d'Erasme, qui n'a que faire de votre bien, mais qui voudra conserver le sien.

ORPHISE.

Eh bien ! qu'il garde son bled & ses herbes, je n'en suis pas curieuse ; mais je veux l'habitation & les promenades : il ne m'est pas possible de m'en passer.

DORANTE.

Peut-être qu'Erasme pourroit vous la prêter.

ORPHISE.

Non, j'en veux la propriété. Il faut que je sois sûre d'y vivre, & d'y mourir. Il n'y a qu'à chercher les moyens : je me prêterai à tout....

DORANTE.

Mais, dites-moi, je vous prie, que

COMÉDIE.

feriez-vous à la campagne, vous qui ne trouvez jamais assez de monde ni à Versailles, ni à Paris? Pensez-vous qu'à vingt lieues vous en eussiez davantage?

ORPHISE.

Vous croyez donc que j'aime le monde? Je l'ai en horreur. La cour, la ville, les hommes, les femmes, la galanterie, tout cela m'est devenu odieux: Je suis détachée même de moi: Figure, parure, je ne tiens plus à rien. C'est de bonne heure; mais enfin, cela est comme cela. J'ai vu, au moment que je suis arrivée ici, que rien ne me convient mieux, que de quitter tout ce fracas que je trouve insupportable.

DORANTE.

Eh! vous vivrez dans la retraite.

ORPHISE.

Amerveilleilles.

L'ENGOUEMENT,

DORANTE.

Quoi ! toute seule ?

ORPHISE.

Pas absolument. J'ai fait mes plans toute la nuit, ils sont ravissans. Ma fille va arriver : je la garderai avec moi. Je ne l'ai pas vue depuis son enfance ; elle me fera presque une compagnie. Je la marierai, c'est encore quelqu'un. Je veux la donner à un homme qui me convienne.

DORANTE.

Il sera à propos qu'il lui convienne aussi.

ORPHISE.

Oh ! tout lui sera bon. D'ailleurs on fait assez pour ses enfans ; il est raisonnable de songer un peu à soi. Je compte aussi marier mon fils avec les mêmes convenances. Je l'attens ici, je ne sçais pourquoi il n'est point encore arrivé.

COMÉDIE. 9

Tout cela me composera une société agréable, & je vivrai ce qui s'appelle en famille. De plus, il me faut un ami de confiance, occupé de moi, sans que je le sois de lui ; un ami intime : cela est bon à cent choses. Dorante, vous le serez. Je vous dis déjà toutes mes affaires, tout ce que je pense.

DORANTE.

Vous me faites trop d'honneur, madame : Mais il me semble que je ne vous suis pas encore assez connu pour mériter une préférence si flatteuse.

ORPHISE.

Bon, vous n'y entendez rien. On ne peut pas faire ses amis des gens qu'on connoît. On leur trouve tant de travers, qu'il n'y a pas moyen de s'en accommoder. Ceux avec qui j'ai vécu jusqu'à présent, sont à tuer : les uns ennuyeux, les autres ridicules, extravagans, fous

10 L'ENGOUEMENT,
ou imbécilles. Voilà ce qui fait que je
quitte le monde.

DORANTE.
J'ai grand'peur, madame, qu'en peu
de temps, vous ne me trouviez pis que
tous ces gens-là.

ORPHISE.
Non, non. Vous avez de l'esprit;
vous connoissez le monde, & fans doute
vous ne l'estimez pas; nous en dirons
la rage ensemble. Cela nous occupera;
car il faut de l'occupation à la cam-
pagne.

DORANTE.
Il y a bien des heures dans la jour-
née; je doute que l'emploi de médire
puisse les remplir toutes.

ORPHISE.
N'aurons-nous pas tous les amuse-
mens champêtres? Les jours seront trop
courts pour tout ce que nous aurons à

COMÉDIE. 11

faire. Nous chasserons ; j'aime la chasse à la fureur. Pour nous reposer, nous irons à la pêche, c'est un amusement doux & tranquille : on y rêve le plus agréablement du monde. Nous avons encore la voliere, qui me fournira mille plaisirs. Le soir on voit rentrer les troupeaux, on goûte le lait : tout cela est charmant. Dès aujourd'hui je pêcherai, je verrai les vendanges & la ménagerie ; j'essaierai tous les divertissemens de la campagne ; mais je ne les goûterai qu'autant que je ferai sure d'en jouir toujours.

DORANTE.

Voilà bien du champêtre ! N'y mêlez-vous pas un peu de jeu ?

ORPHISE.

Je déteste le jeu, la séquelle des joueurs, & ne puis plus goûter que les plaisirs qu'offre la nature dans les lieux qu'elle prend soin d'embellir. Ayons

12 L'ENGOUEMENT,

donc bien-vint celui-ci. Parlez tout à l'heure à Erasme : les retardemens me font mourir.

D O R A N T E.

Mais, madame, n'avez-vous pas déjà eu des maisons de campagne, dont vous étiez charmée, qui ont cessé de vous plaire ?

O R P H I S E.

C'étoit bien la même chose ! de petites guinguettes, de fausses campagnes, que j'avois, parce que tout le monde en a ; que je croyois aimer, & que je n'aimois pas. La différence est infinie, entre ce qu'on fait sans sçavoir pourquoi, & ce qui part d'un goût déterminé, comme celui que j'ai pour la solitude.

D O R A N T E.

J'ai peine à croire qu'il dure, & que vous puissiez vous passer du monde.

A

COMÉDIE 23

ORPHISE.

Mais, songez donc comme il est fait :
les hommes faux , les femmes tracassie-
res , des dégoûts à la cour , des miseres
à la ville.

DORANTE.

Tout ce qui vous plaira : Mais vous
n'aimerez pas longtemps la retraite.

ORPHISE.

Cesse-t-on d'aimer ce qui est vérita-
blement aimable ?

DORANTE.

De bonne foi , n'avez-vous jamais
trouvé des choses & même des gens à
votre gré , & qui n'y ont pas toujours
été ?

ORPHISE.

Sans doute ; mais ce sont des surpri-
ses : & l'indignation d'avoir été sédui-
te , donne de l'horreur pour ce qui a
plû sans avoir droit de plaire. Plus on

14 L'ENGOUEMENT,

a de goût pour les choses parfaites, plus est-on exposé à les croire où elles ne sont pas.

DORANTE.

Voilà une excuse générale pour toutes les inconstances.

ORPHISE.

L'obstination à soutenir un mauvais choix, vous paroît-elle une qualité respectable? Pour moi, je ne le pense pas. Nous sommes tous sujets à l'erreur: le prompt aveu de nos méprises en est, comme semble, le meilleur remède.

DORANTE.

Cette recette est d'un grand usage: j'aimerois pourtant mieux les préservatifs.

ORPHISE.

Que voulez-vous dire? les préservatifs?

DORANTE.

Se presser un peu moins de juger, de

COMÉDIE. 15

choisir. Mais voici le seigneur châtelain,
qui vient vous rendre ses hommages.

SCENE II.

ORPHISE, DORANTE, ERASTE.

ERASTE.

SEROIS-JE assez heureux, madame,
pour que vous vous fussiez trouvée bien
chez moi ?

ORPHISE.

Si bien, monsieur, que j'y veux des
meurer.

ERASTE.

Madame, c'est un honneur auquel je
ne m'attendois pas : mais je n'épargnerai
rien, pour vous rendre agréable le séjour
que vous voudrez y faire.

ORPHISE.

Comment, monsieur, le séjour ? Je

16 L'ENGOUEMENT,

n'en veux jamais sortir.

ERASTE.

Plus vous y resterez, madame, plus vous honorerez la maison, & le maître du logis.

ORPHISE.

Non, non, monsieur, ce ne sont pas des complimens que je vous demande; c'est votre maison elle-même. Voyez quel arrangement vous voulez prendre, fixez le prix, reglez les conditions: j'en passerai par tout ce qu'il vous plaira.

ERASTE.

Je suis au désespoir, madame, de vous refuser une chose que vous paroissez désirer ardemment. Mais cette terre est un bien de famille, dont je ne puis me défaire, pour quelque offre que ce soit. D'ailleurs, je serois incapable de mettre à prix l'avantage qu'elle a de vous plaire, & d'en vouloir rien au-delà de
fa

sa valeur. Mais si vous voulez faire quelque belle & bonne acquisition, je vous indiquerai dans ce païs-ci des terres à vendre, bien bâties, & dans des situations encore plus agréables que celle-ci.

ORPHISE.

Non, je n'en veux aucune autre. Je ne songeais pas à acheter des terres : j'en ai que je n'ai jamais vues & ne verrai jamais. Je ne me soucie point du revenu ; mais cette jolie habitation m'est devenue absolument nécessaire.

ERASTE.

Madame, il faut tout vous dire. J'ai promis à mon fils de la lui céder en le mariant, & je ne puis manquer à cet engagement.

ORPHISE.

Ah ! monsieur, voilà qui est le plus heureux du monde ! J'ai une fille à marier, je la lui donnerai : j'achèterai la

* B

18 L'ENGOUEMENT,

maison ; car je veux qu'elle soit à moi.
Mais pour qu'elle ne sorte pas de votre
famille , je la leur assurerai par le contrat
de mariage.

ERASTE.

J'ai oui parler avec éloge de mademoiselle votre fille. Je connois sa naissance ; elle jouit de son bien paternel qui est considérable ; je crois ne pouvoir faire une alliance plus avantageuse. Il ne reste qu'à sçavoir si mon fils vous fera agréable , & s'il pourra plaire à mademoiselle votre fille.

ORPHISE.

Soyez sûr qu'il me plaira : c'est assez.
Je réponds de ma fille :

ERASTE.

Je vais donc voir s'il est revenu de la chasse , & j'aurai l'honneur de vous le présenter.

COMÉDIE 19

ORPHISE.

Ah! votre fils aime la chasse? j'en suis ravie.... Que nous chasserons ensemble!

SCENE III.

ORPHISE, DORANTE.

ORPHISE.

IL n'y a qu'à bien vouloir, on vient à bout des choses les plus difficiles. Voyez comme mes affaires s'arrangent. J'ai la maison, je marie ma fille; tout cela dans le moment va être fait. Ne suis-je pas trop heureuse?

DORANTE.

Plus heureuse que sage. Vous achetez une maison sans sçavoir ce qu'elle vaut; vous mariez votre fille sans sça-

20 L'ENGOUEMENT;

voir à qui. Je sçais, moi, que c'est un excellent sujet, un homme riche & de qualité; mais vous n'en sçavez rien.

ORPHISE.

Je le suppose; & vous voyez que je n'ai pas tort.

DORANTE.

J'ai admiré, sans dire un mot, la diligence avec laquelle vous avez décidé tant de choses importantes, sans y faire la moindre réflexion : en voici une où je m'arrête. Vous allez faire une acquisition considérable; avez-vous de quoi la payer?

ORPHISE.

Oh! je ne sçais pas cela. Mais heureusement, Triffin mon intendant m'a suivi, pour quelques comptes qu'il avoit à régler à ce couvent; & il est ici. Je vais lui parler : C'est un homme admirable, plein d'expédiens, qui me sert à

COMÉDIE. 21

ravir, le seul de mes domestiques dont
je m'accommode.

DORANTE.

C'est donc un fort honnête homme ?

ORPHISE.

Oh ! non. Il me vole, mais je le sçais ;
je ne suis pas sa dupe.

DORANTE.

Ah ! c'est assez.

ORPHISE.

Les honnêtes gens sont insupportables :
ils se contentent d'être honnêtes gens, ils
ne cherchent point à plaire : leur devoir
expédié, ils croient que tout est fait :
ils contrarient, voudroient vous im-
poser des loix, & se rendent tout-à-fait
à charge. J'en ai l'expérience. J'avois
avant celui-ci un intendant ; c'étoit la
probité même. Il avoit mis mes affaires
dans le plus bel ordre du monde ; ma
maison, mes gens exactement payés ;

22 L'ENGOUEMENT,

tout étoit bien, hors moi qu'il laissoit
sans sol ni maille. Il se piquoit de pren-
dre mes interêts; me donnoit des avis
quand je n'en voulois point : j'étois son
martyr, son souffre douleur : il fallut
bien m'en défaire.

DORANTE.

Et heureusement vous avez trouvé
le contrepied?

ORPHISE.

Triffin est sec & bourru; mais il fait
tout ce que je veux, & j'ai toujours de
l'argent... Ah! le voici lui-même.

DORANTE.

Je vous laisse ensemble.



SCENE IV.

ORPHISE, M. TRIFFIN.

M. TRIFFIN.

MADAME, j'ai à vous parler de fâcheuses affaires.

ORPHISE.

Laissons-les là, M. Triffin. J'en ai d'autres à vous dire, bien plus pressantes.

TRIFFIN.

J'en doute.

ORPHISE.

J'achète cette maison, la terre & tout ce qui s'ensuit ; & cela tout à l'heure.

TRIFFIN.

Avec quoi achetez-vous cette terre, cette maison ?

ORPHISE.

Avec quoi ? Avec de l'argent.

Biv

24 L'ENGOUEMENT;

TRIFFIN.

Où le prendrez-vous?

ORPHISE.

Je le prendrai où en trouve.

TRIFFIN.

Ce ne fera pas dans vos coffres; ils
sont bien vuides.

ORPHISE.

Il faut emprunter.

TRIFFIN.

Sur quoi?

ORPHISE.

Sur mes terres.

TRIFFIN.

Elles sont saisies: C'est ce que je ve-
nois vous apprendre.

ORPHISE.

Vous souffrez cela, monsieur Triffin?

TRIFFIN.

Eh! comment l'empêcher? Vous
prenez toujours, & rien ne se paie.

COMÉDIE. 25

ORPHISE.

Ce ne sont pas des remontrances qu'il me faut, c'est de l'argent.

TRIFFIN.

Je n'en sçais pas faire,

ORPHISE.

Qui plus est, je marie ma fille: voyez si tout cela se fera sans argent.

TRIFFIN.

De combien cette acquisition?

ORPHISE.

Je n'en sçais pas un mot.

TRIFFIN.

Cela seroit pourtant bon à sçavoir... Vous souciez-vous d'avoir encore cette maison après votre mort?

ORPHISE.

Non: mais cette question est choquante.

TRIFFIN.

Passiez cela, & l'achetons à vie: laissez-

26 L'ENGOUEMENT,

sez-leur la terre ; voilà la somme bien réduite. Alors on pourroit . . . N'avez-vous pas vos pierreries ? Je connois un homme en ce païs-ci . . .

ORPHISE.

Mes pierreries, monsieur Triffin ? Pour rien au monde je ne les lâcherai.

TRIFFIN.

Oh bien , laissez cette maison & ce mariage dont vous n'avez que faire : si vous en êtes si engouée , n'y pourrat-on pas revenir dans un autre temps ? Ce château sera toujours à sa place.

ORPHISE.

Il me le faut tout à l'heure , ou point.

TRIFFIN.

Ou point . . . je m'en tiendrois-là . . . Un mariage n'est pas si pressé. Une maison de campagne , qu'en ferez-vous ?

ORPHISE.

Je la veux , monsieur Triffin , je la

COMÉDIE. 27

veux dans le moment. Je n'en démor-
drai pas. Voilà du monde ; nous ache-
verons tantôt cet entretien.

SCENE V.

ORPHISE, DORANTE, ERASTE,
VALERE.

ERASTE.

MADAME, j'ai l'honneur de vous
présenter mon fils qui est transporté de
joie, pénétré de reconnoissance des in-
tentions que vous avez pour lui.

ORPHISE.

En vérité, monsieur, je crois que je
ne puis mieux faire : Voilà une phisio-
nomie qui me répond de l'heureux sort
de ma fille ; & c'est avec le plus grand
plaisir du monde que je la lui donne.

28 L'ENGOUEMENT;

VALERE.

Ah ! madame, si vous sçaviez de quel excès de bonheur vous me comblez, vous seriez contente de votre ouvrage.

ORPHISE.

Vous ne connoissez pas ma fille : Je suis surprise de votre ravissement.

VALERE.

Je n'ignore pas combien elle a de charmes ; & l'honneur de vous appartenir, madame, suffiroit seul pour me rendre heureux.

ORPHISE.

Vous sçavez, monsieur, que je désire beaucoup la maison qui vous étoit destinée. Mais vous n'en jouirez pas moins : nous y vivrons ensemble ; je ne puis me séparer de ma fille, & je serai fort aise que vous soyez toujours avec moi. Je vous laisse la terre. Je ne veux que la maison ; je l'achèterai à vie, si

COMÉDIE. 29

vous le trouvez bon , afin que le paiement en soit plus facile , plus prompt , & que le retour vous en soit plus assuré.

VALERE.

Ah ! madame , elle sera trop payée de toutes les graces que vous me faites. Si mon pere y consent , nous n'y mettrons pas d'autre prix.

ERASTE.

Je loue votre façon de penser , mon fils ; mais en fait d'affaires , il faut moins suivre les mouvemens de son cœur que les regles établies : c'est l'avantage des uns & des autres , & madame est disposée à s'y assujettir.

DORANTE.

Elle ne voudroit pas que cela fût autrement.

ORPHISE.

En peut-on douter ? Oh l'heureux pere !
Votre fils , monsieur , est charmant ;

30 L'ENGOUEMENT;
& je sens que je l'aimerai pour le moins
autant que ma fille. Mais je crois que
la voilà elle-même.

SCENE VI.

ORPHISE, DORANTE, ERASTE,
VALERE, AGLAÉ, JUSTINE.

ORPHISE.

JUSTINE, c'est donc là ma fille?

JUSTINE.

Oui, Madame.

ORPHISE.

Elle est charmante; belle, très-belle,
faite à peindre. Valere, qu'en dites-vous?

VALERE.

Madame, elle vous ressemble.

ORPHISE.

Après ce que j'ai dit, je n'ose en con-

COMÉDIE.

31

venir; mais il est vrai que c'est à s'y méprendre. Croit-on que je ne serai pas heureuse de vivre ici avec cette jolie créature? Et vous, ma chere enfant, ferez-vous contente d'y demeurer avec moi?

AGLAÉ.

Je me trouverai, madame, également bien, partout où j'aurai le bonheur d'être avec vous.

ORPHISE.

Elle a autant d'esprit que de beauté: entendez-vous ce qu'elle dit...? (*Elle l'embrasse.*) Des manieres, des graces... (*Aglaé lui baise la main.*) J'avoue que je l'aime déjà à la folie. Serez-vous fâché; Eraste, d'avoir cette belle fille? Ne sera-t-elle pas bien assortie avec votre fils? C'est Pŷché & l'Amour.

ERASTE.

Quel présent vous nous faites, ma-

32 L'ENGOUEMENT;

dame ! Soyez sûre que nous en fentons tout le prix.

DORANTE.

Songez à vous en affurer, fans perdre de temps.

ORPHISE.

En effet, nous n'avons rien de mieux à faire, que de conclure bien vite tous nos traités. Voulez-vous, messieurs, passer dans mon cabinet ? nous y ferons venir nos gens d'affaires.

DORANTE.

Ensuite nous dînerons, comme simples témoins : n'oublions pas cet article.



SCENE

SCENE VII.

AGLAË, JUSTINE.

AGLAË.

SE peut-il bien qu'un bonheur si inespéré m'arrive en un instant? Mais cette fortune rapide ne se démentira-t'elle point?

JUSTINE.

Votre joie me surprend, mademoiselle. Est-ce un si grand bonheur d'épouser quelqu'un que vous ne connoissez pas?

AGLAË.

Que je ne connois pas? Ah! Justine, dans le transport qui m'agite, je ne puis garder mon secret. Je vous crois prudente & dans mes intérêts. Vous n'en ferez qu'un bon usage. Il y a longtemps

34 L'ENGOUEMENT,
que Valere est attaché à moi.

JUSTINE.

Et vous à lui ? Mais comment, dans ce couvent de campagne, avez-vous fait cette connoissance ?

AGLAE.

Il revenoit de l'armée ; l'abbaye où j'étois se trouva sur sa route : un des murs qui borde ce grand chemin étoit tombé. Tout le monde y entroit : il entra comme les autres, me vit, & ne songea plus qu'aux moyens de me voir. Il inventa mille stratagèmes, pour arriver à ma grille, & m'y faire venir. Je sçus que sa condition étoit sortable à la mienne, ses intentions irréprochables. Aussi contente de son respect que de ses empressemens, je crus pouvoir m'engager avec lui. Nous ne songions qu'à rendre ma mere favorable à nos vues. Il la fit pressentir sur mon établissement,

T COMÉDIE. 35

sans se nommer; elle en rejetta la proposition bien loin. Enfin il se confia à Dorante, intime ami de son pere & de lui; & l'engagea de faire connoissance avec ma mere, pour nous servir.

JUSTINE.

C'est Dorante, en effet, qui lui a inspiré le désir de vous voir, & lui a proposé, pour rendre son voyage plus commode, de s'arrêter en chemin chez son ami, le pere de votre amant. Rien n'étoit mieux imaginé. Mais la fortune vous a bien fécondée, par la passion effrénée que madame a prise pour cette maison : & si vous pouvez conclure votre affaire avant que sa fantaisie soit passée, tout ira bien.

AGLAE.

Je crois que je n'en ai rien à craindre. Ma mere a pris tant de goût pour moi, qu'elle voudra me rendre heureuse.

C ij

36 L'ENGOUEMENT,

Non-seulement je lui plais, mais Valère l'a charmée.

JUSTINE.

Ne vous y fiez pas. Terminez le plutôt qu'il sera possible. Madame s'enflamme aisément; mais cet embrâsement s'éteint de même. J'en ai l'expérience. Je lui ai plu d'abord, autant que je lui déplais à présent; & je vois qu'elle va se défaire de moi. Je m'en console, quoique sa condition soit bonne: car dès qu'elle a fait faire une robe, elle ne veut plus la mettre, & j'en profite. Mais elle a encore plus de caprices que de robes; & l'on n'y peut pas tenir.

AGLAE.

Ah! Justine, que vous m'alarmez! Il faut engager Dorante à presser ma mère de finir. Mais le voici.

SCENE VIII.

AGLAÉ, JUSTINE, DORANTE,
VALERE.

DORANTE.

BELLE Aglaé, je vous ai mieux servie que je ne l'espérois ; je touche au moment d'assurer votre bonheur, & celui de mon ami : ne suis-je pas moi-même trop heureux ?

AGLAÉ.

Hélas ! monsieur, ce qui n'est pas fait est toujours incertain.

DORANTE.

Le plus fort est terminé : voilà madame votre mere en possession de cette maison, l'objet de ses désirs ; on vient d'en dresser l'acte, aux conditions qu'elle

38 L'ENGOUEMENT;

a faites elle-même. Valere ni son pere ne se rendront pas plus difficiles sur les conventions de votre mariage.

AGLAÉ.

Que Valere est heureux d'avoir un ami tel que vous! Du partage de ses biens, voilà celui, Dorante, sur lequel je prétens ne rien relâcher de mes droits.

VALERE.

Quel droit n'auriez-vous pas sur moi, si cette amitié que vous réclamez n'y mettoit des bornes? J'oublie que je suis venu pour vous avertir qu'on va se mettre à table.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

AGLAË *seule.*

LES voilà donc qui vont signer le
marché de cette maison : mais finiront-
ils en même-temps ce qui me regarde ?

SCENE II.

AGLAË, JUSTINE.

AGLAË.

NE sçais-tu rien, Justine ?

JUSTINE.

Je sçais que l'argent qu'il falloit est
trouvé ; mais c'est à des conditions dures.

40 L'ENGOUEMENT,

Monsieur Triffin a déclaré qu'il ne pouvoit rien faire, s'il n'avoit ses pierreries à mettre en gage pour quelques jours. Le contrat étoit fait, la somme promise, le désir ardent: il n'y a pas en moyen de reculer. Madame est venue toute égarée me demander sa cassette. Elle avoit les larmes aux yeux, jettoit de profonds soupirs: je ne l'ai jamais vue si touchée. Ledit monsieur Triffin a transformé en un clin d'œil les diamans en or & en bons billets; le tout a été livré & acheté, & la maison cédée.

A G L A É.

Et ce qui m'intéresse, Justine, n'en dit-on rien?

J U S T I N E.

Je n'en sçais que jusques-là. Ceci étoit le préliminaire; il a fallu le finir, avant que de penser à autre chose.

SCENE III.

ORPHISE, AGLAÉ, JUSTINE.

ORPHISE.

DITES-MOI, Justine, ce que vous faites-là , au lieu de songer à ce que je vous ai ordonné ?

JUSTINE.

Madame , j'ai fait tout ce que vous m'avez dit.

ORPHISE.

Oui : mais , c'étoit tout ce que je ne vous ai pas dit , qu'il falloit faire.

JUSTINE.

Comment le deviner ?

ORPHISE.

Comment ? Comme cela se fait quand on sçait servir. Il n'est pas merveilleux qu'on obéisse à ses maîtres ; les animaux

12 L'ENGOUEMENT,

en font autant. On ne montre de l'intelligence, qu'en prévenant leurs désirs.

JUSTINE.

Mais, madame, la crainte d'outrepasser vos ordres. . . .

ORPHISE.

Outrepasser ! . . . Qu'est-ce que cela veut dire ? Outrepasser ! . . Elle est d'une impertinence insoutenable. Vous le voyez , ma fille ; c'est une créature qui me fait mourir. Je ne suis plus servie.

AGLAE.

Il me semble pourtant qu'elle a bien du zèle.

ORPHISE.

A mal faire.

JUSTINE.

Madame étoit contente de moi, les premiers jours que j'eus l'honneur d'être à elle : j'en sçavois moins qu'aujourd'hui, & je n'avois pas plus d'envie de la contenter.

COMÉDIE. 45

ORPHISE.

Oui ; mais vous vous y preniez de meilleure grace. C'est à présent une maussaderie , une maladresse qui n'a pas d'exemple. Elle me coëffe à faire horreur. Quelque détachée qu'on soit de sa figure , on ne veut pas faire peur. Il n'y a qu'à voir , je suis toute échévelée.

JUSTINE.

Madame vient de se promener au vent.

ORPHISE.

Retirez-vous , je n'aime pas les insolences. Vous l'entendez : cela se peut-il soutenir ? C'est un grand malheur d'avoir des valets.

AGLAE.

J'en connois un plus grand , madame : c'est de n'en avoir pas.

ORPHISE.

Je vous entends ; mais vous allez avoir tout ce que vous voudrez. D'ail-

44 L'ENGOUEMENT,

leurs il est temps que vous soyez servie

AGLAE.

J'ai amené de mon couvent une fille aimable & de mérite, qui cherche condition ; elle m'a priée de la conduire jusqu'ici, d'où elle iroit aisément dans un lieu où elle trouveroit de la protection pour se placer. J'ai cru, madame, que vous ne désapprouveriez pas que je lui rendisse ce léger service. Mais si vous permettez que j'aie quelqu'un à moi, je vous demande par préférence cette personne, que je connois, que j'estime, & que j'aime.

ORPHISE.

Ah ! volontiers. Mais je voudrois la voir ; & si elle me plaît, vous prendriez Justine que je ne puis plus supporter. Où est-elle ? faites-la moi venir.

JUSTINE.

Elle est dans l'entre-sol, sur votre ca-

COMÉDIE: 45

binet, dont elle n'est pas sortie. Je vais
la chercher. *(Elle sort.)*

ORPHISE.

Et lui dire cent sottises ... *(à Aglaé)*
Je vois qu'on ne peut être bien servie
qu'en changeant de gens tous les jours.
Cela est fort désagréable.

SCENE IV.

ORPHISE, AGLAÉ, SOPHIE.

ORPHISE.

AH! la jolie créature!

SOPHIE.

On m'a dit que madame cherche
quelqu'un pour la servir.

ORPHISE.

Il est vrai; & je serois fort aise que
vous pussiez me convenir.

46 L'ENGOUEMENT,

SOPHIE.

(Dans la nécessité qui me force à chercher une condition, je n'aurois osé espérer un aussi grand bonheur, madame, que celui d'être auprès de vous.

ORPHISE.

Vous avez servi sans doute ?

SOPHIE.

Hélas ! non, madame.

ORPHISE.

Mais c'est peut-être tant mieux. Elles prennent un mauvais pli dans les maisons qui ne sont pas d'un certain air ; & l'on a toutes les peines du monde à leur ôter. Vous avez du moins appris à coiffer ?

SOPHIE.

Non, madame.

ORPHISE.

Je n'en suis pas fâchée ; les coiffeuses ont des méthodes générales, avec les-

COMÉDIE. 47

quelles elles n'attrappent jamais l'air du visage : une main adroite, un goût naturel parviennent cent fois mieux aux finesses de cet art ... C'est vous qui vous êtes coëffée ?

SOPHIE. !
Oui, madame.

ORPHISE.
Oh ! c'est du meilleur goût du monde, & avec une entente très-fine. Au surplus, quels sont vos talens ?

SOPHIE.
Madame, je brode passablement bien ; d'ailleurs je sçais très-peu de choses. Mais l'extrême désir de bien faire m'instruira.

ORPHISE.
Vous sçavez tout ; vous sçavez plaire. Ma belle, vous êtes à moi, j'aurai soin de vous rendre heureuse.

48 L'ENGOUEMENT,

SOPHIE.

Ah, madame ! il ne me faut rien de plus. *(elle s'éloigne.)*

ORPHISE.

Que vous avez bien fait, ma fille, de l'amener ici ! Je n'ai jamais rien vu de plus aimable : elle a l'air noble, & parle tout autrement que les gens de sa sorte. Quel dommage qu'elle ne soit pas d'une plus haute condition ! il n'y a rien qu'on n'en pût faire. N'est-il pas vrai, ma fille ?

AGLAË.

Quand vous la connoîtrez, vous verrez que son mérite est bien au-dessus de ses agrémens. Voilà mon frere.



SCENE V.

SCÈNE V.

DAMIS, ORPHISE, AGLAË,
SOPHIE.

DAMIS.

AH, ah ! c'est ma sœur !

ORPHISE.

Eh quoi, mon fils ! vous avez l'air
bien étonné.

DAMIS.

Il est vrai, madame ; j'ai cru ma sœur
dans un couvent, & je la vois ici.

ORPHISE.

Vous apprendrez des choses plus sur-
prenantes : au lieu de l'aller trouver, je
l'ai fait venir chez moi.

DAMIS.

Chez vous, madame ? c'est-à-dire,
où vous êtes.

* D

50 L'ENGOUEMENT,

ORPHISE.

Non ; chez moi. Quand j'arrivai hier ici, c'étoit la maison d'Erasme ; aujourd'hui c'est la mienne. Le goût que j'ai pour les choses parfaites, me permettoit-il de manquer celle-là ?

DAMIS.

Je conviens de ses charmes ; mais ce qui me surprend , c'est que cela ait été fait en aussi peu de temps.

ORPHISE.

Je veux si fort ce que je veux , que rien ne me résiste. Enfin cette maison va faire le bonheur de ma vie , je m'y établis pour toujours : je marierai ma fille & vous aussi, mon fils; cela fera de la compagnie. Nous serons tous ensemble; c'est un projet charmant. Et comme je suis en train de faire d'agréables acquisitions, voilà une jolie fille que je viens de prendre pour me servir.

COMÉDIE. 31

DAMIS.

Pour vous servir ? Mais est-elle propre à cela ?

ORPHISE.

Ah ! j'en serai contente.

DAMIS.

Cela se peut.

ORPHISE.

Vous ne la regardez seulement pas !

DAMIS.

Pourvu qu'elle vous plaise, madame, elle n'a pas besoin d'autres suffrages.

ORPHISE.

Monsieur est aride de louanges.



S C E N E V I.

ORPHISE, AGLAÉ, DAMIS;
DORANTE, SOPHIE.

DORANTE.

SÇAVEZ-VOUS, madame, qu'il y a encore plusieurs choses à faire, qui demandent votre présence ? la séparation des meubles compris dans votre marché, l'inventaire à vous remettre.

ORPHISE.

Triffin n'y est-il pas ?

DORANTE.

De bonne foi, madame, voulez-vous vous rapporter à lui de tout ?

ORPHISE.

Eh bien, mon fils, voyez cela.

DORANTE.

Ah, monsieur ! vous arrivez fort à

COMÉDIE. 53

propos : les choses en iront mieux, si vous vous en mêlez.

DAMIS. O

Volontiers. Je vais voir Erasme, & nous finirons ensemble ce qui reste à régler.

ORPHISE. O

Mais vraiment, ma fille, il faut aussi que vous alliez faire remettre à Sophie tout ce qui est entre les mains de Justine.

SCENE VII.

ORPHISE, DORANTE.

DORANTE.

Vous ne sçavez pas, madame, un des grands agrémens de l'acquisition que vous venez de faire. Vous avez à deux pas de chez vous la maison de cette fem-

54 L'ENGOUEMENT,

me que vous aimez tant , avec qui vous
désiriez si passionnément de vivre.

ORPHISE.

Eh ! qui donc ?

DORANTE.

Quoi ! vous ne vous souvenez pas que
vous passâtes tout un jour , il n'y a pas
longtemps , à m'entretenir d'une person-
ne charmante , de ses graces nobles , de
son esprit fin , de la justesse de son goût ?

ORPHISE.

Je ne sçais pas qui vous voulez dire.

DORANTE.

La voilà donc oubliée , cette Cida-
lie ?

ORPHISE.

Eh , qui l'auroit devinée au portrait
que vous en faites ? C'est la plus maussa-
de & la plus sotte espeece que j'aie ja-
mais vue.

TRICOMÉDIE. 55

DORANTE.

Mais ce portrait, madame, c'est vous qui me l'avez fait.

ORPHISE.

J'avoue que je l'avois vue dans un faux jour quand je vous en parlai. Nous nous étions rencontrées la veille à un souper où elle ne dit pas un mot : la compagnie étoit détestable, les propos ramassés dans les rues. Je fussois d'ennui, de dégoût, d'indignation. Le silence de cette femme me sembla un accord de ses sentimens aux miens ; je crus voir dans ses yeux perfides des réponses à tout ce que je pensois ; & je lui scus gré de penser si bien.

DORANTE.

Et comment lui avez-vous ôté ce que vous lui aviez accordé si libéralement ?

ORPHISE.

Oh ! je l'ai vue depuis : elle s'est dé-

Div.

56 L'ENGOUEMENT;

velopée avec une bavarderie intarissable; en un mot, c'est la plus platte & la plus pitoyable caillette qu'on puisse voir. Je vais donner de bons ordres, pour qu'elle n'aborde pas dans ma maison; il la faudroit désertter.

DORANTE.

C'est bien fait. Mais raisonnons un peu sur des choses plus sérieuses: Voilà l'affaire qui vous tenoit tant au cœur heureusement terminée; il nous reste l'autre à régler, qui n'est pas moins intéressante.

ORPHISE.

Quelle autre?

DORANTE.

Eh! le mariage de votre fille.

ORPHISE.

Celle-là n'est pas si pressée.

DORANTE.

Comment donc? N'êtes-vous pas convenue de les finir toutes deux en même temps?

COMÉDIE. 37

ORPHISE.

Vous me faisiez des reproches ce matin de marier ma fille à quelqu'un que je ne connois pas. Je crois en effet qu'il faut se donner le loisir d'examiner les convenances de cette affaire.

DORANTE.

Mais, madame, Erasme & Valere croiront que vous n'avez songé qu'à les surprendre, & les déposséder d'une maison dont ni l'un, ni l'autre ne vouloient se défaire.

ORPHISE.

Je l'ai bien payée; qu'auront-ils à dire?

DORANTE.

Ils diront que vous les avez trompés; que vous leur manquez de parole; & que moi, leur intime ami, je me suis employé à les faire tomber dans le piège que vous leur avez tendu.

58 L'ENGOUEMENT,

ORPHISE.

Ils diront ce qu'ils voudront. La maison est à moi par un bon contrat ; ils ne peuvent me l'ôter.

DORANTE.

En vérité, madame...

ORPHISE.

En vérité, monsieur, votre Valere est un fat, qui n'épousera pas ma fille. Vous pouvez lui dire. J'ai bien examiné cela pendant le dîner. Il n'a été occupé que d'elle, il ne sembloit pas que je fusse à table. Croyez-vous que je me divertirois beaucoup à être la triste spectatrice de leurs fades amours ? Quand on renonce pour soi-même à la galanterie, aux passions, le spectacle en est odieux. Je veux marier ma fille à un homme fait, incapable de s'amouracher ridiculement d'un enfant. Il m'est venu sur cela même une idée qui me plaît ex-

COMÉDIE. 59

trêmement. Je vous ai déjà dit que je veux que nous vivions ensemble. Il faut que vous épousiez ma fille. C'est un moyen de vous fixer auprès de moi, tout à fait bien-séant ?

DORANTE.

C'est donc pour me faire ajouter la trahison envers mes amis, à la supercherie dont ils vont me soupçonner ?

ORPHISE.

Ah ! oui, je sçais que vous avez de la morale : de plus, vous êtes un philosophe qui ne voulez pas vous marier. Mais ma fille est jolie, & j'ai souvent vu la beauté faire échouer la philosophie. Faites-y vos réflexions, je vous laisse. Il faut que je parle à Triffin, que je soupçonne de m'avoir étrangement dupé dans l'affaire que je viens de conclure.



SCENE VIII.**DORANTE** *seul.*

LES charmes de sa fille ne m'ont que trop touché ; mais l'honneur & l'amitié me défendent d'y penser. Songeons plutôt à tirer de peine ces malheureux amans. Voici le plus à plaindre.

SCENE IX.**VALERE, DORANTE.****VALERE.**

MON cher Dorante, vous venez d'avoir un entretien, où vous aurez arrangé tout ce qui nous regarde.

DORANTE.

Ah, Valere ! comment vous annon-

COMÉDIE. 61

cer le malheur qui vous menace ?

VALERE.

Quoi donc ? que peut-il être arrivé ?

DORANTE.

Vous avez déplu.

VALERE.

Seroit-ce à Aglaé ?

DORANTE.

Non ; mais à sa mere , c'est bien pis.

VALERE.

Doute-t'elle que je ne sois passionné
de sa fille ?

DORANTE.

Vous ne l'en avez que trop convain-
cue.

VALERE.

Et cela lui déplaît ?

DORANTE.

Oui. Vous êtes étonné, mon cher Va-
lere ! Vous ne connoissez pas encore les
femmes : tout sentiment, dont elles ne

62 L'ENGOUEMENT,

sont pas l'objet , les offense. Orphise voudroit que ce fût pour vivre avec elle qu'on épousât sa fille : C'est trop vouloir. Peut-être aussi n'avez-vous pas assez ménagé sa délicate vanité.

VALERE.

Ah ! sans doute , il y aura moyen de réparer ma faute. Je ne puis croire qu'Orphise méprise assez ses engagements, pour rompre avec nous.

DORANTE.

Vous ne sçauriez trop-tôt lui parler. Et en vous plaignant amèrement d'un changement si imprévu, fondez principalement vos regrets sur le bonheur que vous vous promettiez de vivre avec elle. La voilà heureusement qui revient.



SCENE X.

ORPHISE, DORANTE, VALERE.

ORPHISE.

JE n'ai rien fait de ce que je voulois faire. Je vois qu'il est temps de commencer mes exercices champêtres : Voulez-vous, monsieur, venir avec moi ?

DORANTE.

De grace, écoutez-nous un moment, madame. Vous m'avez chargé d'une commission qui jette mon ami dans le dernier étonnement. Il ne veut pas m'en croire.

VALERE.

Non, madame ; j'ose dire que je ne vous en croirois pas vous-même.

ORPHISE.

Il vous paroît incroyable qu'on chan-

64 L'ENGOUEMENT,

ge de volonté ? rien pourtant n'est plus ordinaire.

VALERE.

Quoi, madame ! il seroit vrai, qu'au mépris de votre parole, après m'avoir flatté de l'espérance de vivre avec vous, vous voudriez me rendre l'homme du monde le plus malheureux ?

ORPHISE.

Pourquoi si malheureux de ne pas épouser ma fille ? Sa figure assez gentille vous a porté à la tête : un doux sommeil dissipera cette vapeur.

VALERE.

Ah, madame ! vous riez de ma peine ; vous ne la sentez pas. Où retrouverai-je tout ce que cette alliance me faisoit envisager ?

ORPHISE.

Si vous m'y comptez pour quelque chose, fixée dans cette maison voisine
de

COMÉDIE. 65

de vos terres, vous pourrez y venir partager ma solitude, & y séjourner tant qu'il vous plaira. On voit ses voisins, sans que personne y trouve à redire. Ma fille est une marmotte, qui a plus besoin d'un gouverneur que d'un mari: vous êtes trop jeune pour cet emploi. Et si enfin vous vouliez une femme, aisément vous trouveriez mieux. Qu'est-ce que j'entends?

DORANTE.

C'est un porte-balle que je vois dans la cour.

ORPHISE.

Ah, Dorante! dites, je vous prie, qu'on le fasse entrer. J'ai besoin de cent choses. Cela va bien nous divertir.



*

E

66 L'ENGOUEMENT,

SCENE XI.
ORPHISE, DORANTE, VALERE

LE PORTE-BALLE.
V O U S allez voir du beau & du très-beau, du rare & du très-rare. Voyez cette boîte.

ORPHISE.
Eh, si ! elle est exécration.

LE PORTE-BALLE.
Exécration ! elle me coûte des trésors ; je parie que vous n'en avez pas de si belles.

ORPHISE.
Gardez ce beau bijou.

LE PORTE-BALLE.
Oui , oui , je sçaurai bien qu'en faire.
Ah ! voilà un étui ; vous n'en avez jamais vu comme celui-là.

COMÉDIE. 67

ORPHISE.

Non vraiment, & je serois bien fâchée d'en avoir de pareils; il est horrible.

LE PORTE-BALLE.

Madame la comtesse, ou marquise; vous êtes bien dénigrante!

ORPHISE.

Si vous n'avez que des horreurs, ce n'est pas la peine de les regarder. Mais qu'est-ce que je vois là?

LE PORTE-BALLE.

Ah, ah! c'est le plus beau morceau de la Chine qui en soit encore venu. Je ne suis pas pressé de le vendre; le roi le prendra.

ORPHISE.

Voyons, voyons. Ceci mérite attention. Ah! de fait, cela est beau. Voyez, Valere.

68 L'ENGOUEMENT;

VALERE.

Rien de plus admirable.

ORPHISE.

Qu'en dites-vous, Dorante?

DORANTE.

Rien de plus inutile.

ORPHISE.

Il est bien question d'utilité à ces choses-là ! Et ne me sera-t'il pas nécessaire quand j'aurai mes pierreries. C'est bien dans ce moment-ci qu'il me les faudroit, pour les arranger dans ce joli écrin. Le lac est du plus ancien, il est parfait ; personne ne s'y connoît comme moi, & je sçais que ce n'est pas-là un morceau à laisser échapper.

DORANTE.

Vous vous y prenez bien, pour l'avoir à bon marché !

ORPHISE.

Bon marché, ou non, il faut que je

COMÉDIE. 69

l'aie. Quand on a vu cela, on ne s'en passe point. Je me passerois plutôt de boire & de manger. Oh ça, monsieur, dites-moi au juste le prix : & que votre premier mot soit le dernier ; car je n'aime pas à marchander.

LE PORTE-BALLE. II

Dix-huit cent francs, à prendre ou laisser.

ORPHISE.

Combien cela fait-il, dix-huit cent francs ?

DORANTE.

Soixante & quinze louis.

ORPHISE.

Cela est violent.

LE PORTE-BALLE.

Soixante & quinze louis n'est pas une chose rare.

ORPHISE.

Oh ! je ne sçaurois les donner.

70 L'ENGOUEMENT,

LE PORTE-BALLE.

Ne les donnez pas, vous vous en repentirez. On trouve de l'or par-tout, & l'on ne trouve nulle part un si beau bijou.

ORPHISE.

Il a raison. Mais où les prendre ? Monsieur Triffin, qui vient de donner vingt mille écus, va se gendарmer. N'importe : j'ai d'ailleurs à lui parler, il faut sçavoir s'il est enfin revenu Quelqu'un est-il là ? (Duval entre.) . . . Duval, demandez Triffin, & qu'on me le fasse venir tout-à-l'heure.

VALERE.

En attendant qu'il arrive, s'il ne vous faut que soixante & quinze louis, je crois les avoir sur moi.

ORPHISE.

Si vous voulez me les prêter, vous me comblerez de joie : cela me donnera le

COMÉDIE. 71

loisir de dire à Triffin qu'il est un fripon.
Voilà (*au porte-balle*) votre argent ;
donnez-moi mon petit coffre.

LE PORTE-BALLE,

J'ai aussi des livres d'un bon débit. Si
vous en voulez ?

ORPHISE,

Ah ! voyons ; rien ne va mieux à la
campagne.

DORANTE.

Sçavez-vous lire ?

ORPHISE.

Je n'ai jamais lu ; Mais en a-t'on le
temps ? Je m'imagine que c'est un plaisir
toujours nouveau.

LE PORTE-BALLE.

Voici des livres d'histoire.

ORPHISE.

D'histoire ? Oh ! cela est bien long ;
on n'en voit jamais la fin.

72 L'ENGOUEMENT;

LE PORTE-BALLE.

En voulez-vous de morale ?

ORPHISE.

Non, non, monsieur : tous ces gens
à morale font ennuyeux à mourir. Je
serois bien fâchée de leur ressembler.

LE PORTE-BALLE.

Voilà des comédies.

ORPHISE.

On les voit jouer ; cela ne se lit pas.

LE PORTE-BALLE.

Voici des livres de science.

ORPHISE.

Apprennent-ils à gagner au jeu ?

DORANTE.

Ceux d'antimorale pourroient ensei-
gner les moyens d'y prendre ses avan-
tages ; mais je ne les crois pas impri-
més.

ORPHISE.

Il n'y a rien de ce qu'il me faut.

COMÉDIE.

75

LE PORTE-BALLE.

J'ai de beaux romans : cela est plus à l'usage des dames.

ORPHISE.

Des sentimens, des délicatesses, des vieilles constances radoteuses; ah! si! je n'en veux point.

LE PORTE-BALLE.

Eh bien, voilà des contes des Fées.

ORPHISE.

Ils n'ont pas le sens commun : j'aime assez cela. Donnez ce que vous en avez, je les prendrai. Mais n'auriez vous pas aussi des pantins?

LE PORTE-BALLE.

Il ne m'en reste pas pour le présent. J'en ai beaucoup vendu, & bien des marchands s'y sont enrichis.

DORANTE.

A l'honneur de notre siècle.

Ils baissent, & je ne m'en charge plus sans être assuré du débit : c'est une marchandise qui peut perdre avec le temps.

DORANTE.

Elle a peu de valeur intrinseque.

ORPHISE.

Oh ! pour moi, cela ne me fait rien ; je les aimerai toujours.

DORANTE.

Vous ne pouvez faire un plus bel essai de constance.

ORPHISE.

Ne diroit-on pas que la plupart des choses qu'on s'obstine à aimer, valent mieux que des pantins ? Oui, monsieur, j'en suis folle ; je veux en tapisser un cabinet : cela fera des especes de tableaux mouvans ; rien au monde ne sera si amusant. Fort peu de compagnies vaudront celle-là.

COMÉDIE.

LE PORTE-BALLE.

Oh bien ! madame, je vous en apporterai de quoi meubler une maison.

ORPHISE.

Et tout au plutôt ; n'y manquez pas.

SCENE XII.

ORPHISE, DORANTE, VALÈRE,
DUVAL.

DUVAL.

CLEANDRE envoie dire à madame qu'il a appris, en relayant pour aller chez lui, qu'elle est ici. Il demande s'il pourroit avoir l'honneur, chemin faisant, de lui faire sa cour ?

ORPHISE.

Qu'il s'en garde bien. Faites-lui dire que je suis accablée d'affaires, qui ne me laissent pas un moment pour recevoir

76 L'ENGOUEMENT;

sa visite. Allez vite; qu'il ne vienne pas;
(*Duval sort.*)

DORANTE.

Je suis surpris que vous refusiez de voir un homme si agréable, dont vous étiez enchantée il n'y a pas longtemps, & qui en effet a beaucoup d'esprit.

ORPHISE.

Oui, pour un quart d'heure; à la longue il est ennuyeux. Il differte, il raisonne, veut prouver.

VALERE.

Personne ne parle si bien.

ORPHISE.

J'en conviens: mais il est attentif à ce qu'il dit. Et quand on s'écoute, les autres ne nous écoutent plus. La dernière fois que je le vis, il m'excéda, me donna des vapeurs; il est insoutenable. J'aime cent fois mieux son frere qui est tout-à-fait sot, mais le meilleur enfant

COMÉDIE: 77

du monde ; sans art , sans prétention ;
S'il vous ennuie , c'est sans avoir dessein
de vous divertir.

SCENE XIII.

ORPHISE, DORANTE, VALERE,
DUVAL.

DUVAL.

MONSIEUR Triffin est dans votre
antichambre , qui attend vos ordres ,
madame.

ORPHISE.

Qu'il entre. Allez , monsieur , m'at-
tendre sur la terrasse ; j'irai bientôt vous
retrouver.



78 L'ENGOÛEMENT;

SCENE .XIV.

ORPHISE, M. TRIFFIN.

ORPHISE.

Où étiez-vous donc, monsieur Triffin?

TRIFFIN.

Où j'avois à faire.

ORPHISE (*lui montrant l'écrin.*)

Voyez-vous ceci?

TRIFFIN.

Oui. A quoi cela est-il bon?

ORPHISE.

A mettre des pierreries.

TRIFFIN.

Vous n'en avez pas grandement affaire pour le moment présent.

ORPHISE.

Oh! j'en ai affaire; car je veux garnir

mon écrin. Il me faut mes pierreries, & tout-à-l'heure. Vous me les avez arrachées d'adresse; vous les rendrez de force. Là, mes girandoles; ici, ma croix: & mon noeud, où le mettrai-je? fort bien là; voici pour le collier. Allons, monsieur Triffin; vous voyez bien qu'il me faut tout cela.

TRIFFIN.

Je vois aussi que, pour retirer les gages, il faut de l'argent. Donnez-vous un peu de patience: j'attends un remboursement, comme je vous l'ai dit, que vous aurez incessamment.

ORPHISE.

A moi de la patience! Eh! vous n'y pensez pas. Quelle trahison de m'avoir enlevé mes pierreries, & de ne me les pas rendre dans le moment où j'en ai le plus besoin! Vous les avez, monsieur Triffin; & c'est peut-être mon argent

80 L'ENGOUEMENT;

que vous m'avez prêté à intérêt : ceci m'irrite & m'éclaire sur vos manigances. Je ne suis pas plus sévère que de raison ; mais il y a des tours qu'on ne pardonne pas. Celui-ci me fera rechercher les autres, & vous vous en trouverez mal.

TRIFFIN.

Quand vous vous donneriez le régal de me faire pendre, votre écrin n'en sera pas plutôt garni.

ORPHISE.

Eh bien, voyez donc ce qu'il y auroit à faire. Ne pourroit-on pas changer ce gage en d'autres ? se défaire de ce qui est moins nécessaire ? Vendez mes chemises, mes draps, toutes les choses dont je puis me passer.

TRIFFIN.

Toutes ces inutilités-là ne feront pas votre somme. Mais fiez-vous à moi : je remettrai vos parures, plutôt que vous ne croyez

COMÉDIE. 81

croyez, entre les mains de mademoiselle Sophie; car c'est elle, à ce que j'ai oui dire, qui aura la garde de tout. Ah! que c'est une belle fille, & qui vous servira bien!

ORPHISE.

Elle vous plaît donc, monsieur Trifin? Eh bien, rendez-moi mes pierres, & je vous la ferai épouser. J'aurai le plaisir en même temps de faire sa fortune, & j'en serai ravie. Comment donc! il est bien tard, pour toutes les promenades que j'ai à faire. (*Damis paroît.*) Ah! mon fils, vous venez tout-à-propos pour me donner la main. Vous me rendrez compte, chemin faisant, de ce que vous avez fait.

Fin du second Acte.

*

F

32 L'ENGOUEMENT,



A C T E I I I.

SCENE PREMIERE.

M. TRIFFIN *seul.*

CETTE Sophie me plaît grandement.
Mais pourtant elle n'a rien ; n'importe. Je veux la faire jaser ; & si son babil est aussi gentil que son minois , j'en pourrois bien faire la folie La voilà qui passe ; je vais l'arrêter.

S C E N E I I.

SOPHIE, M. TRIFFIN.

TRIFFIN.

N'ALLEZ donc pas si vite , mademoiselle Sophie : j'ai quelque chose à vous dire.

COMÉDIE.

83

SOPHIE.

Et moi, monsieur Triffin, je n'ai rien à entendre.

TRIFFIN.

Oh ! si vous sçaviez ce que c'est, vous vous donneriez la peine d'écouter.

SOPHIE.

Non. Si je le sçavois, je n'aurois pas besoin de l'apprendre.

TRIFFIN.

C'est une nouvelle qui vous intéresse.

SOPHIE.

Je ne suis pas curieuse.

TRIFFIN.

Eh bien, vous la sçauvez pourtant : c'est qu'on vous marie.

SOPHIE.

Je ne le crois pas.

TRIFFIN.

Et pourquoi ne le pas croire ?

F ij

84 L'ENGOUEMENT;

SOPHIE.

Parce qu'on ne peut me marier sans moi, & que je ne me marie point.

TRIFFIN.

Si vous sçaviez à qui... Mais vous ne le demandez seulement pas !

SOPHIE.

Peu m'importe.

TRIFFIN.

C'est un homme riche, & dans un poste honorable & lucratif.

SOPHIE.

Qui que ce soit, je ne l'épouserai pas.

TRIFFIN.

C'est un grand avantage d'avoir du bien, & d'en acquérir tous les jours.

SOPHIE.

C'en est encore un plus grand de ne s'en pas foucher.

TRIFFIN.

Et de quoi vous fouchiez-vous donc ?

COMÉDIE.

85

SOPHIE.

D'être à l'abri des importuns.

TRIFFIN.

Oh ! mademoiselle Sophie , vous êtes trop dédaigneuse. C'est moi qui étois assez fou pour vouloir faire votre fortune , aux dépens de la mienne ; (car vous n'avez rien à apporter en mariage). Vous auriez vu ce que c'est que d'être à son aise , surtout quand on est en condition. On n'obéit qu'à son gré ; on a le plaisir de ne se point embarrasser de son maître : & si avec cela on sçait se rendre nécessaire , on le fait plier à toute heure , par la crainte qu'il a de vous perdre. Et il se trouve qu'on devient maître soi-même de celui qui croit vous commander. Cela est assez plaisant.

SOPHIE.

Je renonce au plaisir , comme à la gloire de ce regne usurpé. Mon ambi-

F iij

86 L'ENGOUEMENT,

tion se borne à plaire à ma maîtresse.

TRIFFIN.

Eh bien ! si vous ne voulez qu'être esclave, je vous apprendrai à servir.

SOPHIE.

Monsieur Triffin, je vous crois fort adroit, mais non pas pour coëffer.

TRIFFIN.

C'est tout autre chose que je veux vous apprendre : ce sont les moyens de gagner les bonnes grâces de vos maîtresses.

SOPHIE.

Eh bien ! que faut-il faire ?

TRIFFIN.

Leur dire toujours oui ; jamais ne les contrarier ; répondre aux questions qu'elles vous font, non ce qui est, mais ce qu'elles souhaitent ; les louer à propos : ce n'est pas quand elles font bien, alors elles n'ont nul besoin de nos louanges, & les méprisent ; mais elles s'en

COMÉDIE 887

aident volontiers, quand l'applaudissement public leur manque. Cet art est d'un grand usage; & vous aurez souvent occasion de l'employer. Notre maîtresse fait cent choses par jour qui ne peuvent trouver que des approbateurs à gages.

SOPHIE.
Je sçaurai la servir, la respecter, & peut-être lui plaire, sans la tromper. Gardez vos secrets, monsieur Triffin; ils ne me sont pas propres.

TRIFFIN.
Par où donc vous tenter?

SOPHIE.
Vous n'y réussirez pas.

TRIFFIN.
Qu'elle seroit belle, si elle étoit moins fiere! Mais, qu'ai-je à faire de sa beauté, qui tôt ou tard se fanera? Ne ferai-je pas mieux de choisir une fille de bonne

88 L'ENGOUEMENT,

famille, douce & honnête, avec de l'argent qui ne s'usera pas, que de prendre une suivante qui ne m'apportera pour dot que des hauteurs d'une impératrice, d'une reine ? Oh ! je m'en dépars,

SOPHIE.

Et vous faites bien. Je ne suis point du tout votre fait ; croyez-moi, & me laissez en repos.

TRIFFIN.

Adieu, mademoiselle Sophie : croyez aussi que vous ferez mal payée de vos gages.

SOPHIE.

Soit.



SCENE III.

AGLAË, SOPHIE.

AGLAË.

AH, ma chere Sophie ! Sçavez-vous tous mes malheurs ?

SOPHIE.

Justine m'a raconté toutes les révolutions arrivées dans cette journée : Et ce qui m'a surpris, c'est qu'elle m'a fait ce récit, comme si elle ne disoit rien, tant elle est accoutumée aux changemens subits du climat qu'elle habite.

AGLAË.

Ma douleur surpasse encore mon étonnement. Figurez-vous, Sophie, vous qui sçavez depuis longtemps le secret de mon cœur, quelles agitations il vient d'éprouver ? Ma mere me mande inopi-

90 L'ENGOUEMENT,

nément, de la venir trouver. J'arrive, & je me vois chez Valere : j'apprens que je vais l'épouser. Et comme si c'étoit un songe, deux heures après tout est effacé ; & il ne me reste de cette espérance, que le trouble affreux qu'elle a jetté dans mon ame. Vous êtes sensible, Sophie, & vous pouvez comprendre l'effet d'un tel événement. Hélas ! Vous auriez bien des choses aussi à me dire, dans la circonstance où vous vous trouvez : mais je suis si occupée de moi, que je ne puis même vous parler de vous.

SOPHIE.

Valere vous a-t'il vu ? Sçait-il son malheur ?

AGLAÉ.

Je ne doute pas qu'il ne le sçache. Nous nous sommes rencontrés à la pêche, mais sous les yeux de ma mere qui

COMÉDIE. 91

nous observoit : nous n'avons pu nous parler. Elle est allée voir les vendanges, il l'a suivie tristement ; & je me suis retirée , ne pouvant plus soutenir la violence que je me faisois.

SOPHIE.

Croyez - vous qu'il ait pénétré la cause de ce brusque changement ?

AGLAË.

Je crois qu'il l'ignore aussi bien que moi. Cependant je suis surprise qu'il n'ait pas tenté à cette promenade de me dire quelque mot. Il a même affecté de ne me pas regarder. D'où vient cette froideur de sa part , dans une conjoncture si intéressante ? Je n'y comprends rien. Mais je voudrois voir ce Valere : Voilà le seul moment où je pourrois lui parler. Ne reviendra-t'il point de cette promenade ? Ah ! le voici, & son pere avec lui.

SCENE IV.

AGLAÉ, SOPHIE, ERASTE,
VALERE.

ERASTE *au fond du théâtre avec Valere.*

JE ne la verrai point, je suis trop outré contr'elle. Je veux seulement marquer mes regrets à son aimable fille, qui n'a nulle part à ces indignes procédés. Mademoiselle, vous voyez un homme au désespoir de vous perdre, & d'effuyer un affront, dont il ne peut se venger que sur une femme qu'il respecte encore, par l'honneur qu'elle a de vous avoir donné le jour. Si cette considération ne mettoit des bornes à mon ressentiment, il n'y a rien à quoi il ne pût me porter.

COMÉDIE: 93

AGLAÉ.

Ne doutez pas, monsieur, que je ne sente amèrement le sujet de vos plaintes. Le soulagement d'y joindre les miennes m'est interdit ; je puis seulement vous montrer combien je suis touchée des égards que vous me marquez.

VALERE.

Ah, mon pere ! si au lieu d'éclater contre une si bizarre aventure, nous cherchions à ramener l'esprit d'Orphise, qui fait tant de chemin en un jour ; qui sçait si dans sa rapide course il ne reviendrait point sur ses pas ?

ERASTE.

Non, non : ne croyez pas qu'elle ait changé de sentiment. Elle n'a voulu que nous séduire ; m'arracher du foyer de mes peres ; me tirer d'un lieu dont je faisois mes délices, que depuis tant d'années je prenois soin d'embellir.

94 L'ENGOUEMENT,

pour y passer agréablement mes derniers jours. Ce sacrifice , qui m'a tant coûté , que j'ai fait uniquement pour assurer le bonheur de mon fils , n'aura donc servi qu'à satisfaire les caprices d'une perfide , qui s'applaudit de ses indignes ruses ! Que plutôt la flamme devore cette demeure , qui me fut si chère Mais le ciel ne vengera pas aujourd'hui cette offense. Eh ! qui donc m'en fera raison ?

SCENE V.

AGLAË , DORANTE , SOPHIE ,
ERASTE , VALERE.

DORANTE.

C'EST sur moi , mon cher Eraste , que doit retomber votre ressentiment. Je

COMÉDIE. 95

vous ai embarqué dans cette malheureuse affaire. Damis ne peut être soupçonné d'y avoir part : il en est outré. Je l'ai laissé avec sa mere , à qui il tâche de faire sentir l'énormité de son procédé. Mais je crois qu'il y reussira aussi peu que j'ai fait.

AGLAÉ.

Il m'a souvent dit que ma mere l'écoute , mais qu'elle ne le croit pas.

VALERE.

Voilà une foible ressource.

DORANTE.

Eraсте , voulez-vous lui parler pour un dernier effort ? Elle revient , & sera ici dans un moment.

ERASTE.

Non , Dorante , non ; je ne pourrois ménager les termes. Je veux bien plutôt l'éviter. Venez aussi , mon fils ; il ne vous convient plus de la voir. Ne son-

96 L'ENGOUEMENT;

geons qu'à partir demain à la pointe du jour.

VALERE.

Ah, mon pere! faut-il que je quitte Aglaé, sans sçavoir ce qu'elle deviendra? Eh! que deviendrai-je moi-même?

AGLAÉ.

Sophie, retirons-nous aussi. (*Sophie prend son mouchoir pour essuier ses larmes, & laisse tomber un billet de sa poche, dans le temps qu'Orphise le ramasse & le met dans sa poche.*)



SCENE

SCENE VI.

ORPHISE, DORANTE.

ORPHISE.

AH ! que cette pêche est un froid divertissement ! Les vendanges , c'est encore pis : une odeur de vin qui porte à la tête. Je voulois aller demain à la chasse ; cela est plus vif , mais bien fatigant.

DORANTE.

N'avez-vous pas pris plus de plaisir à votre ménagerie ?

ORPHISE.

J'y ai été infectée , & je n'ai pu y résister qu'un moment. Me voilà fort au fait de la vie champêtre , dont les agrémens me paroissent assez insipides. Mais , à propos , avez-vous remarqué l'air som-

98 L'ENGOUEMENT,

bre de ma fille, à cette promenade où je ne l'avois point appelée? Elle est outrée de la rupture de son mariage. Je vois qu'elle a de l'humeur : demain elle retournera à son couvent. Je suis assez contente de mon fils, qui ne m'a pas quittée.

DORANTE.

Il me semble que voilà encore une démarche bien précipitée. Si vous voulez la marier . . .

ORPHISE.

C'est la plus folle idée que j'aie eue de ma vie. Un moment de réflexion m'en a fait sentir le ridicule. J'ai cru déjà me voir entourée de petits enfans qui crioient après moi, bonne maman, bonne maman : cela m'a fait horreur.

DORANTE.

Cette idée est sans doute effrayante.

COMÉDIE. 99

ORPHISE.

Parlons sérieusement. Me fieroit-il bien d'être grand'mere ? Ce seroit un plaissant contraste. Cependant de petits enfans sont des témoins qui déposent contre la jeunesse. Rien n'est plus essentiel que de conserver sa réputation à cet égard : la malignité du monde n'y porte que trop d'atteinte. J'ai vu des gens de la plus grande régularité, qui croiroient blesser leur conscience en donnant à une femme des amans qu'elle a, & qui ne se font pas le moindre scrupule de la charger d'années qu'elle n'a pas.

DORANTE.

Oh ! c'est-là un étrange renversement de principes !

ORPHISE.

Comme la jeunesse est, sans contredit ; le principal avantage d'une femme ; c'est celui qui lui est le plus envié, & sur le-

100 L'ENGOUEMENT,

quel elle effuie les injustices les plus criantes. Je le sçais par expérience. On n'a jamais été si jeune que je l'étois, quand j'entrai dans le monde. Que m'arriva-t'il ? Ce qui arrive toujours. On s'accoutume à vous voir jeune : peu après on l'oublie ; on en vient même à ne plus croire que vous le soyez.

DORANTE.

Cela n'est pas si injuste ; car avec le temps la jeunesse s'en va.

ORPHISE.

Non ; il y a des figures qui sçavent se la conserver. Mais si d'ailleurs vous n'êtes attentive à vous maintenir par la gaieté, les petites enfances, & le soin d'écarter de fâcheuses époques, vous êtes perdue. Plus d'adorateurs, pas même de complaisans : votre empire est renversé.

COMÉDIE. 101

DORANTE.

Avec ces sages maximes, que vous aviez un peu oubliées ce matin, je vois que vous vous garderez bien aussi de marier votre fils.

ORPHISE.

Mon fils pourroit épouser une riche veuve, qui ne seroit pas de la première jeunesse. Pour ma fille, ce sera assez-tôt de songer dans dix ans à ce qu'on en fera. Voyez-vous, Dorante, on a quelquefois des fantaisies qui vous tirent des grandes règles; mais les gens sensés y reviennent toujours.

DORANTE.

Fort bien. Mais, vous voilà donc toute seule à votre campagne?

ORPHISE.

A ma campagne? ... Des vaches, des moutons.... Je n'en avois jamais vus que dans le lointain d'un paysage, où ils

102 L'ENGOUEMENT,

plaisent assez : mais, en vérité, de près, cela est fort laid.

DORANTE.

Voyez de combien ce qu'on a est moins beau que ce qu'on désire. Cette vie, cette demeure ravissante . . .

ORPHISE.

Mais c'est qu'elle ne l'est pas. Les promenades sont tristes, les vues répétées, le terrain raboteux : on ne peut faire un pas sans s'estropier. Je suis lasse à mourir. La maison même n'est pas commode, cent choses y manquent. La salle à manger est si petite, qu'à peine deux tables honnêtes y pourroient tenir. Le salon n'est pas assez grand : qu'il y ait seulement un cavagnol à quarante tableaux, & trois ou quatre quadrilles, on ne pourra pas s'y retourner.

DORANTE.

Songez donc que vous vouliez n'y

voir personne , & ne point jouer.

ORPHISE.

Oh ! ce n'est pas là de ces choses qu'on pense éternellement. Tout franc , je ne suis pas faite pour être hermite , ni pour garder les dindons. Et puisqu'Erasle est si désespéré de quitter sa maison , il n'a qu'à la reprendre , & remettre ce qu'il a reçu. Je retirerai mes diamans. Vous sçavez de quelle beauté ils sont ; ce sera encore tout autre chose , quand vous les verrez tous arrangés dans ce joli écrin.

DORANTE.

Erasle est furieux ; & quoiqu'il aime sa maison . . .

ORPHISE.

Si furieux , dit-on , qu'il est prêt à y mettre le feu. Je voudrois qu'elle fût déjà brûlée , pour ne la plus voir. Il est vrai qu'au premier coup d'œil elle est séduisante : l'entrée me plut.

104 L'ENGOUEMENT,

DORANTE.

La sortie vous plaira encore davantage. Mais Eraste, piqué, vous la rendra peut-être difficile, quelque envie qu'il ait lui-même d'y rentrer.

ORPHISE.

Je vous confie que j'ai chargé mon fils de lui aller parler, & de le pressentir. Vous me feriez grand plaisir, Dorante, de voir où ils en sont, de presser cette négociation, & de m'en venir dire au plutôt le succès.

DORANTE.

J'y vais, & vous promets d'y faire de mon mieux.

ACTE II. SCÈNE I.

Eraste, Orphise.

Orphise, que vous venez de me dire, est-il possible que vous ne sachiez pas que le fils de Dorante est allé chez Eraste, & qu'il a été reçu avec une extrême bonté ?

SCENE VII.

ORPHISE *seule.*

IL faut que je voie ce que c'est que ce papier que Sophie a laissé tomber de sa poche, & que j'ai ramassé sans qu'elle s'en soit apperçue C'est une lettre qui n'a ni souscription, ni cachet. (*Elle lit.*)

LES motifs de la démarche que j'ai faite la justifient assez. Je n'avois que ce moyen pour vivre avec vous. Eh! que ne dois-je pas à ce que vous avez fait pour moi, en m'épousant? Ne soyez point blessé de ma servitude; elle me semble plus douce & même plus glorieuse, qu'une couronne que je ne tiendrois pas de votre main. L'heureuse occasion que j'ai saisie, ne m'a pas laissé le temps de vous consulter.

106 L'ENGOUEMENT,

» ter, ni même de vous prévenir, pour
» éviter la surprise qui auroit pu nous
» découvrir. Je n'ose vous parler. Il m'a
» paru moins dangereux de vous écrire
» ce mot que je vous rendrai moi-même,
» en attendant que des circonstances fa-
» vorables me permettent de vous en-
» tretenir. »

Je veux approfondir ceci... Sophie ?

SCENE VIII.

ORPHISE, SOPHIE.

ORPHISE.

ON m'a dit que vous sçaviez écrire :
J'en veux faire l'essai. Ecrivez ce que je
vais vous dicter. Voilà des plumes & du
papier. Asseyez-vous. Dites-moi exacte-
ment la vérité : ce n'est qu'à cette con-

dition que je pourrai vous pardonner.... Voyons si vous mettez bien l'orthographe.... C'est le même caractère. Il n'y a pas la moindre différence. Cette lettre est de votre écriture, Sophie?

SOPHIE.

Que je suis malheureuse!

ORPHISE.

Je veux sçavoir ce mystère.

ORPHISE.

Ah, madame! n'achevez pas de me confondre. Souffrez que je garde un secret qui n'est pas à moi seule. Je ne chercherai point de détours; mais je serai obstinée à me taire.

ORPHISE.

Ne m'avez-vous point trompée, en vous donnant pour ce que vous n'étiez pas, moi qui vous ai comblée de caresses?

108 L'ENGOUEMENT,

SOPHIE.
Cette fatale lettre vous montre mon excuse.

ORPHISE.

Qui donc êtes-vous venu chercher dans ma maison ? Ce n'est pas monsieur Triffin, que vous avez refusé avec tant de hauteur, comme il me l'a dit. Vous n'étiez pas si fière, quand vous aviez fait un choix moins honorable ; car sans doute, c'est Duval qui est votre mari ?

SOPHIE.

Ah, madame ! votre valet de chambre ! Si mon imprudence me livre à vos soupçons, formez-en qui m'avillissent moins.

ORPHISE.

Que signifie cet orgueil ? Sa faute l'élève, au lieu de l'humilier. Parlez, Sophie, parlez, si vous ne voulez pas vous perdre. J'ai du foible pour vous : si vous

COMÉDIE. 109

me faites un aveu sincere, je suis prête à vous pardonner.

SOPHIE.

Arrachez-moi la vie plutôt que mon secret. Si vous me le laissez, madame, il sera bien gardé, & ne fera tort à personne.

ORPHISE.

C'est Valere; je le vois. Pourquoi feignoit-il de vouloir épouser ma fille?

SOPHIE.

Non, non, madame; vous les offensez l'un & l'autre.

ORPHISE.

Mais qui donc? Dorante, ce censeur éternel des foibleffes humaines? Car enfin je vois par votre lettre que c'est quelqu'un qui est ici... Mon fils ne vous regarde pas. Hélas! dans mes idées chimeriques, je lui ai souhaité une femme telle que vous... Vous pâlissez!... Ah! c'est lui.

III O L'ENGOUEMENT,

S O P H I E.

Pourquoi le nommez-vous, madame ?
Enfévelissez plutôt de tels soupçons sous
un profond silence.

O R P H I S E.

Vos graces, vos sentimens, vos procédés, Sophie, le défendent si bien, que je ne puis m'irriter contre lui. Mais je veux sçavoir qui vous êtes ?

S O P H I E.

D'une famille, autrefois illustre ; maintenant tombée dans l'oubli ; unique héritière de ses droits pros crits , j'en possède les titres, & vous les ferai voir, madame, non pour m'attirer plus de considération, mais pour excuser ce qui a été fait en ma faveur.

O R P H I S E.

Jalouse de votre naissance, comme vous avez dû l'être, comment vous êtes-vous réduite à servir ?

COMÉDIE. III

SOPHIE.

Le désir de vivre avec lui, la flatteuse
espérance de vous plaire étoient mon
objet.

ORPHISE.

Comment donc s'est-il attaché à vous ?
Contez-moi votre histoire.

SOPHIE.

Orpheline dès mes plus tendres ans,
j'avois une tante retirée dans le couvent
d'où je sors, qui me mit auprès d'elle.
Peu de temps après vous mîtes votre
charmante fille dans la même abbaye.
Le rapport de nos âges, la conformité
de nos goûts nous unît étroitement.
Damis, je ne puis plus me dispenser de
le nommer, lorsqu'il partit pour sa pre-
mière campagne, trouvant notre retrai-
te sur sa route, voulut voir son aimable
sœur. Le lien qui nous rendoit insépa-
rables, m'entraîna sur ses pas. Nous nous

112 L'ENGOUEMENT,

fimes un plaisir d'enfant de lui donner l'embarras de deviner laquelle de nous étoit sa sœur : nous l'appellâmes toutes deux mon chere frere. Je n'ai qu'une sœur, dit-il. Devinez, dit Aglaé. Choisissez, repris-je. Il nous regarda attentivement l'une & l'autre : puis fixant ses regards sur moi, il dit. Je souhaite que celle-là ne soit pas ma sœur. Piquée de ce mot, dont je ne sentis pas la valeur, Soyez content, lui dis-je ; je ne vous suis rien.

ORPHISE.

Vous étiez donc encore bien enfant !

SOPHIE.

Je n'avois que douze ou treize ans.

ORPHISE.

Continuez. Je ne sçais rien de plus intéressant.

SOPHIE.

Damis, au retour de la campagne, revint

COMÉDIE. 113

revint à l'abbaye. Il se dit fatigué ; séjourna plusieurs jours qu'il passa avec nous ; fit d'autres voyages secrètement , pour nous voir ; enfin , me montra sa passion , dont je fus d'autant plus effrayée , que , sensible à ses charmes comme à ses sentimens , je ne me trouvois que trop disposée à y répondre.

ORPHISE.

Mon fils étoit fort aimable ; vous auriez eu tort de ne pas l'aimer.

SOPHIE.

Je n'eus pas ce tort-là. Je voyois cependant l'impossibilité d'assortir nos fortunes si différentes. Je contai tout à ma tante , qui se reprocha sa facilité à laisser former cette liaison , & me fortifia dans le dessein de la rompre.

ORPHISE.

Votre tante étoit bien sévère , & peu avisée de croire que vous suivriez son conseil.

* H

114 L'ENGOUEMENT,

SOPHIE.

Je le suivis, madame. Quel effort !
Je dis à Damis que je ne le verrois plus ;
& je lui demandai, comme on demande quand on veut obtenir, de ne rien tenter contre cette résolution ; & je le priai de m'oublier, pour établir son repos & le mien.

ORPHISE.

Mais, voilà qui est surprenant, & digne d'admiration ! Achevez.

SOPHIE.

Je fus deux ans sans entendre parler de lui, au bout desquels il m'écrivit, qu'attaqué, depuis qu'il ne m'avoit vue, d'une maladie qui alloit mettre fin à sa vie, il ne croyoit pas contrevenir à mes ordres, en me disant le dernier adieu : qu'il ne me reprochoit point sa mort, dont j'étois la cause ; mais qu'il me prioit d'en conserver un tendre souvenir.

COMÉDIE. 115

ORPHISE.

Cela m'attendrit trop ; j'en suis touchée jusqu'à répandre des larmes.

SOPHIE.

Sur cette affreuse nouvelle , qui ne me fut que trop confirmée par celle que reçut sa chère sœur , je ne me connus plus. Je lui écrivis dans mon transport. Je le priai de vivre , & de vivre pour moi. Ce remède fut efficace. Il guérit. Vous sçavez , madame , si ces faits sont véritables ?

ORPHISE.

Sa longue maladie , tout-à-fait inconnue ; sa prompte guérison , encore plus inexplicable ; rien n'est plus certain , & ne vous excuse si parfaitement.

SOPHIE.

C'est alors que je le rendis maître de mon sort , persuadée qu'il respecteroit l'objet qui lui étoit cher. Il vint me

Hij

116 L'ENGOUEMENT;

voir dès qu'il put se traîner. Il parla à ma tante; arrangea avec elle les mesures de notre mariage, que j'exigeai qui fût à jamais secret, ne voulant que lui de tout ce qui lui appartenait.

ORPHISE.

Vous méritez mieux encore; rien n'est au-dessus d'un attachement si tendre & si constant. Qu'on appelle mon fils. Vous ferez son bonheur. Je veux qu'il fasse le vôtre authentiquement.



SCÈNE IX.

ORPHISE, DAMIS, SOPHIE.

ORPHISE.

MON fils, voilà votre épouse. Je crois qu'avec plaisir vous la recevrez de ma main?

DAMIS.

Ah, ma mere! qui vous a appris ce dangereux secret?

ORPHISE.

Le hazard, qui, tout aveugle qu'il est, fait souvent mieux que les plus clairvoyans, a découvert & terminé cette affaire à notre commune satisfaction.

Sophie est digne de vous; ne cachez plus le choix que vous avez fait d'elle.

SOPHIE se jettant aux pieds d'Orphise.

Ah, madame! que vous dire, qui ré-

118 L'ENGOUEMENT,

ponde aux sentimens dont nous sommes pénétrés?

ORPHISE.

Mon fils, voilà un grand présent que je vous fais ; mais en échange, je vous demande de me débarrasser du fardeau qui m'accable. Avez-vous vu Erasme? Que dit-il?

DAMIS.

Qu'il a été joué ; qu'il ne veut plus l'être. Il est désespéré de quitter sa maison, ses voisins, de déménager, de se transplanter ; mais la piquerie l'emporte sur la raison. Il préfère sa peine à votre satisfaction. Dorante, que j'ai laissé en particulier avec lui, l'aura peut-être rendu plus traitable. Vous allez sçavoir ce qu'il aura fait. Le voici.



SCENE X.

ORPHISE , DAMIS , SOPHIE ,
DORANTE.

ORPHISE.

EH bien, Dorante ! Erasme consent-il
de reprendre sa maison ?

DORANTE.

Il le désire, & ne le veut pas. Il a
juré, dans sa colere, de périr plutôt que
de se prêter jamais à rien de ce que vous
pourriez souhaiter de lui : à moins que
vous ne voulussiez acquitter la parole
que vous lui avez donnée.

ORPHISE.

Quoi ! c'est toujours ma fille qu'ils
veulent ?

120 L'ENGOUEMENT;

DORANTE.

Il m'a dit, qu'uniquement pour l'obtenir il s'étoit désisté de ce qu'il avoit de plus cher : qu'il s'en ressaisiroit volontiers, sous la même condition ; mais n'en écouteroit aucune autre.

ORPHISE.

Mais, pourquoi sont-ils si entêtés d'elle ?

DORANTE.

Le hazard la fit voir il y a déjà longtemps à Valere, qui en est passionné. Son pere l'aime, & veut par dessus tout le contenter.

ORPHISE

Ah ! cela s'explique. Valere étoit tout-à-fait prévenu. Vous sçavez, Dorante, les raisons que j'avois de ne pas encore marier ma fille : mais déjà son frere m'a donné une belle-fille. La voilà. Je l'ai acceptée, & lui ai pardonné.

COMÉDIE. 121

Je ne puis plus parer l'inconvénient que je voulois éviter : autant vaut que ma fille se marie dans une circonstance dont je tirerai parti. Mais, c'est à condition qu'on me rendra la somme que j'ai donnée. Vous sçavez le besoin que j'en ai. Ma fille a son bien ; il faut s'en contenter.

DORANTE.

Cela ne fera pas de difficulté. Mais ne manquez plus de parole ; car l'habitude n'en vaut rien.

ORPHISE.

Allez , mon fils , leur porter ces propositions , & régler tout avec eux. Je m'en rapporte à vous. Vous devez avoir envie de me plaire. Faites faire le contrat de mariage de votre sœur & en même temps le vôtre ; je les signerai tous deux : & surtout retirez mes pierreries des mains de Triffin. Vous lui ferez , plus à

122 L'ENGOUEMENT,

loisir, rendre compte du reste, & lui
donnerez son congé. C'est vous qui
prendrez soin de mes affaires à l'avenir.

D A M I S.

Si mes talens répondent à mon zèle,
vous serez bien servie.

ORPHISE à Sophie.

Et vous, ma fille, allez apprendre ces
nouvelles à votre sœur : je crois qu'elles
lui seront agréables. Vous la ramènerez
ici.

S O P H I E.

Vous me comblez de graces & d'hon-
neur : que ferai-je pour m'en rendre
digne ?

ORPHISE.

Soyez toujours telle que vous êtes,
& c'est assez.

SCENE XI.

ORPHISE, DORANTE.

ORPHISE.

J'AI reçu, en revenant de la promenade, des lettres que je n'ai pas eu le temps de lire... Voyons ce qu'elles disent.... (*Elle lit.*) Ah! ah! Dorimene demande à se retirer de la cour! Voilà une place fort agréable qui va vaquer. Je suis fort rebutée du monde; cependant on tire, de ces places-là, de grands avantages pour soi, pour sa famille.... Je crois que, si j'y voulois songer, j'y trouverois toute sorte de facilités. Il y aura bien des concurrentes.... Si pourtant cela me convenoit, il n'y auroit pas un moment à perdre. Je suis d'a-

124 L'ENGOUEMENT,

vis de partir cette nuit, pour voir un peu de quoi il s'agit.

DORANTE. 2

Ce fera bien finir votre journée!

ORPHISE.

Quand j'aurai expédié ce qui me reste à faire ici, vous voyez bien que j'y serois déplacée: il vaut mieux que je parte. Eraste vient avec nos enfans. Nous allons convenir de tout.



SCENE XII & DERNIERE. :

ORPHISE, DORANTE, ERASTE,
SOPHIE, DAMIS, AGLAÉ,
VALERE.

ERASTE.

MADAME, après un peu de mal
entendu, nous voilà d'accord & parfait-
ement contens. Je vous rapporte l'acte
que nous annullons. J'ai remis à mon-
sieur votre fils les deniers que j'avois
reçus.

DAMIS.

Je les ai convertis en diamans que je
vous présente, madame.

ORPHISE.

Toute affaire cessante, il faut les met-
tre à leur place. (*Elle les arrange dans
son petit coffre.*) Mais, regardez donc,

126 L'ENGOUEMENT,

Dorante, comme cela fait bien. Il n'y a pas une place de reste, ni rien qui ne soit placé.

ERASTE.

Je n'aurois jamais espéré un retour si heureux.

VALERE.

Quelle joie il répand dans mon cœur! Y êtes-vous sensible, belle Aglaé?

AGLAÉ.

Ah, Valere! vous n'en doutez pas.

SOPHIE.

Condamnez-vous, Damis, ce que j'ai hasardé?

DAMIS.

Ces succès met le comble à ma félicité, & rien ne la peut égaler.

SOPHIE.

Que la mienne.

DORANTE.

De tous les événemens qui nous ra-

COMÉDIE. 127

vissent, voilà le plus heureux.

ORPHISE.

Allons-y mettre la dernière main ; & puis je partirai pour Versailles, où de pressantes affaires m'appellent. Si vous le voulez bien, Eraste, mon fils & sa femme resteront ici encore quelques jours, avec leur sœur, en attendant que mes arrangemens soient faits.

ERASTE.

Autant qu'il vous plaira, madame. Je n'aurai de peine qu'à vous les rendre.

ORPHISE.

Les notaires sont chez vous. Je signe, & je pars.

Fin du troisième & dernier acte.

Allez, voilà le plus heureux.

ORPHEE.

Allons y mettre la dernière main ; & puis je partirai pour Versailles, où de nouvelles affaires m'appellent. Si vous le voulez bien, Eraste, mon fils & sa femme resteront ici encore quelques jours avec leur père, en attendant que les arrangements soient faits.

ERASTE.

Autant qu'il vous plaira, madame. Je n'ai de peine qu'à vous les rendre.

ORPHEE.

Les nouvelles sont-elles bonnes ? Je suis sûr, & je pars.

En du troisième & dernier acte.

LA MODE,

LA M O D E,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES,

PAR

MADAME DE STAAL.

*** I**

A C T E U R S.

LA COMTESSE.

LA MARQUISE.

JULIE, *filie de la comtesse.*

ACASTE, *amant de la marquise.*

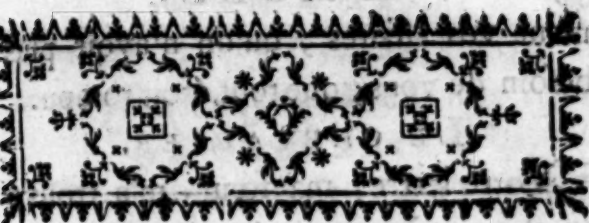
LE BARON D'ORNAC.

ORNAC, *fils du baron , amant de*
Julie.

LE CHEVALIER, *frere de la*
comtesse.

DUBOIS, *valet de chambre de la*
comtesse.

La Scène est à Paris , dans un salon de
la maison de la comtesse & du chevalier.



LA MODE,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES,

PAR MADAME DE STAAL.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LA COMTESSE.

AH! vous voilà arrivé, M. le chevalier? Vous n'avez donc pas reçu ma lettre? Je vous mandois de finir tranquille-

ment vos affaires ; qu'on n'avoit plus besoin de vous ; que tout étoit rompu.

LE CHEVALIER.

Votre lettre, ma sœur, m'a trouvé en chemin. Je comptois même d'arriver hier pour la signature du contrat, & pour la cérémonie qui se devoit faire le même jour. J'ai été si surpris de ce brusque changement, que j'ai continué mon voyage, quoiqu'un peu plus lentement, pour vous en demander la raison.

LA COMTESSE.

On doit croire que j'en ai de bonnes.

LE CHEVALIER.

Mais, vous n'en alléguez aucune. Qui a jamais vu qu'un contrat dressé, le jour pris pour la noce, une mere dise froidement : J'ai changé de pensée ; je ne veux plus marier ma fille ?

LA COMTESSE.

Moi, je l'aurois sacrifiée, après les

soins q
couver

Eh !

Ah
pas fai
singuli
sité d'

Vou
étrang
fait qu

Oh !

Est-il
glées ?

C'est
le jeu ;

COMÉDIE. 133

soins que j'en ai pris , à des gens qui me couvriroient de confusion ?

LE CHEVALIER.

Eh ! comment donc , s'il vous plaît ?

LA COMTESSE.

Ah ! vous pouvez penser que je n'ai pas fait une chose , qui en effet paroît singulière , sans avoir bien senti la nécessité d'en venir-là.

LE CHEVALIER.

Vous avez donc reçu des avis bien étranges sur ce jeune homme ! Auroit-il fait quelqu'action dèshonorante ?

LA COMTESSE.

Oh ! non. Ce n'est pas cela.

LE CHEVALIER.

Est-il joueur , libertin , de mœurs déréglées ?

LA COMTESSE.

C'est tout le contraire : il n'aime pas le jeu ; le vin lui fait mal ; il ne sçauroit

veiller. Cela n'est-il pas d'une belle ressource ?

LE CHEVALIER.

Mais, s'il est exempt de vice, homme d'honneur, pourquoi renoncer à son alliance, d'ailleurs si avantageuse ? Sa famille a toujours servi avec distinction, & lui-même a déjà acquis de la réputation ; il joint à cela beaucoup de bien & un beau nom.

LA COMTESSE.

Un nom, si vous voulez : ce n'est pas de ceux qu'on entend nommer tous les jours.

LE CHEVALIER.

On le voit dans l'histoire.

LA COMTESSE.

Je l'aimerois mieux sur la liste de Marli.

LE CHEVALIER.

C'est un avantage considérable, d'établir l'ancienneté de sa race sur des monumens autentiques.

COMÉDIE. 135

LA COMTESSE.

Oui, cela est tout-à-fait touchant pour une fille, que les pédans sçachent qu'elle est bien mariée!

LE CHEVALIER.

Le bien; vous en faites donc aussi peu de cas?

LA COMTESSE.

Pourvu que l'on fasse de la dépense, je ne vois pas, moi, que le bien soit si nécessaire.

LE CHEVALIER.

J'avois cru jusqu'à présent qu'on devoit régler sa dépense sur son bien.

LA COMTESSE.

Mais, non. Cela va selon l'état, & selon ce que les autres font. On a plus ou moins de dettes; voilà toute la différence.

LE CHEVALIER.

Je ne pense pas que la fortune soit aussi

bien établie sur le crédit des marchands; que sur de grandes & belles terres, comme celles d'Ornac.

LA COMTESSE.

Elles sont joliment situées! c'est en Limoufin. Et ce qui est encore ravissant, la principale est une baronie; & il se fait appeller monsieur le baron, titre suranné qui ne sied tout au plus qu'à des étrangers. Je lui dis avec ménagement: Monsieur, est-ce que vous ne pourriez pas vous nommer comme tout le monde, monsieur le comte, ou monsieur le marquis? Je vis un homme déconcerté, qui me répondit platement: Mais, madame, je ne le suis pas; & ce n'est point l'usage dans nos provinces de prendre d'autres titres que ceux qu'on a. Voyez la sotte réponse! & le beau régal que ç'eût été pour moi, d'entendre appeller ma fille, madame la baronne!

Il auro

Vo

riage,
Ne p
plutôt
point

J'ai

mes ré
cidents
On no
car, c
un per

Cel

Eh m

on ne
donc v
& je p

COMÉDIE.

137

Il auroit fallu renoncer à la voir.

LE CHEVALIER.

Voilà des raisons pour rompre un mariage, que je n'aurois jamais devinées. Ne pouviez-vous pas vous en aviser plutôt, sans amener les choses jusqu'au point où elles ont été?

LA COMTESSE.

J'ai tenu bon tant que j'ai pu contre mes répugnances; mais les derniers incidens ont achevé de me déterminer. On nous invite à souper chez le pere: car, ce monsieur, ne vous déplaît, à un pere.

LE CHEVALIER.

Cela vous paroît singulier?

LA COMTESSE.

Eh non: Je sçais qu'on a un pere; mais on ne va point avec son pere. Ceux-ci donc vont ensemble; c'est leur allure: & je parie que le fils seroit tout propre à

vouloir aller avec sa femme. Cela auroit été charmant pour ma pauvre fille, que j'en ai heureusement garantie!

LE CHEVALIER.

Je ne sçais si elle en est si aise.

LA COMTESSE.

Oh ! je l'ai trop bien élevée , pour croire qu'elle se plût avec des gens qui l'auroient chamarrée de ridicules. Mais revenons à ce souper , qu'on dit qui devoit être un souper de famille. On prie tous mes parens : vous sçavez que je ne les vois point ; car ce sont des gens fort gauches , entr'autres ma sœur , qui se fait nommer madame la présidente. Quand on est assez malheureuse pour épouser un homme de robe , au moins doit-on éviter d'en prendre le titre.

LE CHEVALIER.

Mais , ma chere sœur , vous extravaguez. Sçavez-vous qu'il y a bien des

gens de
moins

Tou
point
dent,
mort,

For
fait le

On
lu que
servie
trouve
même
& à l'
gibier
est , fa
d'un c
s'il éto

COMÉDIE 139

gens de robe, dont la naissance vaut au moins la vôtre.

LA COMTESSE.

Tout ce qui vous plaira : mais ils n'ont point l'air du monde. Enfin, un président, une présidente, cela me met à la mort.

LE CHEVALIER.

Fort bien. Mais voyons donc ce qui a fait le dénouement.

LA COMTESSE.

On se met à table. Oh ! j'aurois voulu que vous eussiez vu comme elle étoit servie. Ce qui devoit être aux entrées se trouvoit parmi les hors-d'œuvres. Le même déplacement au service d'entrées & à l'entremets. Nulles primeures. Du gibier mal assorti, sans choix, & qui pis est, sans nom. On se récria sur la bonté d'un quartier de chevreuil : je demandai s'il étoit de Monbar, ils ne purent me le

dire. Vous croyez bien que je n'y touchai pas. Le fruit le plus antique qu'on ait vu de mémoire d'homme. Rien à sa place ; une confusion, un bouleversement à faire mal au cœur ; & pour comble de disgrâce , il n'y avoit pas un ragoût qui ne fût de l'ancienne cuisine. Enfin je fus réduite à ne desserrer les dents, ni pour manger , ni pour parler. Car, que dire à des gens de l'autre monde ?

LE CHEVALIER.

Eh bien, ma sœur, c'est donc là ce qui vous a fait rompre le mariage ?

LA COMTESSE.

Eh ! laissez-moi achever. Après qu'on fut hors de table, ce beau galant me prit la main pour me conduire dans la chambre ; & chemin faisant, il me dit qu'il s'estimoit l'homme du monde le plus heureux d'épouser ma fille, & d'être mon gendre. A ce mot de gendre, je crus être

dans la
parti de
n'ont ni
vince à
d'une t
vois cro

Est-
cider u
pareille

Mais
de ces
impress
sentir ;
encore
jeune h
la lége
l'air m
qu'il d
si dépla

COMÉDIE. 141

dans la rue saint Denis ; & je pris mon parti de ne pas m'affortir à des gens qui n'ont ni air ni façon , qui sentent la province à infecter une maison. Que faire d'une telle compagnie ? Les gens que je vois croiroient être avec des Visigoths.

LE CHEVALIER.

Est-il rien de plus insensé que de décider une affaire si importante sur de pareilles vétilles ?

LA COMTESSE.

Mais , oui ; je comprends que le récit de ces choses-là ne fait pas une grande impression : il faut les voir , il faut les sentir ; alors on n'y tient pas. Il y en a encore mille autres insoutenables. Un jeune homme qui , au lieu de parler avec la légèreté qui convient à son âge , a l'air mesuré , veut toujours sçavoir ce qu'il dit ; je ne vois rien au monde de si déplacé. Mais il y a bien pis : C'est que

J'ai remarqué qu'il est amoureux de ma fille : & je suis sûre qu'il ne s'en seroit pas caché, si elle avoit été sa femme ; & peut-être auroit-elle été assez forte pour le souffrir.

LE CHEVALIER.

Mais vous croyez donc, ma sœur, parce que vous avez toujours mal vécu avec votre mari, que toutes les femmes sont obligées d'en faire autant ?

LA COMTESSE.

Vous avez cru, comme tout le monde, que je détestois votre beau-frère ?

LE CHEVALIER.

Je l'ai cru sur de bonnes preuves.

LA COMTESSE.

Eh bien ! je puis vous l'avouer : cela est à présent sans conséquence. Je l'ai aimé passionnément : mais, j'ai su m'en épargner le ridicule.

Que
sœur,
Vous a
d'autre

Tout
nous en
moins
reusement
qu'un c
tout ce
pris de
n'être p
penfa t
mée, co
cident a
ne pus
Cepen
dre que
qui dif

COMÉDIE. 143

LE CHEVALIER.

Que voulez-vous dire ? car enfin , ma
sœur , je puis vous parler franchement :
Vous aviez des galanteries de part &
d'autre.

LA COMTESSE.

Tout cela n'étoit qu'un jeu ; & il
nous en coûtoit assez : Mais il faut du
moins sauver les apparences ; & heu-
reusement j'étois assortie avec quel-
qu'un qui craignoit, autant que je fais ,
tout ce qui a mauvais air. Nous avions
pris de concert de justes mesures pour
n'être pas même soupçonnés. Sa mort
pensa tout découvrir. Il fut tué à l'ar-
mée, comme vous sçavez : c'étoit un ac-
cident auquel je n'étois pas préparée. Je
ne pus retenir les premiers mouvemens.
Cependant j'eus la consolation d'enten-
dre quelqu'un , au chevet de mon lit ,
qui disoit tout bas : Son jeu est outré.

Je pourrois vous conter sur cela mille traits singuliers, qui vous divertiroient : mais je n'ai pas le loisir. Il faut que j'aille choisir des étoffes, après que j'aurai dit quatre mots à ma fille . . . Dubois ?

Dubois entre.

DUBOIS.

Que veut madame ?

LA COMTESSE.

Faites venir ma fille. *Dubois sort.*

LA COMTESSE.

Au moins, monsieur, n'abusez point de la confiance que je vous ai témoignée ?

LE CHEVALIER.

N'ayez pas peur. Je n'ai nulle envie de faire tort ni à vous, ni à votre famille, qu'on soupçonneroit peut-être des mêmes singularités.

SCENE

LA

AH!

horreur

vu cela

liment

cette g

rément

vu de f

fure. L

que tou

palais. J

qu'il eff

Vou

choisis

SCÈNE II.

LA COMTESSE, JULIE,

LE CHEVALIER.

LA COMTESSE.

AH ! quelle révérence ; elle est à faire horreur ! Je voudrois que Marcel eût vu cela. En récompense, vous voilà joliment mise ! Eh ! où avez-vous pris cette garniture de robe ? Elle n'est assurément pas de la Duchap ; je n'ai rien vu de si maussade, si ce n'est votre coëffure. Le tout est bien assorti ! Je parie que tous ces chiffons-là ont été pris au palais. Et ce joli panier ? me direz-vous qu'il est de la Germain ?

JULIE.

Vous sçavez, madame, que je ne choisis rien.

* K

Vous avez des femmes pernicieuses, qui, malgré toute l'attention que j'ai pour qu'on ne mette rien sur vous qui ne sorte de la main des meilleures ouvrières, introduisent des chiffonnières, & vous font agréer leurs vilaines guenilles. Tout cela est aussi ajusté d'un grand goût!... & ce rouge, qui semble vouloir être naturel, est une vraie ridicule.

JULIE.

J'avoue, madame, que je me suis un peu amusée ce matin: cela m'a fait préférer mon habillement.

LA COMTESSE.

Et à quoi, s'il vous plaît, vous êtes-vous amusée?

JULIE.

A lire.

LA COMTESSE.

A lire? & qui s'est jamais avisé de lire?

Celui-
curieuxMad
l'histoireEn v
madem
l'histoire
que ce
mouille
on n'en
le jour
avis, s
en a en
rité, m
dire qu
une ch
imagin
de cell
succès.
donner

COMÉDIE. 147

Celui-là est admirable ! Oh ! je ferois curieuse de sçavoir ce que vous lisiez.

JULIE.

Madame , je lisois quelque chose de l'histoire Romaine.

LA COMTESSE.

En voilà bien d'une autre ! Apprenez , mademoiselle , qu'il ne faut sçavoir que l'histoire du jour ; & si l'on veut lire , que ce soit des brochures encore toutes mouillées ; car dès qu'elles sont séches , on n'en parle plus. Il est assez à propos , le jour qu'elles paroissent , d'en dire son avis , soit qu'on les ait vues , ou non : on en a entendu parler , cela suffit. En vérité , monsieur , on a grande raison de dire que l'éducation des enfans n'est pas une chose aisée ! Vous ne pouvez vous imaginer à quel point j'ai été occupée de celle de ma fille ; & vous voyez le succès. Cela est propre à tout faire abandonner.

K ij

LE CHEVALIER.

Oh! je vois bien, ma sœur, qu'un tel plan d'éducation a dû vous coûter beaucoup à faire & à suivre; mais autant que j'en puis juger, ce n'étoit pas là le plus propre pour le caractère de ma nièce.

LA COMTESSE.

Qu'est-ce que cela veut dire? Le caractère... A-t-on un caractère? N'est-elle pas faite pour vivre dans le monde? Faut-il qu'elle soit autrement que les autres?

LE CHEVALIER.

Quand elle s'en éloigneroit en bien des choses, il n'y auroit pas grand mal.

(Dubois entre.)

DUBOIS.

Voilà des marchands qui apportent les étoffes que madame a demandées pour le meuble qu'elle fait faire.

(Dubois sort.)

COMÉDIE.

145

LA COMTESSE.

J'y suis bien forcée. Je n'ai point de lit d'hiver en baldaquin ; & je ne puis plus du tout dormir dans les autres.

LE CHEVALIER.

Je n'aurois jamais cru le sommeil affujetti à la mode.

LA COMTESSE.

Allez, mademoiselle, vous r'habiller ; & si vous n'êtes infiniment mieux , ne comptez pas que je vous mene à l'opéra. Je vous prie, chevalier, de ne la point soutenir dans toutes ses mauvaises façons : car pour peu qu'elles augmentent, j'en suis si rebutée que je la mettrai dans un couvent.

JULIE *bas.*

Que n'y suis-je déjà ! (*Dubois entre.*)

DUBOIS.

Madame la marquise de Roianne demande si elle peut voir madame ?

K iij

LA COMTESSE à Dubois.

Faites-la entrer : & dites à ces marchands de m'attendre dans ma chambre.
(Au chevalier.) C'est une femme charmante qui , presque étrangère , a si bien pris l'air & les façons du monde , qu'elle semble y être née.

SCENE III.

LA COMTESSE, LA MARQUISE.

LA COMTESSE.

AH, marquise ! quelle fortune vous amène ici ? Je ne sçavois plus ce que vous étiez devenue.

LA MARQUISE.

J'ai passé presque tout l'été à la campagne, & j'y retourne. Paris est odieux : il n'y a personne, on s'y ennuie à périr,

Je ne
pour y

J'ai
aujourd
guingu
beaux
le, qu
encore

Sur

Une
feres.

Ah,
loit ma

Du
cemen
cela :
mens.

COMÉDIE. 131

Je ne sçais comme vous pouvez faire pour y tenir.

LA COMTESSE.

J'ai chargé Florimond nommément aujourd'hui , de m'aller chercher une guinguette où je veux passer le reste des beaux jours ; moins pour quitter la ville , que pour éviter de sottes gens , & encore de plus sottes questions.

LA MARQUISE.

Sur quoi ?

LA COMTESSE.

Une fille , un mariage rompu , des miseres.

LA MARQUISE.

Ah , oui ! On disoit que votre fille s'alloit marier. Cela ne valloit donc rien ?

LA COMTESSE.

Du bien , de la naissance , de l'avancement dans le service ; mais rien que cela : point de monde , point d'agréments.

LA MARQUISE.

Pour un mari, on n'y regarde pas de si près.

LA COMTESSE.

Vous avez raison. Mais il s'est trouvé des circonstances si affadissantes, si... Cela ne vaut guere la peine d'en parler. ConteZ-moi plutôt de vous. Il y a cent mille ans que je ne vous ai vue; je crois, en vérité, pas, depuis le souper que nous fîmes chez la petite Celine. Elle est gentille. Qu'en avez-vous fait? Elle paroït-foir vous aimer à la folie.

LA MARQUISE,

Elle a passé l'été à la campagne; il n'y a que cinq ou six jours qu'elle est de retour. L'embarras, où actuellement elle se trouve, fait pitié. Son amant est en Italie: ils ne reviendront point cet hyver. Je fus hier toute la soirée avec elle. Je la trouve véritablement à plaindre;

COMÉDIE.

155

LA COMTESSE.

Est-ce qu'elle l'aime ?

LA MARQUISE.

Non, mais elle vit avec lui. C'est un homme qui lui convient, dont le choix lui fait honneur, qui a même de fort bons procédés : car, quoiqu'il ait bien des passades, c'est décemment ; & de façon qu'elle n'est pas obligée de le sçavoir. Vous croyez bien cependant qu'elle ne l'ignore pas ; mais elle est trop aviesée, pour vouloir que cela fût autrement. Elle sçait bien qu'on n'a les gens agréables qu'à cette condition, & que rien n'est plus suspect du côté des agrémens qu'à la trop grande fidélité.

LA COMTESSE.

Sans doute. Mais qu'est-ce qu'il y a d'embarrassant à tout cela ?

LA MARQUISE.

Vous voyez bien qu'elle ne peut pas

passer l'hyver sans avoir quelqu'un. Une femme aussi jeune, aussi jolie; cela paroîtroit trop bizarre. D'un autre côté, elle craint que Damis, qui ne laisse pas d'avoir quelquefois des caprices, ne prenne un travers sur cela; & elle voudroit ne le pas perdre. Car, à tout prendre, il lui convient mieux qu'un autre. Moi, je ne sçais du tout comment la conseiller. Elle fera ce qu'on voudra. C'est la créature la mieux née que je connoisse, & qui ne songe qu'à se conduire de la maniere qui donnera le moins de prise sur elle.

LA COMTESSE.

Rien de plus ridicule que de n'avoir personne sur son compte. Voudroit-elle qu'on la soupçonnât d'une constance romanesque, ou d'un abandon humiliant? Et d'ailleurs comment faire des parties avec elle? on ne sçait qui en mettre.

COMÉDIE. 155

LA MARQUISE.

Cela est assez vrai. Mais vous, comtesse, où en êtes-vous ?

LA COMTESSE.

Toujours le même. Ce n'est pas que je ne sente la mauvaise grâce d'une vieille affaire ; mais je suis si paresseuse & si fort d'habitude, que tout changement me coûte. Cela est au point que je ne puis pas non plus me défaire de mes valets qui me font enrager.

LA MARQUISE.

Oh ! pour moi, je suis résolue de me défaire de mon dogue : son humeur est insoutenable.

LA COMTESSE.

Est-ce qu'il s'avise d'être jaloux ?

LA MARQUISE.

Bon ! nous ne sommes pas sur ce pied-là. C'est de l'humeur, de la pure humeur, de la contradiction sans mesure &

sans fin. Je le pris, parce qu'il est gai & divertissant; car il a de bons intervalles. Il me faisoit rire & m'amusoit beaucoup. Il gagnoit dans ce temps-là; il a perdu depuis tout son argent; je ne sçais si c'est ce qui a donné l'essor à cette humeur diabolique à laquelle je ne puis plus tenir; il faut nous séparer. Je l'ai gardé un temps fort honnête. Changer trop tôt, cela a un air de légèreté. Mais à dire vrai, sans la dernière campagne, où il a été blessé, je n'aurois pas persévéré jusqu'à ce moment-ci; il a fallu voir ce que cela deviendrait. Le voilà revenu; je songe tout de bon à m'en débarrasser.

LA COMTESSE.

Lui donnerez-vous son congé?

LA MARQUISE.

C'est ce que je voudrais éviter. Sa vanité sera blessée: il me faudra essuyer

des
bles.
me q

Il

D'
voyag
me u
dans
a un v
mets
vous
l'enle
je sui
J'ai e
ici po
rai qu
celle-

Ma

COMÉDIE. 157

des scènes d'empportement désagréables. J'aime mieux faire en sorte qu'il me quitte.

LA COMTESSE.

Il est bien piquant d'être quittée.

LA MARQUISE.

D'accord : mais enfin il est de mon voyage à la campagne. Je le mene comme un chien qu'on veut perdre. Il y a dans le voisinage une petite femme qui a un visage de fantaisie, dont je me promets beaucoup.... Ah, comtesse ! si vous vouliez, sans aller plus loin, me l'enlever, vous seriez charmante ; & je suis sûre qu'il ne tiendrait qu'à vous. J'ai envie de lui donner un rendez-vous ici pour cette après-dîner. Je prétexterai quelque affaire, & nous tenterions celle-ci.

LA COMTESSE.

Ma belle marquise, à l'éloge que vous

m'en avez fait, vous ne devez pas croire que je vous joue un pareil tour.

LA MARQUISE.

Non, non; son humeur ne se montre pas d'abord. Il a d'ailleurs des choses fort aimables, de la plaisanterie, le ton du monde, une très-jolie figure. Eh bien! vous en ferez quitte pour vous défaire de lui à la première frasque. En vérité, je le supporterois plutôt tel qu'il est, que votre grand & triste Florimond. Car enfin, ma comtesse, permettez-moi de vous dire que je le trouve fort ennuyeux.

LA COMTESSE.

Eh! qui le sçait mieux que moi? Mais je ne le vois guere, quoique nous soyons toujours ensemble. Les spectacles, les promenades, le jeu prennent tout mon temps. J'ai toujours assez de monde chez moi quand j'y suis; & si

COMÉDIE. 159

par hazard je me trouve seule avec lui,
je le fais chanter ; car il est vrai qu'il n'y
a pas moyen de l'entendre parler.

LA MARQUISE.

Je crois qu'il n'a point du tout d'es-
prit.

LA COMTESSE.

Oh ! mais l'esprit , cela ne fait rien.
Une femme ne s'attire pas de blâme d'être
attachée à quelqu'un qui manque de
ce côté-là , pourvu qu'il n'y ait rien
à dire sur la figure & l'air du monde ;
& c'est à quoi j'ai pris garde. Flori-
mond est fait à peindre , & personne
ne se met si bien.

LA MARQUISE.

Je vois que je n'ai rien à attendre de
vous.

LA COMTESSE.

Je vous l'ai déjà dit : Je ne puis souffrir
le remue-ménage. D'autres gens ,

d'autres allures ; il faut tout bouleverser : & véritablement on ne peut décider ce qui coûte le plus, ou de maintenir d'anciennes liaisons, ou d'en faire de nouvelles : l'une & l'autre ont bien des difficultés. Mais, belle dame, vous qui êtes si décidée, vous avez sans doute un choix tout fait ?

LA MARQUISE.

Non, pas encore. Mes amis, qui savent à peu près où j'en suis, m'ont fait plusieurs propositions : je ne laisse pas d'être embarrassée à me déterminer. On m'a parlé de Philinte.

LA COMTESSE.

Il est fort à la mode ; c'est un grand point : j'avoue cependant qu'il ne me plairoit pas.

LA MARQUISE.

On se l'arrache, c'est à qui l'aura : il est vrai qu'on le garde si peu, que dans
huit

COMÉDIE. 161

huit jours ce feroit à recommencer. J'aime mieux quelque chose d'un peu plus fixe. Il y en a un autre d'une figure charmante, à ce qui m'a été dit (car je ne l'ai jamais vu) : mais c'est un homme qui a des singularités. Il veut du mystère dans ses galanteries, & prétend qu'on ne sçache pas à qui il est attaché. Vous m'avouerez qu'il y a peu de femmes assez dupes pour vouloir supporter les sujettions d'un engagement, sans y rien trouver qui flatte la vanité : car enfin il ne faut pas croire que les frais n'en soient pas grands. C'est bon marché quand les complaisances se partagent par moitié : combien de femmes se voient obligées d'en porter les trois quarts ?

LA COMTESSE.

Et quelquefois le tout. C'est ne guère connoître la vie des femmes du monde, que de la croire aisée : elle est

* L

plus austère que la vie retirée.

LA MARQUISE.

Ah ! vous avez bien raison. Il n'y a qu'à voir en détail comment se passent nos journées. Le matin, quelle discussion avec les ouvriers, les marchands, pour le choix des parures ! quels soins pour avoir ce qu'il y a de plus nouveau, de meilleur goût, & pour n'être pas prévenue sur une mode ! Ensuite les cartes, les billets qu'il faut écrire pour l'arrangement des parties. Tout cela mène jusqu'au dîner. On dîne. . . . On ne dîne point ; car il faut souper. Après vient l'excessif travail d'une toilette faite avec toute l'attention que demande la nécessité de se bien mettre. A peine a-t-on fini, qu'on sort pour les spectacles : il faut toujours tout voir, ou plutôt être vue par tout. Enfin l'on va souper, & la nuit se passe à cavagnole.

Et
reuse
somm
peut
en dir
moi,
plus
sonne
le par
l'on s
Vous
queso

Ah
il que
plus d
nure et

On
le bon

COMÉDIE. 163

LA COMTESSE.

Et lorsque le jour paroît, si malheureusement on se trouve accablée de sommeil, il faut encore dire qu'on ne peut pas se résoudre à se coucher. Vous en direz tout ce que vous voudrez ; pour moi, je m'imagine qu'il y a beaucoup plus d'avantage (surtout pour les personnes paresseuses comme je suis), dans le parti de ces brillantes retraites, où l'on semble reprendre un nouvel éclat. Vous ne le croiriez pas, je suis quelquefois tentée d'en faire l'essai.

LA MARQUISE.

Ah ! gardez-vous-en bien. N'y eût-il que le préliminaire, il est affreux : plus de rouge, plus de spectacles : la parure est encore un article qu'il faut céder.

LA COMTESSE.

On en quitte le faste, l'on en réserve le bon goût. Il y a une sorte de visage

à qui cette apparente simplicité ne sied que mieux. Il faut être d'une jeunesse rare, pour ne recevoir aucun dommage de l'excessive parure.

LA MARQUISE.

Et l'amant, qu'en fait-on ?

LA COMTESSE.

C'est l'occasion la plus favorable de se séparer, sans avoir l'embarras d'un nouvel embarquement. En attendant que nous examinions plus à fond cette affaire, venez me donner vos avis sur un meuble que je veux qui soit unique. Mais votre Acaste ne seroit-il pas d'un conseil excellent ?

LA MARQUISE.

C'est le goût le plus exquis que nous ayons : vous ne pouvez rien faire sans lui. Allons, je lui écrirai un mot dans votre cabinet.

Fin du premier acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ACASTE, ORNAC.

ORNAC.

Ah! vous êtes ici, mon cher Acaste?
Seriez-vous ami de la maison?

ACASTE.

Ami, non; connu, oui.

ORNAC.

Eh! qu'y venez-vous faire? Il n'y a
personne.

ACASTE.

C'est ce qu'on m'a dit à la porte:
mais j'ai voulu vérifier le fait; car on
m'avoit expressement recommandé de
m'y trouver de bonne heure.

L iij

ORNAC.

Seroit-il indiscret de s'informer qui vous a donné cet ordre ?

ACASTE.

Une dame pour laquelle j'ai des complaisances.

ORNAC.

Et qui sans doute en a pour vous ?

ACASTE.

Par-ci , par-là.

ORNAC.

Mais votre déesse, la voilà donc oubliée ?

ACASTE.

Oh ! ces divinités-là disparoissent dès que la toile est baissée : elle m'a tenu toute la campagne ; ce n'est pas mal aller.

ORNAC.

Je vous ai cru engagé tout de bon, quoique mal assorti.

COMÉDIE.**167****ACASTE.**

Tu te moques. Avec des reines de théâtre, prend-on les choses si sérieusement ?

ORNAC.

Quand ç'auroit été une femme du premier rang, vous n'y auriez pas mis plus de mystère.

ACASTE.

J'y en aurois mis beaucoup moins ; cela n'eût pas été si bon à cacher. Mais notre nymphe est médiocrement jolie ; & même pas trop bonne actrice ; il n'y avoit pas là de quoi se vanter. Ce n'est pas tout : des raisons plus graves m'obligeoient de tenir le cas secret. Voici le fait. Quand je partis pour la campagne, j'avois perdu outrageusement, Une petite Provençale, avec qui je m'étois engagé en faveur du climat, me prêta ce qu'elle avoit d'argent, & même mit

Liv

noblement ses pierreries en gage, pour rendre la somme plus honnête. Je pensai que l'emploi de ses deniers à l'entretien d'une comédienne de peu de distinction pouvoit choquer sa vanité, & lui donner sur sa belle action des remords dont les suites m'auroient embarrassé; car ce n'étoit point du tout le moment où je pouvois lui rendre son argent. Tu m'as mis à l'abri de cet accident, en laissant passer l'aventure sur ton compte; & ce n'est pas un petit service que tu m'as rendu.

ORNACE.
Où : mais je pourrois m'être fort mal servi moi-même, par cette sorte de complaisance où je me suis laissé entraîner. J'ai peur que mon pere n'ait oui dire quelque chose de cette prétendue galanterie, dont on a beaucoup parlé à l'armée. Il me fait mauvaise mine; & il

COMÉDIE. 169

est tout propre à me regarder comme un homme perdu qui déshonore sa famille, s'il a le moindre vent de cette affaire.

ACASTE.

Tu es bien nigaud, de te mettre en peine pour cela ! Ton pere radote sans doute. N'est-il pas vieux ?

ORNAC.

Il n'est pas jeune ; mais il ne radote point.

ACASTE.

Oh ! il ne radote pas : il doit radoter. Il n'y a qu'à le prendre sur ce pied-là.

ORNAC.

Vous traitez tout légèrement, Acaste ; c'est votre façon. Ce n'est pas la mienne : car, outre le respect que je dois à mon pere...

ACASTE.

Ah! mon petit Caton, laisse-là tes formules. Je veux te façonner; tu sçais que je l'ai entrepris.

ORNAC.

Je doute du succès. Mais ce n'est pas cela dont il est question. J'ai une affaire sérieuse, & très-sérieuse, où j'entrevois que vous pourriez me servir.

ACASTE.

Est-ce que tu veux te battre?

ORNAC.

Non. C'est que je veux me marier...

ACASTE.

Ah, ah, ah! Celui-là est digne de toi. Tu veux te marier?

ORNAC.

Ris tant que tu voudras: il y a bien pis; c'est que je suis amoureux à en perdre l'esprit.

COMÉDIE.

171

ACASTE.

Tu n'as plus rien à ménager ; tu l'as perdu d'avance. Tu veux te marier ! Cette belle affaire est-elle bien avancée ?

ORNAC.

Elle étoit faite ; elle est rompue. Je voudrois engager mes amis à la renouer, & porter mon pere à des démarches pour lesquelles il montre de la répugnance.

ACASTE.

Ah ! ce n'est plus ton pere ; c'est toi, mon enfant, qui radotes... Mais si je ne puis guérir ta folie, je veux la servir. Dis-moi comment ? Quelle est ta maîtresse ?

ORNAC.

C'est une créature parfaite. La beauté, les graces, l'esprit ; jamais tant de charmes ne se sont trouvés réunis ; & surtout sa naïveté est à enchanter.

ACASTE.

Je le crois. Mais voilà, de toutes les instructions, celle qui m'est la moins nécessaire. Dis-moi plutôt son nom, afin que je voie si je connois quelque chose de ce qui l'entoure.

ORNAC.

L'on m'a dit que Dorante son oncle vient d'arriver: il passe pour un homme sensé. Le connoîtriez-vous?

ACASTE.

Je ne connois guere de ces gens-là; j'ai pourtant vu celui-ci, mais peu.

ORNAC.

Il loge dans cette maison avec sa sœur. J'y suis venu pour le voir. Il est sorti. Je l'attens.

ACASTE.

Quoi! c'est la fille de la comtesse à qui vous en voulez? Si elle ressemble à sa mere, te voilà bien loti! Elle est ri-

décule
grand
jours;
plus tri
monde

Rien
& la fi

Tan
je ne la
mais m
ses am
bien é
entr'el
un bill
ici. M
au ren
ra. Le
petite
J'irai y
elles.

COMÉDIE. 173

difficile à l'excès ; & son amant, le plus grand fat que nous ayons vu de nos jours ; un belâtre, occupé de sa figure, plus triste & plus sot que tous les sots du monde ensemble.

ORNAC.

Rien n'est plus différent que la mere & la fille.

ACASTE.

Tant mieux. Oh ça, je te dirai que je ne la connois guere, cette comtesse : mais ma petite marquise est par fois de ses amies ; & ce moment-ci pourroit bien être un redoublement d'amitié entr'elles ; car j'ai reçu, de leur part, un billet très-pressant pour me rendre ici. Mais mes deux folles, sans songer au rendez-vous, s'en sont allées à l'opéra. Le suisse m'a dit qu'elles étoient en petite loge, & n'en verroient pas la fin. J'irai y faire un tour, & reviendrai avec elles.

ORNAC.

Ne soupçonnez-vous point ce qu'elles vous veulent ? Sçavent-elles que je suis en liaison avec vous ? Ne seroit-ce point de moi qu'elles voudroient vous parler ?

ACASTE.

Non , je ne crois pas qu'elles sçachent que nous nous connoissons : je n'en ai rien mandé à la marquise. Je m'imagine qu'il s'agit de quelque assortiment de meubles.

ORNAC.

Mais avant que de confier mon affaire à votre marquise, je voudrois sçavoir quelle femme c'est ; si elle nous servira fidelement. Etes-vous sûr de son cœur ?

ACASTE.

Non pas de son cœur, mais de son activité. Elle ne s'intéresse à rien, & se mêle de tout. Oh ! c'est une espece ra-

re. E
retien
re. F
taxe
ma g
de l'
ble,
folle.

T
qu'on
ciatio

O
tes m
on y
qu'el
com
charr
ter, &
qu'el

COMÉDIE: 175

re. Elle me pique par sa singularité, & me retient par la variété de son caractère. Elle a une humeur enragée, & me taxe d'en avoir outrément ; mais c'est ma gaieté avec d'autres qu'elle appelle de l'humeur avec elle. Le tout ensemble, elle est aimable, quoiqu'un peu trop folle.

ORNAC.

Tout cela bien pesé, je ne vois pas qu'on en puisse tirer parti pour la négociation dont il s'agit.

ACASTE.

Oh ! te voilà bien avec tes poids & tes mesures ! On ne feroit jamais rien, si on y regardoit de si près. Je te dis, moi, qu'elle fera merveilles. Elle dira à la comtesse que tu es mon ami, un homme charmant ; elle n'osera jamais en douter, & sera comblée de te donner sa fille, qu'elle croira marier splendidement.

O R N A C.

Mais, il faudroit ſçavoir les raifons qu'elle a eues de ſe dédire à la veille de la conclufion.

A C A S T E.

Pauvre eſprit ! où vas-tu chercher des raifons dans la conduite d'une femme ? & à quoi bon apprendre ce qu'elle a penſé le matin , puis l'après-dîner , puis le ſoir ? Et qui voudrois-tu qui pût entendre , comprendre & retenir les idées qui ſe ſont préſentées , croifées , renverſées dans une telle tête ?

O R N A C.

Il eſt ſi ſingulier de me voir refuſer une fille que je devois épouſer le lendemain !

A C A S T E.

Tu as beau te déplorer. Nous ne pouvons pas faire que ta nœce ſoit faite : tâchons ſeulement qu'elle ſe faſſe. C'eſt dommage,

dommage, il est vrai, de ne pouvoir accroître l'éternité d'un mariage de tout le temps qui l'a précédé ! Cependant partons d'où nous sommes, sans rabâcher inutilement sur le passé. Bon ! pendant que je rabâche ainsi avec toi, j'oublie l'opéra où il faut que je me trouve. Adieu ; jusqu'au revoir.

SCÈNE II.

ORNAC *seul.*

C'EST bien le comble du malheur, de n'avoir pour ressource que de telles gens. Mais cet homme raisonnable que j'attens, n'arrivera-t'il point ?



* M

SCENE III.

ORNAC, LE CHEVALIER.

ORNAC.

MONSIEUR, vous voyez un malheureux qui n'espère qu'en vous. Madame votre sœur vous a dit sans doute les motifs du cruel traitement qu'elle m'a fait : je vous conjure de vouloir me les apprendre.

LE CHEVALIER.

J'ai vu ma sœur en arrivant, monsieur. Je l'ai questionnée sur cette bizarre aventure, dont je ne suis ni moins surpris, ni moins fâché que vous : elle m'a beaucoup parlé & ne m'a rien dit ; du moins n'ai-je rien compris à toutes les niaiseries qu'elle m'a débitées. Je vous avouerai, toute ma sœur qu'elle est, que ses

COMÉDIE. 179

fantaisies la dominant souverainement, & ne se soumettent qu'à d'autres caprices. La raison n'y peut rien; & de quelque maniere qu'on la lui présente, on ne fait que l'affermir & l'indigner contr'elle. Je ne sçais donc, avec toute l'envie que j'ai de vous servir, comment m'y prendre.

ORNAC.

Mais, monsieur, si mon pere venoit lui parler, s'il pouvoit découvrir à quoi tient ma disgrâce, on mettroit tout en œuvre pour réparer ce qui a pu lui déplaire.

LE CHEVALIER.

Quoique j'espere peu de ce moyen, je ne vois pas d'inconvénient à le tenter.

ORNAC.

Je vais de ce pas me jeter aux pieds de mon pere, & faire en sorte qu'il

Mij

viens s'expliquer avec madame votre sœur. Mais voudra-t-elle le voir ?

LE CHEVALIER.

Elle ne peut certainement refuser de l'entendre.

ORNAC.

Si vous avez pitié de mon sort, daignez, monsieur, vous trouver à cette entrevue.

LE CHEVALIER.

Je vous le promets. Allez, monsieur : puisse le succès répondre à mes desirs très-conformes aux vôtres.



SCENE IV.

LE CHEVALIER *seul.*

JE n'espere rien : la vue du baron ne fera que la cabrer. Sa perruque ne fera pas bien mise, son habit sera mal fait : elle ne voudra jamais l'écouter. Peut-être n'aura-t'il pas des bas blancs : en voilà assez pour tout perdre. Oh ! tête de femme ! prodige d'extravagance ! . . . Mais voici ma niece : il faut que je sçache ce qu'elle pense, avant que de prendre à cœur cette affaire-ci.



SCENE V.

LE CHEVALIER, JULIE.

JULIE.

JE vous cherchois, mon cher oncle.
Avez-vous remarqué ce que ma mere
vous a dit en vous quittant ? Je la crois
disposée à me mettre dans un couvent :
ne pourriez-vous pas la fortifier dans
ce dessein ?

LE CHEVALIER.

Que dites-vous, ma nièce ? Vous
voudriez être dans un couvent ?

JULIE.

Hélas ! oui, mon oncle.

LE CHEVALIER.

Eh ! pourquoi cela ?

JULIE.

Le monde est si pénible, si difficile !

COMÉDIE. 183

il faut prendre tant de soin pour lui ! Si vous avez un cheveu mal arrangé , ma mere dit qu'il ne vous le pardonne pas : le moyen de le contenter !

LE CHEVALIER.

Votre mere dit ce qu'il lui plaît . . . C'est votre mere ; je n'ai rien à dire. Mais il faut sçavoir qu'il y a monde & monde : un , tout frivole , à qui on ne plaît en effet que par des futilités ; un autre , que plus proprement on peut appeller le public , s'attache à l'essentiel ; & c'est celui-là dont on doit rechercher l'approbation.

JULIE.

Ma mere ne le connoît donc pas ; je ne lui en ai jamais oui parler. Je ne le connois pas non plus ; je ne sçaurois comment m'y prendre avec lui : j'aurois mieux le couvent.

Miv

LE CHEVALIER.

Votre mere vous aime.

JULIE.

Je l'aime aussi, mon oncle : mais je voudrois qu'elle me dispensât d'aimer les choses que je n'aime pas, & qu'elle me laissât prendre plaisir à celles qui me plaisent ; j'en goûterois mieux le bonheur de vivre avec elle.

LE CHEVALIER.

Ma chere nièce, parlez-moi avec confiance. Il a été question de vous marier ; quelle étoit votre volonté sur cela ?

JULIE.

Ah, mon oncle ! est-ce que j'ai une volonté ? elle est si rompuë, qu'elle ne peut me servir à rien.

LE CHEVALIER.

Vous êtes jeune ; c'est bien fait d'être soumise. Cependant si celui qui devoit

COMÉDIE. 185

vous épouser ne vous déplaît pas ;
comme c'est un bon parti, il faudroit
 tâcher de faire revenir votre mere de
ses préventions contre lui.

JULIE.

Oh , mon cher oncle ! cela ne seroit
pas possible. Ma mere dit qu'il est
sans goût, sans connoissance des usages ;
que ses tabatieres sont plates , point
guillochées ; qu'il ne se met pas bien ;
qu'elle a vu du premier coup d'œil que
ses habits ne sont pas faits par Passau.
Elle lui a aussi remarqué une veste d'un
dessin de l'année passée, & en a été
fort choquée. Moi, cela ne me fait rien.

LE CHEVALIER.

Est-ce là tout ce qu'elle lui repro-
che ?

JULIE.

Oh ! bien d'autres choses : qu'il parle
de nouvelles ; qu'il raisonne sur des af-

faïres politiques, & n'est au fait de rien sur les intrigues du monde ; enfin qu'il est farci de ridicules qui sautent aux yeux. Mais, mon oncle, est-ce qu'on a des yeux différens les uns des autres ? car avec les miens je ne vois point cela.

LE CHEVALIER.

Les vôtres, ma nièce, comment vous le font-ils voir ?

JULIE.

Je ne sçaurois bien vous le dire ; mais . . . d'une manière qui plaît.

LE CHEVALIER.

Et son esprit, comment le trouvez-vous ?

JULIE.

Je ne sçais pas s'il parle bien ; mais tout ce qu'il dit, c'est ce que je pense.

LE CHEVALIER.

Vous aime-t'il ?

COMÉDIE.

187

JULIE.

Comment sçavoir cela, mon oncle?

LE CHEVALIER.

Quoi! ne vous a-t'il pas parlé?

JULIE.

Très-peu; j'étois toujours si près de ma mere!

LE CHEVALIER.

Encore, que vous a-t'il dit?

JULIE.

Des choses que je crois qu'on dit toujours.

LE CHEVALIER.

Vous sembloit-il qu'il les pensât?

JULIE.

Mais. . . mais oui, mon oncle.

LE CHEVALIER.

C'est assez : je veux travailler à renouer l'affaire. Voilà votre mere & sa compagnie, qui reviennent de l'opéra. Retirez-vous : je reste, pour me donner

SCENE VI.

LA COMTESSE, LA MARQUISE,
LE CHEVALIER, ACASTE.

LA MARQUISE.

AH, monsieur le chevalier ! vous êtes ici ? Je vous croyois encore je ne sçais où, bien loin. Dites-moi, je vous prie, Acaste, de quoi vous a entretenu Clarimond qui étoit à côté de vous dans le balcon ?

ACASTE.

Il me parloit de sa capacité, de ses talens, du tort qu'on a de ne le pas employer : il est saisi d'étonnement du peu d'usage qu'on fait de lui : cet aveuglement lui pronostique la ruine de l'état. Je l'ai persifflé à outrance : oh ! cela

COMÉDIE. 189

a été délicieux. Il a voulu me retenir à souper : mais j'étois déjà si rassasié de lui, que je n'ai pas été tenté de l'excellente chère qu'il fait.

LA COMTESSE.

Il a du goût, mais point de génie : il n'a pas inventé un seul mets qui puisse lui faire un nom. Vous aviez encore un bon original de l'autre côté : c'est l'homme le plus ridicule. ...

ACASTE.

Original, oui. Ses travers sont à lui ; comme les traits de son visage. Je ne le trouve pas ridicule : il n'a rien d'affecté ; il n'est qu'extravagant.

LA COMTESSE.

Belise ne l'a-t'elle pas à présent ?

ACASTE.

Elle l'avoit hier ; je ne sçais si elle l'a encore aujourd'hui.

LA MARQUISE.

C'est la contre-partie : elle n'a rien qui soit à elle ; son visage, le son de sa voix, tout est d'emprunt.

ACASTE.

Et son esprit ? Elle répète le plus proprement du monde le sentiment des autres, n'hazarde jamais le sien ; & s'il lui arrive d'oublier sa leçon, elle reste court, comme les oiseaux sifflés, à la moitié d'un air qu'ils ont appris.

LA COMTESSE.

N'êtes-vous pas excédé de voir éternellement Aurélie & Cléon au spectacle, avec l'air ennuyé qu'ils y apportent ?

ACASTE.

Cet ennui est l'ennui qu'ils ont l'un de l'autre.

LA MARQUISE.

Et que ne se quittent-ils ?

ACASTE.

Cléon, je ne sçais par quelle bonté d'ame, ne veut pas la laisser, qu'elle n'ait quelqu'un. Il fait tout ce qu'il peut, pour lui trouver un amant; il vante ses agrémens, sa complaisance. Il ne séduit personne: on la voit passée, on la lui laisse. Mais, à propos, je n'avois pas encore vu cette petite Hortense, qu'on vient de marier: elle est vraiment jolie! c'est la jeunesse même.

LA COMTESSE.

Mais, non; ce n'est point la jeunesse, c'est l'enfance: il faut voir ce que cela deviendra.

ACASTE.

Et sa sœur, qui est toute arrivée au point où elle doit être, comment la trouvez-vous?

LA COMTESSE.

Elle a des traits.

ACASTE.

Il n'y en a pas un de manqué; & tous sont faits l'un pour l'autre.

LA COMTESSE.

Je ne lui trouve point de physionomie.

ACASTE.

Elle en a, madame la comtesse; & qui pis est, des graces.

LA MARQUISE.

On convient qu'elle est belle : mais je ne sçais pourquoi j'en aimerois mieux une autre.

ACASTE.

Je le crois.

LA COMTESSE.

Oh ! c'est la mere qui étoit admirable !

LE CHEVALIER.

Eh ! oui : celle-là est morte.

LA

LA MARQUISE.

Enfin voilà un mot que nous avons arraché de monsieur le chevalier, qui, je crois, n'a pas daigné nous écouter !

LE CHEVALIER.

J'ai admiré la revue exacte que vous avez faite des spectateurs : reste à sçavoir comment vous avez trouvé le spectacle.

LA MARQUISE.

Je ne l'ai ni regardé, ni écouté : Qu'est-ce qu'ils ont joué, comtesse ?

LA COMTESSE.

C'est ce maudit opéra ennuyeux à mourir, exécuté à faire horreur, dont la musique fait grincer les dents : on l'a vu mille fois. Je ne sçais comme il s'appelle.

LE CHEVALIER.

J'ai beau vivre dans le monde ; je

N *

serai toujours étonné qu'on aille avec empressement à un spectacle pour ne le voir ni l'entendre, & qu'on en revienne sans sçavoir ce que c'est : quel plaisir y prend-on ?

LA COMTESSE.

Mais ne diroit-on pas qu'on ne doit songer qu'à son plaisir ? La vie est un tissu de bienfaisances qu'il faut remplir.

LA MARQUISE.

Oh ! je ne vous passe pas celui-là : pour moi, je me divertis fort au spectacle ; & quand je n'aurois vu aujourd'hui que la parure de quinze ans à la très-chère Cidalise, dont le visage en prononce cinquante, je ne regretterois pas ma peine. Mais j'ai remarqué cent choses plus plaisantes les unes que les autres. Avez-vous vu l'air composé de la petite Felice ? Son chevalier étoit dans le balcon, qui l'observoit curieusement.

COMÉDIE. 195

Elle avoit besoin d'une grande adresse pour faire passer quelques lorgneries de l'autre côté, sans qu'il s'en apperçût.

ACASTE.

Oh ! cela étoit bon à voir ! J'en ai encore attrapé quelque chose.

LA COMTESSE.

Je n'y ai pas pris garde. Ce qui m'a fixée, c'est l'affligée Doralie : on voit bien qu'elle a la mort dans le cœur. Il est vrai aussi qu'on lui a joué un cruel tour.

ACASTE.

Eh ! quoi donc ? je ne le sçais pas.

LA COMTESSE.

Oronte étoit depuis longtemps son amant déclaré. Il a surpris des lettres écrites à un rival, non-seulement très-galantes, mais où il est tourné lui-même en ridicule. C'est un homme violent, qui n'a mis aucunes bornes à son ressen-

timent. Il a commencé par faire une liste très-nombreuse de tous ceux qui ont eu les bonnes grâces de la dame, & l'a donnée au public, avec de petites notes sur chaque aventure.

ACASTE.

Cela est fort !

LA COMTESSE.

Cen'est pas sur cela qu'il se faut récrier : il n'y a guere de gens piqués qui n'en fissent autant. Mais, ce qui est infâme, abominable, & du plus malhonnête homme du monde; c'est, qu'ayant découvert qu'elle met une sonde de blanc, dont personne ne s'étoit jamais apperçu, il l'a publié sur les toits.

LA MARQUISE.

Dévoiler ces choses-là, c'est n'avoir rien de sacré, & manquer totalement à la probité.

'COMÉDIE. 197

LE CHEVALIER.

Je suis édifié de voir que, dans la profession galante, on a sa morale, comme les brigands ont la leur.

LA MARQUISE.

J'oublie que j'ai l'affaire du monde la plus pressée ; il faut nécessairement que je vous quitte.

LA COMTESSE.

Quoi ! Vous ne voulez pas passer ici la soirée ?

LA MARQUISE.

Cela m'est impossible. Mais je veux bien vous confier mon secret. J'ai vu chez Hébert une tabatiere enchantée, dont la tête me tourne. Je l'aurois prise sur le champ, car je meurs de peur qu'elle ne m'échappe ; mais la fantaisie de cet homme bizarre s'est tournée aujourd'hui à vouloir de l'argent. J'ai perdu, je n'en avois pas : il veut cent louis, cent cin-

quante, je ne sçais plus combien. Cela ne fait rien, pourvu que je trouve ce qu'il me faut, & que je n'aie pas le dégoût de voir une boëte si singuliere dans d'autres mains que les miennes. Je vais donc parler à quelqu'un, qui, je crois, facilitera mon affaire: & si j'ai ma boëte ce soir, je reviendrai pour vous la montrer.

LA COMTESSE.

Et mon meuble, vous ne le verrez donc pas?

LA MARQUISE.

Je vous laisserai Acaste, qui s'y entend encore mieux que moi.

LA COMTESSE.

Je suis très-fâchée, marquise, que vous ne vouliez pas rester avec nous; vous auriez eu un beau cavagnole. J'aurois mandé à Dorimene de venir, & de nous amener des joueurs.

COMÉDIE.

199

ACASTE.

Oh ! l'ennuyeuse bégueule !

LA COMTESSE.

Ne dites donc pas cela. C'est la meilleure femme du monde, qui ne parle jamais de personne.

ACASTE.

En a-t'elle le loisir ? Elle parle toujours d'elle.

LA MARQUISE.

Il est vrai qu'elle est d'une sotise outrée.

LA COMTESSE.

Mais, je voudrois sçavoir à quoi sert l'esprit ? de quel usage il est dans la société ? Il arrive si rarement d'en tirer parti, qu'il ne vaut pas la peine d'être recherché. Les merveilleuses ont leur goût à part, qui n'est point celui des autres. Dorimene fait tout ce qu'on veut, joue toujours, point heureuse-

Niv

ment, & perd de la meilleure grace du monde.

LE CHEVALIER,

Voilà un éloge complet!

ACASTE.

Damon n'est-il point de plus mauvaise humeur qu'elle, quand elle perd?

LA MARQUISE.

Personne à tous égards ne soutient les revers du jeu comme lui; c'est le plus beau joueur, le plus aimable garçon du monde, & du meilleur commerce.

ACASTE.

Il ne dit jamais un mot de vrai, & ne sçauroit rien taire de ce qu'il sçait.

LA COMTESSE.

Il n'y a qu'à ne pas croire ce qu'il dit, & ne lui point confier son secret: si l'on ne passoit pas les petits défauts, l'on ne vivroit avec personne.

COMÉDIE. 201

ACASTE.

Il a une aventure par devers lui d'un dépôt joué, perdu, nié, qui ne lui fit pas un honneur infini.

LA MARQUISE.

Je ne vous dirai pas s'il est d'une probité à toute épreuve ; mais il est de bon compte au jeu, & c'est de quoi il s'agit.

SCENE VII.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER;
ACASTE, DUBOIS.

DUBOIS.

MONSIEUR le baron d'Ornac demande à voir madame, & la supplie qu'il puisse lui parler en particulier.

LA COMTESSE.

Mon fuisse est bien fuisse, d'avoir lais-

fé entrer cet homme ! Je ne puis pas le voir ; que lui dirois-je ?

LE CHEVALIER,

Je ne sçais pas en effet ce que vous pourrez lui dire ; mais je sçais que vous ne pouvez refuser sa visite : ce seroit outrer les mauvais procédés.

LA COMTESSE à Dubois.

Allez donc dire à ce baron qu'il n'a qu'à entrer... (*au chevalier*) Chevalier, ne me quittez pas.

LE CHEVALIER.

C'est bien mon intention.

LA COMTESSE.

Acaste, si vous voulez passer dans ma chambre, vous examinerez mon meuble. J'expédierai le vieux baron lestement, & j'irai vous retrouver.

A C A S T E.

Ah, ah ! N'est-ce pas le pere de mon petit d'Ornac, brave comme l'épée qu'il porte ?

COMÉDIE. 203

LA COMTESSE.

Quoi ! vous le connoissez ?

A C A S T E.

Nous avons fait la campagne ensemble, & nous ne nous sommes pas quittés.

LA COMTESSE.

A la guerre, comme à la guerre. Vous aviez là une étrange compagnie !

A C A S T E.

C'est, je vous jure, un joli garçon.

LA COMTESSE.

Mais, où prend-t'il cela ? Il est triste, il est plat : ah, fi !

A C A S T E.

Je vous dis, madame la comtesse, que j'en ferai quelque chose.

LA COMTESSE.

De fort maussade.

A C A S T E.

Non, non. Ce n'est encore qu'une ébauche : mais j'y mettrai la dernière

main..... Voilà tout de bon le pere; je
décampe.

SCENE VIII.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER,
LE BARON.

LE BARON.

MADAME, c'est avec crainte de
vous déplaire, que je me présente de-
vant vous, & avec regret de n'avoir pas
été trouvé digne de votre alliance.

LE CHEVALIER.

Ma sœur n'ignore pas, monsieur, le
cas qu'on doit faire de la vôtre.

LA COMTESSE.

Ma fille est si jeune encore, & si peu
faite, que je n'ai pu me résoudre à la
marier.

COMÉDIE. 205

LE BARON.

D'autres raisons, madame, vous ont fait retirer votre parole. On vous a tenu de mauvais discours de mon fils.

LA COMTESSE.

Oh ! point du tout.

LE BARON.

Que sert de dissimuler ? Vous avez appris la malheureuse aventure qui m'a causé tant d'inquiétude & de chagrin, quoique je n'aie jamais cru qu'elle pût avoir de suite. Mon fils est bien né ; il ne s'est porté aux folies qu'il a faites, pendant la campagne, qu'entraîné par les mauvais exemples, & moins par passion, que séduit par la sotte vanité d'imiter les mœurs du temps.

LA COMTESSE, *bas.*

Que veut dire ceci ?

LE BARON.

Je vois, madame, que vous me repro-

chez de ne vous avoir pas tout avoué dès qu'il fut question de l'union projetée : mais vous comprendrez la répugnance d'un pere à parler des extravagances de son fils. Je n'ai pas même voulu qu'il sçût que j'en fusse informé. J'ai cru que, sans donner l'allarme, je remédierois à tout ; & qu'en lui faisant épouser une personne aussi aimable que mademoiselle votre fille, la comédienne seroit bientôt oubliée.

LA COMTESSE.

Ah ! ah ! . . . hé , mais je pourrois bien avoir trop précipité mon jugement.

LE BARON.

En effet , madame , vous vous êtes bien pressée de rompre. La chose plus approfondie ne méritoit pas d'en venir là ; & je me repens de ne m'en être pas d'abord expliqué avec vous.

LA COMTESSE.

Il est vrai que , si j'avois été mieux informée , l'affaire auroit pu prendre un autre tour.

LE BARON.

Eh , madame ! n'est-il pas temps encore ? Oubliez les égaremens de mon fils ; il n'y persistera pas : daignez les lui pardonner.

LA COMTESSE.

Ah ! je ne trouve pas sa faute impardonnable.

LE BARON.

Cette indulgence est digne d'admiration. Mais, madame , achevez : laissez-vous fléchir. Rendez-lui cette charmante fille qui lui avoit été si solennellement promise.

LA COMTESSE.

Véritablement ceci change de face.

LE CHEVALIER.

Oh! oh! je ne m'y attendois pas!

LA COMTESSE, *bas*.

Il y a plus d'étoffe que je ne croyois;
 Acaste me l'a bien dit; nous en ferons
 quelque chose. . . (*au baron*) Je sens,
 monsieur, que mes répugnances s'éva-
 nouissent; & nous pourrons bien re-
 nouer l'affaire.

LE BARON.

Si vous êtes favorablement disposée,
 madame, pourquoi différer?

LE CHEVALIER.

Pourquoi pas dès ce soir? . . . (*bas*)
 Profitons du moment qui pourroit bien
 nous échapper.

LE BARON.

C'est bien dit. Je vais faire avertir le
 notaire.

LA COMTESSE.

A la bonne heure, on n'en entendra
 plus

COMÉDIE. 209

plus parler. Il faut pourtant que j'en dise un mot à ma fille, après que j'aurai vu ce que pense Acaste de mon meuble.

LE BARON.

Quel bonheur inespéré ! que de grâces à vous rendre, madame !...

LA COMTESSE.

C'est assez, monsieur le baron ; je vous tiendrai parole. Allez tout disposer.

Fin du second acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LA COMTESSE, JULIE.

LA COMTESSE.

MADEMOISELLE, ce mariage que j'avois rompu, je juge à propos de le renouer. Je ne doute point que je ne vous trouve disposée à suivre mes volontés.

JULIE.

Madame, je les respecte, sans en connoître les motifs; & quelques différentes qu'elles puissent être, vous m'y verrez toujours également soumise.

LA COMTESSE.

Ah! voilà des phrases. Cela est fort

bien écrit ; mais ce n'est pas comme cela que l'on parle. Je vous dirai, moi, tout simplement, que je n'ai pas voulu vous donner à un homme qui m'a paru si peu propre pour le monde, qu'on n'auroit sçu qu'en faire : mais je commence à croire qu'il pourra se former. Je suis guérie encore d'une inquiétude qui n'étoit pas la moins forte. La plupart des gens de province ont des idées gothiques : ils veulent être attachés à leurs femmes ; & c'est tout ce qu'il y a de pis : outre la platitude, des importunités sans nombre. Mais celui-ci commence à ne me pas déplaire : on vient de me parler d'engagemens qui ont assez bon air.

JULIE.

Qu'entens-je ?

LA COMTESSE.

Je crois que c'étoit dans le dessein de

les rompre, que son pere a voulu le marier. Le bonhomme, imbu des maximes provinciales, croit l'invention sûre : nous sçavons à quoi nous en tenir.

noûp JULIE.

Mais, madame, permettez-moi de vous représenter qu'il me seroit bien désagréable d'épouser un homme malgré lui, & de vivre avec quelqu'un qui peut-être ne me pourroit souffrir.

LA COMTESSE.

En vérité, vous êtes bien peu faite pour votre âge ! Ne sçavez-vous pas qu'un mari est l'homme du monde avec qui on vit le moins ?

JULIE.

Non, madame ; je ne sçaurai jamais cela. Si j'épouse quelqu'un, je compte de vivre, & de bien vivre avec lui.

LA COMTESSE.

Eh ! qui vous propose d'y vivre mal ?

COMÉDIE. 213

Est-ce que je prétends, quand vous vous trouverez avec votre mari, que vous n'ayez pas pour lui la politesse due à tout le monde? Je pense au contraire qu'il n'y a personne avec qui l'on doive avoir des manières plus honnêtes & moins familières.

JULIE.

Le monde, tel que je le vois, tel que vous me le montrez, madame, je sens que je n'y suis pas propre. Et loin de songer à me marier, le mieux qu'on puisse faire de moi, c'est de me mettre dans un couvent : je le désire, je vous le demande. Ayez la bonté, madame, de m'accorder cette grace.

LA COMTESSE.

Voilà la plus haute extravagance dont on ait jamais oui parler. Vous croyez bien que je n'adhérerai pas à vos visions. C'est à moi de faire ce que je

Oij

veux. Le notaire, les parens vont venir pour la signature du contrat : allez vous disposer à obéir de bonne grace, & raccommodez votre coëffure qui est pis que jamais. Je vais, en attendant, finir des affaires pressantes, traversées par mille incidens survenus mal à propos.

SCENE II.

JULIE, seule.

J'AI bien un soin plus important que celui d'arranger ma coëffure. Il faut que je parle à mon oncle ; il est parti... je vais l'attendre ici... Mais s'il ne revient pas, que ferai-je ? le temps me presse. Eh bien ! je parlerai à ma mere : je me sens le courage de lui dire avec fermeté que je n'épouserai point Ornac... Il ne m'aimoit donc pas !...

COMÉDIE. 215

Mais pourquoi ai-je cru qu'il m'aimoit?..
Il ne m'a jamais parlé qu'avec un air
embarrassé. Ce que j'ai pris pour de l'a-
mour, n'étoit que de la contrainte. . .
Je vois qu'il n'a pas voulu me trom-
per. . . . N'importe ; je me suis trom-
pée, moi : c'est ce que je ne lui par-
donne pas. Le voici : je veux l'éviter. . .
Mais non : s'il me secondoit, je n'au-
rois point à résister à ma mere ; & c'est
une terrible entreprise.

SCENE III.

JULIE, ORNAC.

ORNAC.

BELLE Julie, vous me voyez au com-
ble du bonheur : tout est enfin d'accord ;
il ne me manque plus que votre aveu
Oiv

dont je me suis flatté. Voilà le premier moment où j'ai pu vous le demander sans témoins ... Quels regards sombres ! Vous ne me dites rien ? Me suis-je trompé , quand j'ai cru que vous m'accorderiez votre main sans répugnance ?

JULIE.

Oui, monsieur.

ORNAC.

Ah ! voilà le coup le plus affreux & le moins attendu !

JULIE.

Je ne puis faire votre bonheur ; vous ne feriez pas le mien. Rompons des nœuds mal assortis. Et s'il y a quelque chose de vrai dans les protestations que vous m'avez faites , épargnez-moi les reproches de ma famille, en prenant sur vous la rupture de cet engagement.

COMÉDIE. 217

ORNAC.

Cruelle Julie ! je vous délivrerai de moi par un moyen plus sûr , & moins indigne que celui de trahir mes sentimens.

JULIE.

Pourquoi feindre ce desespoir que vous n'avez pas ? & vous plaindre quand je vous sers ? Plus de franchise vous conserveroit mon estime. A quoi bon vouloir encore m'en imposer par de vains discours ?

ORNAC.

Que voulez-vous dire , Julie ? Chaque parole que vous prononcez me jette dans un nouvel étonnement. Je vous trompe ! je veux vous en imposer ! vous me servez en vous séparant de moi ! Quel abîme d'obscurités !... Expliquez-vous , que je sçache du moins d'où naît mon malheur.

JULIE.

Vous n'ignorez pas vos anciens engagements : foyez-y fidele ; & ne songez plus à en former de nouveaux.

ORNAC.

Moi ! des engagements ! Eh ! qui a pu vous dire une pareille imposture ?

JULIE.

Je le sçais : ne vous obstinez pas à vouloir me tromper.



SCENE IV.

JULIE, ORNAC, ACASTE.

ACASTE.

JE vous trouve ensemble ; j'en suis ravi. Je trouble fans doute un doux entretien : mais vous aurez tout le loisir de l'achever , & il faut que je prenne part à la joie de mon cher Ornac... Qu'est-ce donc que ceci ? Vous avez déjà l'air de gens mariés !

ORNAC.

Nous en sommes bien loin. Julie m'abhorre ; elle vient de me le dire.

ACASTE.

Elle auroit bien fait de vous donner cet avis un peu plutôt ; on ne se feroit pas tant tourmenté pour renouer votre ma-

riage. Mais, mademoiselle, oserois-je vous demander pourquoi un homme aimable, qui vous aime passionnément, vous déplaît ?

JULIE.

Qui m'aime passionnément !

ORNAC.

Si j'avois simplement le malheur de lui déplaire, je m'en affligerois sans m'en plaindre : mais, qu'elle m'accuse de la tromper, d'avoir d'autres attachemens !

ACASTE.

Ne t'affliges plus, mon enfant : ton affaire va mieux que tu ne crois.



SCENE V.

JULIE, ORNAC, ACASTE;
LE CHEVALIER.

ACASTE.

MONSIEUR le chevalier, nos amans sont déjà brouillés; venez leur apporter la paix. Julie ne veut plus d'Ornac: lui se désespere. Elle prétend qu'il en aime une autre: il ne sçait ce que c'est.

LE CHEVALIER.

Nous n'avons pas le loisir de nous amuser à tous ces enfantillages. Qu'ils gardent leurs tracasseries pour leur ménage. Il faut commencer par l'établir. Tout cela s'éclaircira. Le pere d'Ornac nous a parlé d'une petite aventure de son fils: ce sont des échappées de jeu.

neffe, dont il ne faut pas trop se formaliser.

ORNAC.

Ah! je respire. Voilà donc mon crime? Ah, Julie! l'avez-vous pu croire? Acaste.... Mais, parlez donc; c'est à vous de me justifier, puisque vous êtes l'unique cause de l'odieux soupçon qui a pensé me perdre.

ACASTE.

Cette petite peccadille ne lui appartient seulement pas: c'est un de mes méfaits. J'avois trouvé pendant la campagne une comédienne à mon gré; & de graves raisons m'obligeoient d'en faire mystère. Je la mis sur le compte de mon ami Ornac: l'honneur lui en est demeuré. Voilà le mot de l'énigme. C'est un garçon sage comme une image, que l'on a très-injustement accusé d'avoir une maîtresse.

ORNAC.

Après cet éclaircissement, belle Julie, ai-je encore à craindre vos refus ?

JULIE.

Si vous vous engagez sans contrainte, j'obéirai sans peine.

LE CHEVALIER.

Vous direz le reste une autre fois. Allez, ma nièce, voir si je puis parler à votre mere. Je ne veux pas donner dans ses étoffes. Ne lui dites rien de l'incident qui vient de s'éclaircir. Nous l'en régalons quand le mariage sera fait. Vous, Ornac, allez presser votre pere de venir, afin que nous puissions finir ce soir...
(à Julie) Encore un mot, ma nièce. . .
(il lui parle bas.)

ACASTE à Ornac qui s'en va.

Ecoute un moment : Te voilà hors d'intrigue ; & moi dans le plus étrange embarras. La marquise s'est engouée

d'une maudite tabatiere : cela l'a fait apercevoir qu'elle n'avoit ni argent ni pierreries à mettre en gage pour la payer. Elle a parlé à mon intendant, & veut r'avoir le tout : je n'ai rien dans ce moment-ci à lui offrir que ma personne. J'ai envie de l'épouser, pour ne la pas payer ; je lui donnerai un aussi gros douaire qu'elle voudra. Voilà tout ce que je puis faire pour la contenter ; qu'en penses-tu ?

ORNAC.

Ce n'est pas sérieusement que vous avez imaginé cet expédient ?

ACASTE.

Si sérieusement que je vais, de ce pas, le lui proposer.

SCENE

SCÈNE VI.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LA COMTESSE.

AH, mon frere ! que me voulez-vous dans l'état où je suis ?

LE CHEVALIER.

Quoi donc, ma sœur ! qu'est-il arrivé ?

LA COMTESSE.

Tout ce qu'il y a de plus affreux.
Ah ! je me meurs.

LE CHEVALIER.

Dites donc, ma sœur : vous me faites trembler.

LA COMTESSE.

Je suis..... si faisie,.... qu'il m'est impossible de parler !..... (elle se jette dans un fauteuil, faisant des cris &

P *

des pleurs.) Ah! ah! ah! perdre en un moment ce que j'avois de plus cher au monde!

LE CHEVALIER, *bas.*

Que veut-elle dire? Son fils auroit-il été tué?

LA COMTESSE *continue.*

Ce qui faisoit toute la douceur de ma vie! Ah! je ne survivrai pas à une si effroyable perte.

LE CHEVALIER.

Mais parlez donc? Quel accident!...

LA COMTESSE.

La jambe cassée! Il est impossible qu'il en revienne; & s'il en réchappe, il sera estropié pour le reste de ses jours. Que je suis malheureuse!

LE CHEVALIER.

Mais, ma sœur, comment cela peut-il être? J'ai vu du monde, on ne parloit de rien.

COMÉDIE. 227

LA COMTESSE.

Je crois bien que cette cruelle aventure n'est pas encore répandue : elle le fera bien-tôt ; & je ferai plainte.

LE CHEVALIER.

Il est certain qu'il ne s'est rien passé ces jours-ci : c'est donc qu'il s'est battu ?

LA COMTESSE.

Voilà ce que je n'ai pu éclaircir.

LE CHEVALIER.

Mais par qui vous est venue cette nouvelle ? Le valet de chambre de votre fils a-t-il écrit ?

LA COMTESSE.

Que voulez-vous dire, mon frere ? Qu'a de commun mon fils, son valet de chambre, avec le désastre qui m'arrive ?

LE CHEVALIER.

Quoi ! ce n'est pas votre fils qui est

228 LA MODE;

bleffé ? il ne lui est rien arrivé ?

LA COMTESSE.

Je ne sçais rien de mon fils , pas même où il est.

LE CHEVALIER.

Je vous demande pardon , ma sœur : J'ai cru , dans le désespoir où je vous ai vue , que votre fils étoit bleffé à mort.

LA COMTESSE.

Je serois assurément fort fâchée de le perdre ; mais on s'attend aux accidens qui arrivent à la guerre. Ils ne surprennent & ne confondent pas , comme ce qui vient de m'arriver.

LE CHEVALIER.

Je n'y comprends plus rien ; mais dites-moi donc ce que c'est.

LA COMTESSE.

Un moment de distraction a causé mon malheur. J'étois occupée avec des marchands & des tapissiers ; Zinzoli a trom-

COMÉDIE. 229

pê ma vigilance : il est descendu dans la cour. Ah ! ah ! ah ! on me l'a rapporté ne pouvant plus se traîner, faisant des cris qui m'ont percé le cœur, & dont les plus barbares auroient été attendris.

LE CHEVALIER.

Oh ! ma sœur, puisqu'il ne s'agit que d'un chien, écoutez ce que j'ai à vous dire sur le mariage de votre fille.

LA COMTESSE.

Ah ! vraiment je suis bien en état de songer à des nœces ?

LE CHEVALIER.

Voulez-vous, après avoir rompu ce mariage pour un repas mal servi, y renoncer de nouveau pour un chien estropié ?

LA COMTESSE.

Quelle cruauté de parler si durement de ce qui me pénètre de douleur ! Allez, monsieur, préparer des noces, or-

donner des fêtes. Faites tout ce qui vous plaira, pourvu que je n'en entende pas parler, & qu'on me laisse en repos ; c'est tout ce que je vous demande.

LE CHEVALIER, *bas.*

Le sentiment habituel ici, c'est l'étonnement. Voilà la marquise ; je suis d'avis de les laisser se déplorer ensemble... Je vais cependant voir s'il y aura moyen de finir.



LA COMTESSE.

Quelle cruauté de parler si tranquillement de ce qui me déchire le cœur ! Ah ! mon Dieu ! que de douleurs !

P. III

SCÈNE VII.

LA MARQUISE, LA COMTESSE.

LA MARQUISE.

Ah, comtesse ! qu'est-il donc arrivé depuis un moment que je vous ai quittée ? Tout est consterné dans votre maison. J'ai demandé de quoi il s'agissoit, personne n'a voulu me répondre : mais vos pleurs augmentent le trouble où je suis.

LA COMTESSE.

Ah ! ma chère marquise, j'ai tout perdu....

LA MARQUISE.

Quoi ! Florimont ! Lui seroit-il arrivé quelque accident.

LA COMTESSE.

La perte ne seroit pas si irréparable.

LA MARQUISE.

C'est ce qui me semble... C'est donc quelque malheur arrivé à Zinzoli ?

LA COMTESSE.

Hélas ! oui, marquise. Ce pauvre Zinzoli, que j'aime uniquement, est prêt d'expirer. Je n'ai pu soutenir la vue d'un si affreux spectacle ; & je reste ici sans oser m'informer de l'état où il est.

LA MARQUISE.

Je ne suis pas surprise de vous voir si affligée. C'est la plus jolie bête que j'aie jamais vue.

LA COMTESSE.

Ho ! ce n'est rien que ses agrémens : son attachement n'a pas d'exemple. Il ne connoît que moi ; il ne vit que pour moi ; ne peut souffrir que personne m'approche : il dévore ceux qui s'y ha-

COMÉDIE. 233

zardent, à moins que je ne l'aie accoutumé à leur faire grace.

LA MARQUISE.

Vos regrets sont bien justes, & me rappellent le souvenir de ma pauvre Florine. Il n'y a jamais eu d'affliction pareille à la mienne : je voulois mourir. Je fus huit jours sans boire ni manger : ma douleur me rendit célèbre, & immortalisa l'objet de mes regrets. Plusieurs poètes chanterent ma Florine & sa tendre maîtresse, dont le cœur parut digne de faire le bonheur d'une autre espece. Il est vrai, ma chere comtesse, que ces occasions-là sont bien propres à faire connoître de quoi nous sommes capables pour ce qui mérite de nous plaire.

SCENE VIII.

LA COMTESSE, LA MARQUISE,

DUBOIS.

LA COMTESSE.

Ah! que vient-on m'apprendre? S'il est mort, ne me le dites pas.

DUBOIS.

Non, madame. Tout va bien. Lionnois & l'autre médecin assurent que sa patte est seulement démise: il n'y a point de fracture; & bientôt il n'y paroîtra pas.

LA COMTESSE.

Ah! quel bonheur! je vais vite le voir.

DUBOIS.

Je crois que madame feroit mieux

COMÉDIE. 235

d'attendre que l'opération fût faite ; ce-
la pourroit trop l'émouvoir.

LA COMTESSE.

Il a raison. Allez , Dubois : vous
m'avertirez de tout ce qui se passera.
(Dubois sort.)

LA MARQUISE.

Je suis transportée de joie de cet heu-
reux événement. Puisque tout va bien ,
voyez donc ma boîte , s'il y a rien d'é-
gal.

LA COMTESSE.

Elle est charmante ; & vous êtes trop
heureuse d'avoir une chose unique.

LA MARQUISE.

Le bon de l'affaire , c'est que j'ai at-
trappé mon Hébert le plus adroitement
du monde , & que ma boîte ne me coût-
te rien , mais exactement rien. J'ai re-
trouvé , comme par hasard , de vieilles
patraques de l'année passée (que vous

ne voudriez pas regarder) : il les a prises bénignement, m'a livré ma tabatière, & ne m'a pas demandé un écu. Moi, je n'ai pas été moins contente d'être défaite de ces vilaines antiquailles, que d'avoir ma jolie boîte. Je l'aurais manquée sans cet heureux expédient ; car je n'ai trouvé d'ailleurs nulle ressource. Ce sont des procédés étonnans : des gens pour qui l'on n'a rien ménagé, qui vous laissent dans l'embarras. Oh ! je veux finir tout cela. Mais j'ai bien autre chose à vous dire. Il n'y a rien de si surprenant, de plus inattendu. Acaste, que j'ai rencontré en revenant ici, m'a proposé subitement de l'épouser. Ne trouvez-vous pas cela trop plaisant ? Lui ! moi ! C'est la plus bouffonne chose qui ait jamais été imaginée.

COMÉDIE. 237

LA COMTESSE.

Que lui avez-vous répondu ?

LA MARQUISE.

Rien : mais je crois que mon étonnement aura fait ma réponse. Quand il a vu que je ne répondois pas, il s'est mis à chanter ; & nous nous sommes séparés.

LA COMTESSE.

Ceci est rare, & mérite pourtant réflexion.

LA MARQUISE.

Vous sçavez ce que je pense pour lui ; & mes projets pour ce qui le regarde.

LA COMTESSE.

Eh, oui ! je sçais tout cela. C'est ce qui me rend attentive au parti que vous avez à prendre.

LA MARQUISE.

Que trouvez-vous à délibérer ? C'est un homme dont je veux plus que jamais me défaire. Outre ses bourasques qui me

sont devenues insupportables, j'ai toutes sortes de sujets de me plaindre de lui.

LA COMTESSE.

Je n'hésite pas sur la nécessité de vous en débarrasser : mais, je songe que vous souhaitez d'éviter le fracas ; & en effet, les moyens les plus doux sont toujours les meilleurs... & peut-être ne feriez-vous pas mal de le prendre au mot.

LA MARQUISE.

Comment donc ?

LA COMTESSE.

Oui : de l'épouser pour vous en débarrasser.

LA MARQUISE *riant*.

Ah ! ah ! ah ! l'invention est excellente... Comtesse, je veux suivre votre conseil, ne fut-ce que pour la rareté du fait.

SCENE IX.

LES MESMES ACTEURS,
ET UN NOTAIRE.

LA COMTESSE.

QUI est cet homme-là ? Ah ! je vois
ce que c'est. Eh bien ! comment cela
va-t'il ?

LE NOTAIRE.

Madame, la chose est en règle ; &
je me suis attaché à rendre tout si clair
& si précis, qu'il ne puisse y avoir ni
équivoque, ni difficulté.

LA COMTESSE.

C'est apparemment une ordonnance
que vous avez faite ?

LE NOTAIRE.

Si je ne l'ai pas faite, je me pique au-

moins de l'entendre; & de la fuivre mieux, peut-être, qu'aucun de mes confreres.

LA COMTESSE.

Mais, croyez-vous que, dans cette occasion, il soit nécessaire de lui donner quelque chose ?

LE NOTAIRE.

Vous ne lui donnez rien, madame; elle a ses biens paternels; & vous la mariez avec ses droits....

LA COMTESSE.

Vous n'êtes donc pas ce médecin que Lionnois doit avoir amené, pour consulter avec lui sur l'accident de Zinzoli ?

LE NOTAIRE.

Non, madame. Je suis notaire; & j'apporte le contrat de mariage de mademoiselle votre fille.

LA

COMÉDIE. 241

LA COMTESSE.

Ah! dites donc. En vérité, mar-
quise, cela devient fastidieux. N'en-
tendre, pendant tout un jour, parler
que de mariage, que de platitude!

SCENE X & DERNIERE.

TOUS LES ACTEURS.

ACASTE.

VOICI toute la compagnie que j'a-
mene. Je vais voir si j'ai la main bonne
pour les mariages : cela seroit assez plai-
sant. J'aurois cependant beau m'en dé-
fendre, il est démontré que j'ai beau-
coup de part à celui-ci.

ORNAC.

J'espere qu'il vous mettra en réputa-
tion.

*

Q

ACASTE.

C'est-à-dire, qu'il me bardera de ridicule; & que pendant un mois, peut-être, que dureront vos empressemens, il faudra que je me cache, pour n'être pas obligé d'en faire raison au public scandalisé. Mais, vous me réhabiliterez, n'est-il pas vrai, belle Julie? Voilà des yeux...

LE CHEVALIER.

Il me paroît que nous ferions mieux de finir, & de signer tout de suite.

LE BARRON.

Cela est vrai. Aussi-bien n'entens-je rien du tout à ce qui se dit aujourd'hui; & il semble qu'on parle ici une autre langue que celle qu'on y parloit il y a quelques années. Allons, monsieur, donnez la plume à madame la comtesse.

LE NOTAIRE.

Il faut que les futurs conjoints signent les premiers. *

ORNAC.

Donnez, donnez. Au moins, belle Julie, vous êtes convaincue que je n'ai jamais aimé, & que je n'aimerai jamais que vous. (*Ornac & Julie signent.*)

LE NOTAIRE.

C'est à présent à madame la comtesse. Mais, madame, à propos, le contrat n'a pas été relu aux parties; s'il vous restoit quelque difficulté sur ce que vous m'avez dit tout à l'heure, je vais vous le lire.

LA COMTESSE.

Ah, Dieu! gardez-vous-en bien. Un contrat de mariage! Il y a de quoi en mourir. Je crois que j'aimerois mieux qu'il me ruinât, que d'être obligée de l'entendre.

LE CHEVALIER.

Aussi n'est-il pas nécessaire: nous l'avons lu attentivement, monsieur le

baron & moi ; il est fort bien ;

LA COMTESSE.

Donnez que je signe... (*elle signe.*)

Enfin m'en voilà quitte... (*le baron*

& le chevalier signent.)

ACASTE *à la marquise.*

Madame la marquise a-t-elle fait ses réflexions sur ce que j'ai eu l'honneur de lui proposer ?

LA MARQUISE.

Oui, & j'accepte par des motifs assez singuliers.

ACASTE.

Les miens ne le font peut-être pas moins... (*au notaire*) N'auriez-vous pas sur vous quelque contrat de mariage de hasard, & tout dressé, pour madame la marquise & pour moi, qui voulons nous unir ? Nous terminerions sur le champ,

COMÉDIE. 245

LE NOTAIRE.

Non, monsieur: mais cela sera bientôt fait, si vous voulez; & dans une heure au plus tard... Mais il faut pourtant, outre les noms & surnoms des parties, que vous me donniez quelques éclaircissemens.

ACASTE.

Prenez les noms sur une carte; je vais vous les dicter. Un douaire de huit mille livres à madame, tout à ma disposition... Le reste, comme il vous plaira.

LE NOTAIRE.

Madame la marquise est majeure, sans doute, & jouissante de ses droits?

LA COMTESSE.

Eh, si! monsieur, à quoi cela sert-il? Voilà un sot homme, mon frere, que vous avez choisi.

Il n'y a pas un de mes confreres qui ne
fît la même question. C'est une circon-
stance essentielle.

ACASTE.

Allez, allez... Majeure à tout hazard.

LA MARQUISE.

Il est sûr que voilà de ridicules forma-
lités.

LA COMTESSE.

Je vous dis qu'on n'y tient pas.

LE NOTAIRE.

Dans un moment, je vous apporte-
rai votre contrat.

ACASTE.

Apportez. Allons, ce mariage-ci fe-
ra peut-être un peu supporter l'autre :
je me réjouis d'entendre ce qu'on en
dira.

LE BARON.

Me permettez-vous, madame, de

COMÉDIE: 247

vous régaler d'un concert ? J'ai fait avvertir les meilleurs musiciens qu'on a pu trouver ; & après le souper , ils pourront jouer pour le bal.

LA COMTESSE.

Ah ! de grace , monsieur , ni danse , ni musique ; cela est d'un ennui , d'un bourgeois , d'une misère !

LE BARON.

De mon temps , les noces se célébroient avec magnificence ; & on ne négligeoit rien pour en augmenter la gaieté. C'est la circonstance de la vie où il semble le plus permis de se livrer à la joie : on partage celle des époux ; & les parens , qui y envisagent l'espérance d'une nouvelle postérité...

LA COMTESSE.

Ah , ciel ! de la postérité ! Allons , M. le Baron , allons nous mettre à table.

FIN.